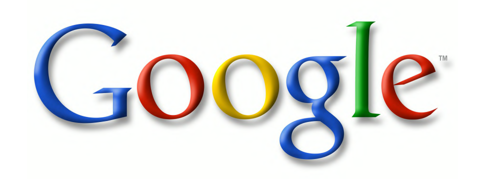
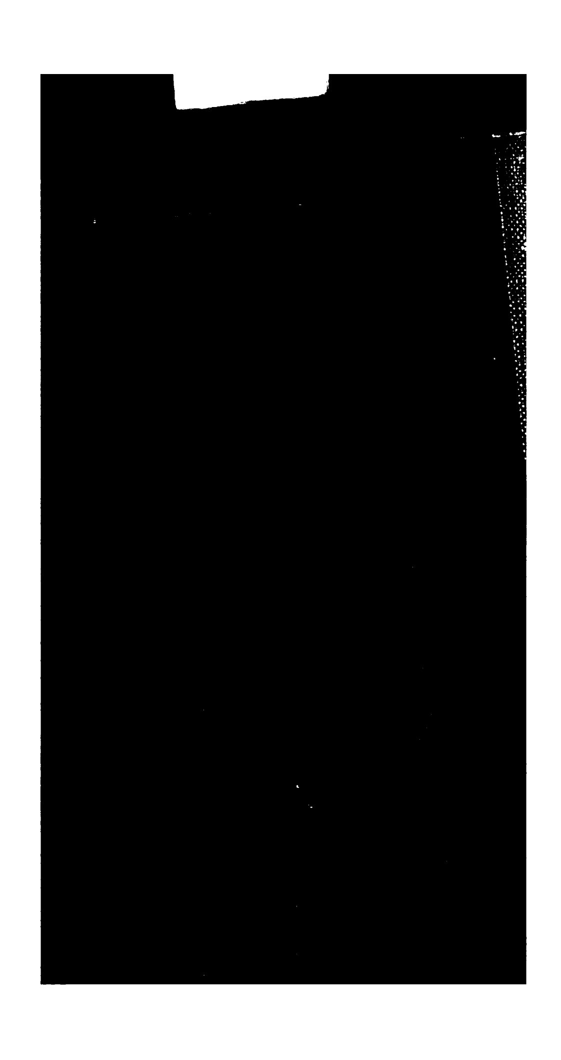
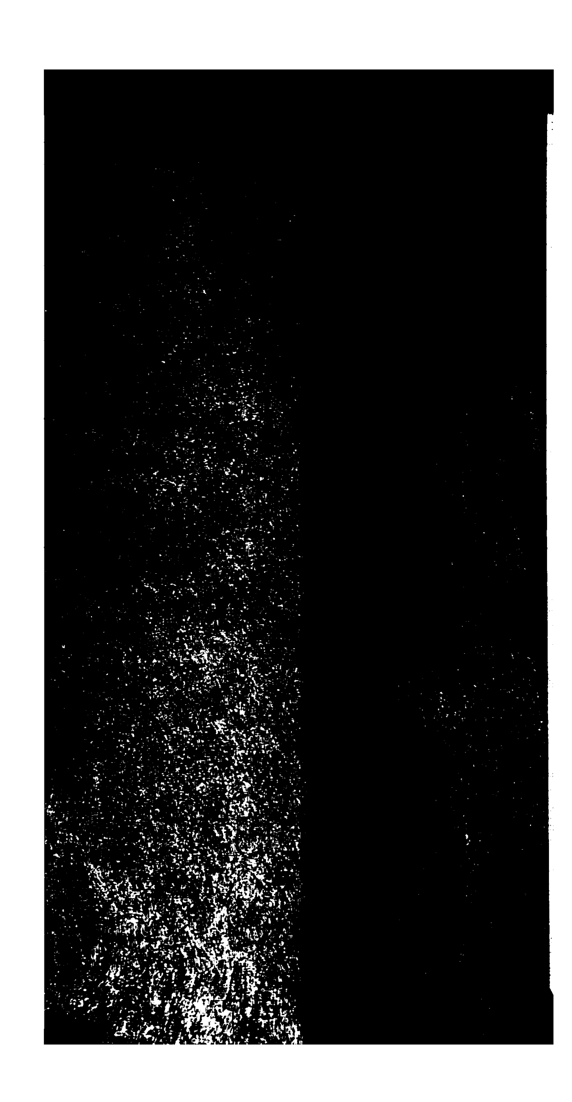







NCV
Fielding





[redacted]

# TOM JONES,

OU

# L'ENFANT TROUVÉ.

Cet ouvrage se trouve aussi

CHEZ GOSSELIN, LIBRAIRE, RUE DE SEINE, N° 12.



Choquet del. Duruy

Square dans un deshabillé tres libre, et plié en
dans son trou.... Moly tremblante, et la tête a demi ca
*dans ses couvertures.*

# TOM JONES,

OU

# L'ENFANT TROUVÉ,

IMITATION DE L'ANGLAIS

DE FIELDING,

PAR DE LA PLACE.

Nouvelle Édition.

TOME PREMIER.

---

PARIS,

ANTIER, LIBRAIRE, RUE DAUPHINE, N° 14.

DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX.

M DCCC XXIII.

# ESSAI

SUR

# LA VIE ET LE GÉNIE

## DE L'AUTEUR ANGLAIS.

La curiosité que le public témoigne ordinairement sur la vie, le caractère et le génie des auteurs célèbres, a engagé le traducteur, ou plutôt l'imitateur de celui de Tom Jones, à rapporter ce qu'il en a recueilli, tant par les autres [1] que par lui-même.

Henri Fielding naquit à Sharpam-Parck, dans le comté de Somerset, le 22 avril 1707. Son père, Edmond Fielding, après avoir servi long-temps sous les ordres du duc de Marlborough, parvint au grade de lieutenant-général, vers la fin du règne de George I^er^, ou au commencement de celui de George II. Il était petit-fils d'un comte

[1] M. Arthur Murphy, dans sa dissertation qui est en tête des Œuvres de Fielding, édition de 1762, en huit volumes in-8°, m'a été d'un très-grand secours.

[redacted]



de Denbigh, et très-proche parent de milord duc de Kingston, ainsi que de plusieurs autres seigneurs également respectables. Sa mère était fille de J. Gold, aïeul de sir Henri Gold, actuellement vivant, et l'un des barons de l'échiquier. De leur mariage, indépendamment de notre auteur, il naquit cinq autres enfans; savoir: quatre filles, Catherine, Ursule, Sara, Béatrix, et un fils, Edmond Fielding, qui servit dans la marine. Sara Fielding est avantageusement connue dans le monde littéraire par différens ouvrages de génie, surtout par *David Simple*, et par le recueil de *Lettres* qu'elle a donné depuis.

Le lieutenant-général Fielding, après avoir perdu sa femme, eut, d'un second mariage, six garçons: George, Jacques, Charles, Jean, Guillaume et Basile, qui presque tous moururent en bas âge, excepté Jean, qui devint juge de paix des comtés de Midlesex, Surrey, Essex, Westminster, etc., et que le roi, en considération de ses services, éleva à la dignité de chevalier baronnet.

Henri Fielding fut d'abord élevé chez son père, où il eut pour précepteur un ministre nommé Olivier, et dont notre auteur, par un sentiment de reconnaissance, a depuis si vivement et si agréablement peint le caractère, sous le nom du ministre Trulliber, dans son roman

NCV
Fielding

# TOM JONES,

OU

# L'ENFANT TROUVÉ.

de sa facilité, le détournaient de ses travaux, le dissipaient, occupaient tout son temps; et, par les plaisirs dont ils lui inspiraient de plus en plus le goût, dérangeaient sa fortune, déjà très-peu brillante d'elle-même. Aussi son père, homme de plaisir comme lui, après lui avoir assigné deux cents livres sterling de pension, disait souvent, en plaisantant, *que les lui paierait qui voudrait.*

La vérité du fait était que le général Fielding, avec les meilleures intentions du monde en faveur de son fils, ne se trouva bientôt plus en état de supporter cette nouvelle charge.

Veuf de la mère de notre auteur, il n'avait point tardé à contracter un second mariage : l'augmentation de sa famille ne lui permettait plus de pourvoir aussi convenablement qu'il l'eût désiré aux besoins de son fils aîné; et celui-ci le sentait si bien, que, dans les plus grands embarras où son défaut d'arrangement le plongea bientôt, on ne le vit jamais ni s'en plaindre ni s'écarter de la piété filiale. Il faut cependant avouer que les difficultés, qui jamais ne purent l'abattre, agirent par degrés sur son humeur, au point de rendre souvent son commerce un peu moins doux, mais ne détruisirent pourtant jamais le fond de son caractère, dont la gaieté *la plus* vive et la plus naturelle était la base. La

de discernement dont il était doué lui
démêler et saisir, à travers les replis les
chés du cœur humain, l'amour-propre,
seté, la vanité, l'avarice, l'amitié inté-
l'ingratitude et l'inertie de l'âme; mais,
: où il les rencontrait, son indignation
t à l'instant, et le forçait, pour ainsi dire,
mbattre avec les traits de la plaisanterie
amère. Ces impressions cependant, quoi-
vent profondes et désagréables pour lui,
it jamais durables dans son cœur : son
ation, prompte à saisir tous les objets
uvaient l'égayer, même dans ses plus
chagrins, lui présentait toujours dans le
1 le plus consolant avenir; et l'auteur
la laissait faire. Il se flattait, pour réaliser
ièces de rêves, que son génie et le livre
ıde lui fourniraient les plus abondantes
ces; et en partant de cette idée, la plus
qui fût jamais, Fielding, à peine au-des-
vingt ans (ainsi que lui-même l'a dit),
jua les neuf sœurs, et s'élança, les yeux
és, dans la carrière du théâtre. » Nous
dit quels furent ses succès : il en eut,
ue des chutes. Son *Love in several masques*
plaudi, eut plusieurs représentations, et
oit encore avec plaisir. Sa comédie du
: *beau, quoique* d'abord moins accueillie

que par la suite, n'ôta rien à sa réputation ; et celle intitulée, *Rape upon rape, or the Coffee-house politician*, est un tableau d'après nature, digne du pinceau des plus grands maîtres.

Ce serait excéder les bornes que nous nous sommes proposées, que de passer en revue, ou d'analyser les différens ouvrages dramatiques de M. Fielding ; et, en partant de l'aveu qu'il a très-souvent fait lui-même, non-seulement de n'avoir point atteint le degré de supériorité qu'on désire dans cette branche de littérature, mais de s'y être trouvé fort au-dessous de ses autres productions, nous nous contenterons d'observer que, depuis l'année 1727 jusqu'à la fin de 1736, c'est-à-dire avant qu'il eût atteint trente ans, il a donné, tant en comédies qu'en farces, environ dix-huit pièces de théâtre, qui toutes sont imprimées dans l'édition complète de ses œuvres.

Il écrivait encore pour le théâtre lorsqu'il épousa miss Craddock, beauté célèbre dans le comté de Salisbury ; et il hérita, vers ce temps-là, d'une petite terre dans le comté de Dorset, où il se retira d'autant plus volontiers avec elle, qu'il en était assez épris pour lui avoir sacrifié toutes ses habitudes les plus chéries. Mais le revenu de sa terre, joint à la dot de son épouse, ne purent subvenir long-temps à la dépense et

au défaut d'économie qui régnaient dans une maison dont le faste égalait celui des plus opulens seigneurs du pays. En moins de trois années M. Fielding vit son patrimoine absorbé, et eut le désagrément plus grand encore de voir ses ennemis, en insultant à son malheur, ne point rougir de répandre des bruits dont sa réputation même eut long-temps à souffrir : car, lorsqu'on juge un homme en gros, très-peu de gens sont disposés à distinguer les procédés auxquels nous forcent les besoins, d'avec ceux qui partent du cœur.

Vivement pénétré de la situation déplorable où il s'était réduit, notre auteur se détermina à employer tous ses efforts pour recouvrer, par son travail, ce qu'il avait si légèrement laissé perdre, c'est-à-dire une fortune honnête. Il avait à peine trente ans; il se remit à l'étude des lois.

Les amis qu'il s'était faits pendant le cours de ses humanités, et qu'il conserva toujours, surtout ceux qui, après avoir suivi le barreau, se sont dans la suite élevés aux premiers postes de l'état, feront honneur à sa mémoire. Son application, tandis qu'il étudia dans le Temple [1], fut on ne peut plus remarquable. Quoique son ancien goût pour le plaisir parvînt encore de temps en temps à l'arracher au sérieux de ses

[1] Où sont les écoles de droit.

occupations, ces dissipations momentanées n'altérèrent pourtant jamais celui qu'il avait pris pour cette étude. Ce goût le dominait au point que ses amis l'ont vu souvent, après les plus vives *orgies*, passer le restant de la nuit, soit à parcourir, soit à extraire les auteurs les plus profonds et les plus abstraits de la jurisprudence; de sorte qu'on pourrait, dit M. Murphy, lui appliquer, en parodie, ce que Paterculus a dit de Scipion : « Toujours entre Bacchus et « Minerve, il accoutumait son corps aux dan- « gers de l'intempérance, et n'en exerçait pas « moins son esprit à l'étude » ; *Semperque inter arma ac studia versatus, aut corpus periculis, aut animum disciplinis, exercuit.*

Après le noviciat ordinaire du Temple, il fut appelé au barreau, entendu avec applaudissement dans la salle de Westminster, et y exerça la profession d'avocat avec autant d'assiduité que d'honneur. Mais les accès de goutte qui vinrent tout à coup l'assaillir, l'empêchèrent bientôt de paraître aux audiences aussi souvent que l'exigeait sa profession, et le privèrent insensiblement des espérances qu'il avait conçues de s'élever par cette voie. Il ne cultiva pourtant pas moins, autant que son état le lui permit, l'étude des coutumes et des lois, surtout certaines branches particulières de cette science, et dans les-

vient encore aujourd'hui qu'il emment, que son ouvrage inti-› (*Lois de la couronne*), en deux ›, resté dans les mains de sir John ère, est regardé comme excellent. e devons-nous pas concevoir de sprit, en le voyant chargé d'une mbreuse, d'une épouse qu'il ado-qui l'accablaient, et de besoins encore, au milieu des pénibles rofession aussi assujettissante que pas moins se hâter, pour sub-t les plus pressans, de composer, à l'impromptu, une comédie, une hlet, ou des nouvelles politiques. autres ouvrages (j'entends ceux ant que son génie fût parfaite-é), il en a heureusemeut parlé la préface de ses *OEuvres mêlées*, imple et si modeste, que le lec-ablement satisfait du jugement

*a conversation*, dit M. Fielding, bjet que d'attaquer l'un des plus de la société : celui du grossier, ou du mauvais naturel de ceux leurs connaissances ou de leurs ›our embarrasser, soit pour tour-

ner en ridicule ceux qu'ils croient leurs inférieurs.

L'*Essai sur la connaissance du caractère des hommes* ne tend qu'à démasquer l'hypocrisie, la tarre ou le poison de toute espèce de vertus, et à prémunir contre ses piéges les âmes honnêtes, souvent trop sincères, trop confiantes, et presque toujours les plus sûres proies de ce monstre.

Le *Voyage dans l'autre monde* semble avoir donné lieu aux reproches que lui ont faits les ennemis de notre auteur, soit de bonne, soit de mauvaise foi, d'avoir visé à détruire les notions généralement reçues, tant sur la philosophie que sur la religion; car M. Fielding, en répondant à cette assertion, a déclaré très-formellement qu'il n'y avait jamais pensé.

Quant à la *Vie de Jonathan Wild*, c'est plutôt l'histoire des forfaits qu'un fameux scélérat eût pu ou voulu commettre, que celle de celui qu'il a choisi pour son héros; et le but de l'auteur, s'il faut l'en croire, était uniquement de prouver que les succès du crime, quoique toujours trop chèrement achetés, n'ont souvent d'autre fin que les remords, la honte et le supplice de ses victimes. Mais, quel que soit le mérite de cet ouvrage, il faut cependant convenir qu'il n'atteint pas à la sublimité de ceux que, depuis, l'on a dus à la brillante imagination de notre auteur.

Il semble jusqu'ici n'avoir fait, pour ainsi dire, que préluder, ou qu'essayer ses forces, avant que d'entreprendre un tableau où les différentes qualités de son génie pussent avantageusement se déployer dans toute leur vigueur; où son imagination dût nous frapper, nous ravir et nous intéresser par la vérité des traits et des couleurs; où son esprit, par la justesse des allusions; où son invention, par l'assortiment, les contrastes et la variété des caractères; où son jugement enfin pût se faire admirer, et par la contexture de l'ensemble, et par la convenance des parties. C'est la palme après laquelle il aspirait, à laquelle il a presque atteint dans son *Joseph Andrews*, et qu'il a depuis si glorieusement remportée dans son *Tom Jones*.

On peut distinguer, dit M. Murphy, trois périodes remarquables dans la marche, ainsi que dans les progrès du génie de M. Fielding : l'une, en partant du moment où il prit tout à coup l'essor, avec une chaleur supérieure à celle dont il avait jusque-là paru susceptible, ainsi que le soleil du matin, qui plaît, échauffe, mais sans brûler ; l'autre, au moment où ses forces réunies se sont déployées dans toute leur perfection, ainsi que le soleil dans sa majesté du midi, avec ses feux les plus ardens et toute sa splendeur; la troisième, quand ce même génie, devenu par

degrés plus tempéré, continue d'animer tout ce qu'il enfante, mais n'en indique pas moins que son déclin approche, ainsi que ce même soleil, qui, en perdant son extrême ardeur, ne dore pas moins de ses feux l'hémisphère de son couchant.

Le lecteur me prévient, sans doute, en fixant ces trois époques du génie de notre auteur, à celles où parurent *Joseph Andrews*, *Tom Jones* et *Amélie.*

*Joseph Andrews*, ainsi que la préface nous l'apprend, ne dut son être qu'à l'amour de M. Fielding pour Cervantes, et qu'au désir de l'imiter dans sa manière et même dans son style. La façon ingénieuse avec laquelle il a copié la gravité apparente, ainsi que la finesse du ridicule que l'Espagnol jette sur les objets qui en sont susceptibles, ne peut échapper dans l'Anglais à ceux qui connaissent à fond les deux auteurs. Mais, quelque bien fini que soit le caractère du ministre Adams, quelque singulier qu'il soit dans son genre, quelque comique et vraiment intéressant que soit en effet ce roman, et quelque rang qu'il tienne parmi le peu d'ouvrages d'invention dont se prévalent les Anglais, les gens de goût ne l'ont jusqu'ici regardé que comme le soleil levant du génie de M. Fielding.

C'est le succès de la Paméla, de M. Richard-

son [1], qui probablement lui en a fourni l'idée. Joseph y est représenté comme le frère de cette aimable fille; il affiche les mêmes vertus et la même chasteté qui caractérisent la sœur. Mais, dans le plan de l'ouvrage, M. Fielding, eu égard à l'abondance de ses idées, s'était renfermé dans un cercle un peu trop étroit : l'action principale était en effet de trop peu d'importance pour comporter cette variété de caractères et d'événemens que le lecteur a droit d'attendre dans les productions de ce genre. Ce fut peu de temps après la publication de ce roman, que notre auteur livra au théâtre sa dernière comédie, *the Wedding Day* (le Jour des Noces), et dont le succès fut médiocre.

Le redoublement de ses infirmités, ainsi que de celles d'une épouse qu'il aimait tendrement, et qu'il perdit bientôt après; les dépenses d'un ménage assez considérable; le peu qu'il retirait du barreau, du théâtre, et surtout de son imprimeur, ne purent qu'ajouter de jour en jour à sa mélancolie, ainsi qu'à l'humeur qui le dominait, au point que ses amis tremblèrent plus d'une fois pour sa raison. La philosophie cependant reprit sur lui ses droits, et, en le raidissant contre la mauvaise fortune, le fit associer au travail d'un ouvrage périodique, intitulé *le*

[1] Auteur de *Clarisse* et de *Grandisson*.

*Vrai Patriote*, et dont l'objet était d'affermir les Anglais contre les insinuations des partisans du prince Édouard. M. Fielding s'y livra avec d'autant plus d'ardeur, qu'un semblable projet, et dans les mêmes circonstances, avait été ci-devant exécuté [1] par le célèbre Addisson, qui depuis était parvenu au ministère.

Mais, quel que fut le succès de l'ouvrage, il ne se vit pas moins forcé d'accepter un office qui, quelque bien qu'il puisse être exercé, a très-rarement droit de plaire à la populace; c'est-à-dire celui de juge de paix [2] pour le comté de Midlesex, etc. Il s'y distingua cependant; et l'on voit, par plusieurs de ses ouvrages relatifs aux fonctions de son état, que notre auteur était digne de les remplir.

Ce fut parmi tous les devoirs de cet office, que son imagination, incapable d'être asservie, lui suggéra l'idée de son *Tom Jones;* et c'est ici, dit M. Murphy, qu'on doit fixer la véritable époque du génie de M. Fielding; c'est-à-dire au moment où toutes les facultés de l'auteur étaient parfaitement à l'unisson, et semblaient concourir à la fois pour lui faire produire ce qu'on appelle un ouvrage complet. Car, si nous considé-

[1] En 1715.

[2] Les fonctions de cet office sont à peu près les mêmes que celles de nos *commissaires de quartier*.

rons ce roman du même point de vue d'où sont partis les plus renommés critiques pour examiner l'Iliade, l'Énéide et le Paradis perdu, surtout eu égard à la fable, aux mœurs, aux sentimens et au style; nous le trouverons en état de soutenir non-seulement le plus rigoureux examen, mais d'être regardé comme l'ouvrage du plus agréable et du plus vrai génie. On trouve, en effet, dans l'action, cette unité si justement vantée dans les grands modèles : elle roule sur un seul événement, d'où naissent un grand nombre de circonstances et d'incidens subordonnés, qui, dans la marche de l'ouvrage, forment un tissu dont les fils conduisent l'imagination du lecteur à travers une immense variété de scènes toujours faites pour piquer sa curiosité, jusqu'au moment où les obstacles apparens disparaissent par degrés, et se simplifient avec la même aisance qui les avait fait naître, pour concourir, par différens moyens, à ce vif *intérêt* qui fait toujours le succès d'un ouvrage. C'est par cet ingénieux artifice que notre auteur est parvenu à nous prouver la perfection de son plan; perfection qui, suivant nos meilleurs auteurs, consiste à imaginer des incidens qui semblent faits pour nuire à la catastrophe, ou pour la suspendre, et dont l'effet soit pourtant de l'accélérer, et de la rendre si prompte

et si nécessaire, que le moindre retardement eût pu nuire à sa vraisemblance. On peut ajouter à ceci qu'aucune fable, soit dans sa contexture, soit dans ses suspensions et ses incidens imprévus, soit enfin dans les découvertes subites, souvent embarrassantes, mais toujours tendant à la catastrophe; on peut ajouter, dis-je, que jamais différens chemins, quoique toujours en apparence éloignés de leur but, ne menèrent plus agréablement le voyageur à celui qu'il brûlait d'atteindre.

Quant à l'exécution de ce plan, aussi régulier qu'uniforme, quelle variété d'images aussi naturelles que singulières, et de caractères très-fortement frappés chacun dans son espèce, et tous tendant au même but! caractères que l'on connaît, ou que l'on croit connaître, qu'on imagine voir agir, et que, sans nuire à l'intérêt de son roman, l'auteur a trouvé le secret d'incorporer dans son action principale! Si l'on entrait à fond dans ce détail, on conviendrait peut-être que jamais auteur n'en introduisit autant dans un ouvrage, n'a mieux développé leurs différentes façons d'être et d'agir, ni ne sut les placer dans des positions moins uniformes. *Alworthy* est le plus touchant et le plus gracieux portrait d'un homme né pour faire honneur à son espèce: c'est dans son propre cœur qu'il trouve toujours

le désir de faire le bien d'une façon aussi franche que noble, et dans son jugement qu'il puise la conduite nécessaire pour faire, avec intelligence et discrétion, tout ce que lui inspire de généreux sa bonté naturelle. Rien n'est plus vrai, plus réellement amusant que le bonhomme *Western :* ses façons rustiques, son caractère volontaire, sa probité, ses demi-connaissances, le grossier amour-propre dont elles sont accompagnées, son aversion naturelle pour les lords et pour les raisonnemens politiques, sont dessinés avec autant de précision que d'agrément. Les sœurs de ces deux gentilshommes entrent naturellement en scène, et en produisent d'aussi agréables qu'intéressantes. *Tom Jones* sera dans tous les temps une leçon aussi amusante qu'utile pour un jeune homme qui, avec des dispositions pour les vertus, cède à l'impétuosité des passions qui les détruisent. *Tuakum* et *Square* sont excellemment opposés l'un à l'autre : le premier est la vivante image de ces illuminés qui, sans attention pour la partie morale de leur caractère, ne parlent qu'avec ostentation de la religion et de la grâce ; l'autre est un portrait, aussi fortement que ridiculement dessiné, de ceux qui, avec de trop hautes idées de la dignité de leur être, ainsi que de la beauté naturelle de la vertu, se croient dispensés de rien devoir à la religion, et même

de la consulter pour régler leur conduite. Tous ces différens caractères, en descendant jusqu'à *Partridge*, et même jusqu'aux personnages les plus subalternes, sont peints avec autant de vérité que de chaleur, et sont si bien, si dramatiquement mis en action, qu'on croit toujours les voir en scène. Ajoutons à ceci qu'un grand nombre de situations et de sentimens sont traités et exprimés de la façon la plus vive et la plus délicate; et que l'auteur, dans le cours entier de l'ouvrage, semble avoir autant de plaisir à mettre dans leur plus beau jour les qualités aimables de l'humanité, qu'il en trouvait dans sa jeunesse à appuyer fortement sur les défauts et les difformités de ses semblables. Cette teinte de bonhomme enfin (si l'on peut hasarder l'expression), semble répandre sur l'ensemble de l'ouvrage, et faire respirer cet air de vérité que Cicéron a quelque part qualifié du nom de *comédie.*

De là cette vérité uniforme, et cependant très-variée, de sentimens et de façons d'agir, qui, jointe aux autres excellentes qualités de l'auteur, le distinguent si bien dans son *Tom Jones*, et ont fait dire au plus savant et au plus poli des critiques anglais [1], que M. de Marivaux en France, et M. Fielding en Angleterre, étaient

[1] M. Warburton.

mier rang de ceux dont la plume avait
er la vraie et honnête copie de la vie et
urs humaines, et qui, par la vérité de
mique, peuvent être cités comme les plus
s modèles dans ce genre.
s avoir suivi notre auteur dans les pro-
son génie jusqu'à l'époque où la vigueur
imagination est parvenue au point de la
ion la plus complète, nous ne pouvons
ller qu'en partant de ce période, il n'a
ue décliner, quoique presque insensible-
pendant le reste de sa vie.
roman d'*Amélie*, qui, environ quatre ans
succéda à celui de *Tom Jones*, porte, il
, l'empreinte du génie, mais d'un génie
nmence à décroître. L'imagination de
r ne semble point encore avoir rien perdu
ertilité; son jugement, de sa justesse et
rce : mais la chaleur n'est plus la même;
criptions sont moins animées, les scènes
oins vives, les personnages aiment trop
er; les traits qui les caractérisent ont
de singularité : on cherche en vain le
coloriste. *Amélie*, en un mot, semble
l'égard de *Tom Jones*, ce qu'est l'Odyssée
d de l'Iliade.
oit pourtant se souvenir que, tandis qu'il
it et exécutait ce dernier ouvrage, l'au-

teur était distrait, et à chaque instant int rompu dans son travail, par la multiplicité d devoirs attachés aux fonctions d'un magist public, et que sa santé était plus que jamais térée par de fréquens et cruels accès de gout

L'activité de son esprit n'en était pourt point subjuguée : un ouvrage n'était pas fi qu'il en entreprenait un autre. Le *Journal Covent-Garden*, écrit périodique qui parut, p dant près d'un an, le mardi et le samedi, a f regretter que l'auteur n'eût pu le continuer p long-temps. Ce fut peu de temps après av abandonné cet ouvrage, que M. Fielding, al affaissé par ses maux, imagina que l'air du P tugal, plus tempéré que celui de l'Angleter pourrait en calmer les douleurs, et se déterm à s'embarquer pour Lisbonne. On voit, dan relation qu'il nous a laissée de ce voyage, co bien son imagination fait d'efforts pour bri à travers tout ce que sa situation avait alors sombre et d'affligeant pour lui. C'est, a M. Murphy, un malheureux prêt à livrer sa à la justice, et qui, sur l'échafaud, plaisante core, puisque, environ deux mois après son tour de Lisbonne, il mourut à Londres, en 17 dans la quarante-huitième année de son âge laissa après lui (car il s'était remarié) une veu et quatre enfans qui ont été soigneusement éle

oncle, avec le secours d'une pension
nsidérable de la part du généreux Ralph
'un des meilleurs amis et des plus cons-
tecteurs de leur père.
ielding, comme nous l'avons dit, était
ıpérament très-robuste; sa taille excé-
pieds; ses passions, ses désirs, sa sen-
étaient également extrêmes : constant
s attachemens, ses affections étaient
, sincères, véhémentes; ses ressenti-
âles, mais tempérés, et n'éclatant pres-
ais, même dans ses écrits, qu'avec tous
agemens qu'exige la décence. Ses amis
s'applaudir de ce qu'il eut trop de pé-
n pour avoir pu se tromper sur le fond
caractère; et ses ennemis, de ce qu'il a
ıé de se livrer à tout le mal que son res-
nt pouvait leur faire. Franc, sociable,
x, l'argent ne lui coûta jamais; mais
ris pour la parcimonie le rendit souvent
ıprudent que prodigue. Nous l'avons vu
tous ses biens dans sa jeunesse : on l'a
s la fin de ses jours, avec un très-gros
, ne l'employer qu'à l'entretien d'une
ıssi délicate qu'abondante, où ses anciens
t surtout ceux dont la fortune avait souf-
lque déchet, étaient toujours les bien-
Bon père, bon époux, patient dans l'ad-

versité, les maux de sa famille étaient les siens. Les intérêts de la vertu, ainsi que ceux de la re- ligion, furent toujours sacrés pour lui. L'une est partout, se respire partout dans ses ouvra- ges; et pour défendre l'autre contre celui de milord Bolingbrook sur la *philosophie*, il en avait entrepris un assez considérable, et dont le manuscrit est resté entre les mains de sir John Fielding, son frère.

Notre auteur, en un mot, fut malheureux mais jamais vicieux par caractère. Prompt dans ses jugemens, mais également clair et solide; riche en imagination, mais n'en aimant pas moins le sérieux des sciences; profond obser- vateur de l'humanité, et pourtant grand litté- rateur; sensible et très-vif ennemi, mais ami aussi chaud qu'infatigable; fléau du vice et des sentimens bas, mais chérissant l'humanité; ci- toyen utile, aussi poli que vraiment éclairé; magistrat, en un mot, aussi zélé pour le main- tien de l'ordre, que pour le bien général de sa patrie : tel était Henri Fielding, tel était l'au- teur de *Tom Jones*.

---

# TOM JONES,

## OU

# L'ENFANT TROUVÉ.

---

## LIVRE PREMIER.

ontenant à peu près ce qu'il faut quant à présent, pour mettre le lecteur au fait de la naissance du héros de l'histoire.

## CHAPITRE PREMIER.

ıractère de M. Alworthy, et de miss Brigite Alworthy, sa sœur.

)ans cette partie occidentale de l'Angleɪrre, vulgairement appelée le comté de omerset, vivait dernièrement (et peut-être it encore aujourd'hui) un gentilhomme ommé Alworthy, mortel si abondamment ıvorisé par la nature et par la fortune, que

l'une et l'autre semblaient s'être disputé la gloire de le combler de ses bienfaits. L'une l'avait doué d'une figure agréable, d'un bon tempérament, d'un jugement sain et solide: il devait à l'autre la possession du plus ample et du plus riche domaine de la province.

M. Alworthy avait, dans sa jeunesse, épousé la plus digne et la plus aimable des femmes, et qu'il avait éperdument aimée. Trois enfans, gages chéris de leur tendresse, étaient morts au berceau; pour comble de malheurs, cette épouse adorée était aussi morte depuis environ cinq ans. Quelque grande que fût cette perte pour un cœur aussi sensible que le sien, il la soutint e homme ferme et sage; il renferma dans s cœur et sa douleur et sa tendresse, re fidèle à la mémoire de son épouse, et n magina jamais qu'une autre pût lui en fa perdre le souvenir.

Il vivait alors dans sa terre princip avec une sœur qu'il aimait beaucoup. C sœur atteignait sa trentième année, ép à laquelle, suivant l'opinion des malin

siècle, le titre de vieille fille peut être donné, sans que le terme soit absolument impropre. Elle était de ces femmes dont on loue plus volontiers les qualités du cœur que les charmes de la figure ; de celles que leur sexe même qualifie du nom de *bonnes pâtes de femmes*. La privation de la beauté la touchait si peu, qu'elle ne parlait jamais de ce don précieux de la nature, qu'avec un souverain mépris; miss Brigite, en un mot (c'était son nom), était intimement persuadée que les attraits et les perfections extérieures d'une femme étaient autant de piéges tendus pour elle-même ainsi que pour autrui. Elle était, en un mot, aussi circonspecte et aussi réservée dans sa conduite, que si elle avait eu à se tenir en garde contre les artifices qui de tout temps furent mis en usage contre son sexe entier; et je comparerais volontiers la réserve et les précautions des laides contre la séduction, à nos troupes de nouvelles recrues, toujours prêtes à signaler leur courage dans les occasions les moins dangereuses. Cette comparaison paraîtra peut-être bizarre à quelques-uns de mes

lecteurs : mais avant qu'ils aillent plus loin, je veux bien les avertir que j'aime les réflexions, et même les digressions ; et que je compte en faire, dans le cours de cette histoire, autant de fois que j'en serai tenté. Messieurs les critiques pourront peut-être le trouver mauvais : mais j'ai mon but ; et je me crois ici meilleur juge qu'eux tous ensemble. Je les supplie donc, en m'honorant de leur indifférence, de se mêler de leurs propres affaires, sans s'occuper des défauts d'un ouvrage qui n'est point fait pour eux.

---



Choquet del.t Pourneye

Un cri d'horreur fut le premier signal du recouvre
de ses sens.

## CHAPITRE II.

Étrange événement pour M. Alworthy. Caractère de Débora Wilkins.

J'ai dit, dans le précédent chapitre, que M. Alworthy était possesseur d'un bien très-considérable ; qu'il avait le cœur excellent, et n'avait point d'enfans. Bien des gens en concluront sans doute qu'il vivait en galant homme, ne devait rien à personne, n'exigeait que ce qui lui était dû, tenait une bonne maison, régalait ses voisins, était fort charitable envers les pauvres, même envers ceux qui, pouvant travailler, aimaient mieux demander lâchement leur pain : d'où l'on pourra conclure qu'un homme de ce caractère a dû mourir très-riche, et fonder tout au moins un hôpital.

Il est vrai qu'il a fait une partie de tout ceci ; mais s'il s'en était tenu là, je lui aurais laissé le soin de prôner ses propres vertus sur quelque marbre digne d'orner la façade





de ce même hôpital. Des faits, d'un genre moins ordinaire, feront le sujet de cette histoire.

M. Alworthy avait passé trois mois à Londres pour quelque affaire particulière que j'ignore, mais dont on peut présumer l'importance, puisqu'elle l'avait retenu si long-temps hors de chez lui, d'où il n'avait jamais été absent pendant un mois entier depuis plusieurs années. Il arriva un soir fort tard à son château; et après un léger souper avec sa sœur, il se retira fort fatigué dans son appartement. Là, après avoir employé quelques minutes en prières, coutume que les plus grandes affaires ne lui firent jamais interrompre, il se disposait à se mettre au lit, lorsqu'en levant la couverture, il aperçut avec surprise un enfant enveloppé de langes, et profondément endormi. Frappé d'étonnement, il resta quelque temps immobile. Mais comme la bonté de son naturel influait toujours sur tous ses sentimens, il se sentit bientôt touché de compassion pour le petit infortuné qu'il avait devant les yeux : il sonna, et fit appeler une vieille servante :

Débora Wilkins, c'était son nom, fille plus que doublement majeure, qui, par droit de vétérance, commandait aux autres domestiques, et avait acquis, par degrés, celui de parler familièrement à son maître. Sa surprise, son trouble et sa consternation, à la vue de cet enfant, sont plus aisés à pressentir qu'à exprimer. Un cri d'horreur fut le premier signal du recouvrement de ses sens.... Ah, Monsieur ! ah, Monsieur ! dit-elle, que ferons-nous de cet enfant ?... Il faut en prendre soin, répondit M. Alworthy, et demain matin lui chercher une nourrice. Oui, sans doute, Monsieur, et j'espère que vous ordonnerez les informations convenables pour connaître sa coquine de mère, car elle est sans doute de notre voisinage ; et je brûle déjà de la voir conduire à *Bridwel* [1]. Peut-on punir trop rigoureusement de pareilles canailles ? Ce n'est sûrement pas son premier, monsieur.... Jugez-en par son impudence, en vous attribuant cet enfant !.... A moi ? répondit M. Alworthy, je

[1] Maison de correction.

ne puis croire que tel ait été son des
Sans doute cette malheureuse a cru
voie la plus propre pour assurer la sul
tance de son fils : et je suis vraiment
qu'elle n'ait pas fait pis.... Ah, Monsi
y songez-vous ? Que ne dira-t-on pas,
ne croira-t-on pas, si l'on vous voit pre
soin de cet enfant ? La paroisse n'est
point-là ? Pourquoi vous charger du p
d'une aussi vile créature ? Ah ! quelle l
reur ! Je ne puis regarder ce marmot,
répugnance et sans dégoût. Si vous dai
m'en croire, la nuit est belle, un pe
pluie et de vent n'y font rien ; je puis
fermer chaudement dans un panier,
mettre sous le portail de l'église. Quel
en peut-il arriver ? Vous en serez du m
débarrassé.

Plus d'un trait de cette harangue eût
doute offensé M. Alworthy, s'il avai
l'entendre avec plus d'attention ; mai
gentillesse de l'enfant qui s'était em
d'un de ses doigts, qu'il pressait dans
petites mains, comme s'il eût imploré
assistance, le rendait sourd à l'éloqu

de la *duègne*. Il lui ordonna sèchement de coucher l'enfant dans son lit même, et de faire lever une servante pour satisfaire à ses autres besoins. Ayez soin, ajouta-t-il, de le pourvoir de langes plus convenables, et de me l'apporter dans mon appartement, demain à mon réveil.

Débora avait du discernement : le ton dont lui parlait son maître lui rappela le respect qu'elle devait à ses volontés ; et cette réflexion dissipa ses scrupules. Elle prit l'enfant dans ses bras, le trouva charmant, le combla de caresses, et l'emporta dans sa chambre. M. Alworthy se mit au lit, et se livra à ce sommeil tranquille dont les cœurs purs et bienfaisans sont seuls capables de goûter les douceurs.

---

## CHAPITRE III.

Description abrégée. Complaisance de miss Brigite Alworthy.

Ce que l'architecture gothique eut jamais de plus noble, avait été employé dans la construction du château de M. Alworthy. L'air de grandeur qui résultait de son *ensemble*, frappait le spectateur de cette sorte de respect involontaire que nos châteaux les plus modernes n'inspirent pas toujours. Les jardins, les bois, les eaux, les terrasses, tout ce que la nature et l'art, joint à la situation la plus avantageuse, peuvent produire d'utile et d'agréable aux yeux semblait s'être réuni dans la vaste enceinte de ce château, pour en former à la fois le plus beau lieu et le plus champêtre de l'Angleterre.

On touchait à la *mi-mai*, la matinée était belle, et M. Alworthy s'était levé avec l

rore. Il se promenait depuis long-temps, et s'était enfin arrêté sur une terrasse, d'où il jetait un œil de complaisance sur toutes les richesses de ses domaines : lorsque le son de la cloche du château, en le tirant tout à coup de sa rêverie, l'avertit que miss Brigite était debout, et que le déjeûné était prêt.

Après les politesses d'usage entre le frère et la sœur, et le thé pris, M. Alworthy parla bas à Débora, qui sortit d'abord. Il dit ensuite à miss Brigite qu'il avait un présent à lui faire. La bonne demoiselle, croyant qu'il s'agissait de quelque habillement que son frère lui avait apporté de Londres, s'épuisait déjà en longs remercîmens.... Mais quelle fut sa surprise, en voyant rentrer Débora Wilkins, avec un enfant dans ses bras ! L'excès de son étonnement la rendit muette; et le frère eut le temps de raconter toute l'histoire de la veille, sans être interrompu par la sœur.

Débora, qui connaissait le caractère austère de miss Brigite, et son extrême délicatesse sur le chapitre de la vertu, s'atten-

dait à lui voir témoigner quelque aigreur à la vue de ce prétendu présent. Miss Brigite, pensait-elle, allait parler très-haut, et fortement prier son frère de mettre au plus tôt hors de la maison *cet objet de scandale*. Mais, point du tout : aussi sensible que M. Alworthy, aussi touchée de compassion pour la pauvre petite créature, elle applaudit à tout ce qu'avait fait son frère, et finit par recommander l'enfant à sa charité.

Cette complaisance de la part de miss Brigite paraîtra pourtant moins extraordinaire au lecteur, quand il saura que cet homme respectable avait terminé le récit qu'il venait de faire à sa sœur, en l'assurant qu'il était déterminé à faire élever cet enfant avec la même attention que s'il était son propre fils.

Quoi qu'il en soit, miss Brigite s'indemnisa sur le compte de la mère inconnue, de tout ce qu'elle était forcée de taire sur celui de l'enfant. Elle épuisa, sur ce sujet, toutes les épithètes que le langage de la vertu prodigue aux infortunées qui, par

quelques disgraces de ce genre, sont censées avoir altéré le respect dû à leur sexe.

On tint enfin conseil sur la façon de s'y prendre pour parvenir à connaître la mère de l'enfant. On passa en revue toutes les servantes de la maison : la sévère Débora les connaissait jusqu'à l'âme; jamais enquête ne répandit plus d'épouvante, et ne produisit moins d'effet.

On convint, en second lieu, d'examiner toutes les jeunes filles de la paroisse; et Débora fut encore chargée de cette commission, qu'elle accepta avec ardeur, et dont elle promit de rendre compte dès l'après-midi même.

Les choses ainsi arrangées, M. Alworthy, suivant sa coutume, se retira dans son cabinet, et laissa l'enfant à sa sœur, qui, sans doute pour lui faire sa cour, eut l'air d'en être enchantée.

Dès que son maître fut sorti, Débora garda le silence, en attendant que miss Brigite lui donnât le ton : la politique gouvernante en savait trop pour s'en tenir à ce qui venait de se passer en présence de

M. Alworthy. Miss Brigite ne tarda pas à s'expliquer. Après avoir regardé tendrement l'enfant, qui dormait sur les genoux de Débora, la bonne demoiselle ne put résister à l'envie de lui donner un baiser, en s'écriant qu'elle était vivement touchée de sa beauté et de son innocence ! Ces mots étaient à peine prononcés, que Débora pressant et caressant le petit orphelin, l'accabla de baisers, l'étouffa de tendresses, et répéta à l'unisson : *O l'aimable petite créature ! O le gentil garçonnet !*

Ces exclamations ne furent interrompues que par les ordres que lui donna sa maîtresse de songer aux besoins de l'enfant, et de faire préparer, tant pour lui que pour sa nourrice, une des plus belles chambres du château.

---

# CHAPITRE IV.

**Découvertes de Débora. Combien il est dangereux pour les jeunes filles de vouloir devenir trop savantes.**

Après avoir exécuté les ordres de son maître, la vigilante Débora se disposa à faire ses informations dans la paroisse, pour parvenir à connaître la mère de l'enfant.

Ainsi qu'à l'aspect de l'épervier, animal redoutable pour toute l'espèce emplumée, on voit les timides oiseaux fuyant à tire d'aile, chercher leur sûreté dans le creux des arbres et des rochers; tandis que ce tyran, enflé de sa puissance, plane dans les airs, en méditant de nouveaux forfaits : de même, au premier bruit de l'approche de Débora dans le village, tous les habitans alarmés se sauvent en tremblant dans le fond de leurs chaumières; tout craint également, et les femmes surtout, d'être l'objet de sa visite. Ce n'est pas que ces bonnes gens eussent aucun soupçon du projet qui

conduisait vers eux la superbe Débora.... Entraîné par la beauté de cette comparaison, je prétends seulement faire entendre que, s'il est dans la nature de l'épervier de faire main-basse sur les petits oiseaux, il est également dans celle des Déboras, tant mâles que femelles, d'insulter et de tyranniser le petit peuple.

Il était dans le village une matrone, qui, par sa figure, et plus encore par son caractère, avait l'honneur de ressembler à Débora : c'est chez elle que notre *inquisitrice* jugea à propos de descendre d'abord, pour lui faire part du secret de sa mission. Toutes deux, à l'envi, parcoururent, scrutèrent la vie et les déportemens de toutes les jeunes filles de la paroisse, et fixèrent enfin leurs soupçons sur une certaine Jenny Jones, qui, depuis long-temps, avait le malheur de leur déplaire.

Cette fille n'était pourtant pas absolument jolie; mais elle avait de la gentillesse, et une sorte d'esprit qu'elle avait eu soin de cultiver. Jenny Jones avait servi pendant quelques années chez un maître d'école,

qui, s'étant aperçu des talens naturels de cette jeune personne, et du désir extrême qu'elle avait de s'instruire, avait été assez généreux, ou assez fou, pour s'attacher à son éducation, jusqu'au point de lui apprendre le latin beaucoup mieux qu'il ne le savait lui-même.

Cet avantage eut cependant quelques inconvéniens pour Jenny; car, s'il n'est pas étonnant que cette aimable fille se plût médiocrement dans la société de celles que la fortune avait rendues ses égales, quoique très-inférieures du côté de l'éducation, il n'est pas surprenant non plus que cette supériorité, jointe à sa façon de se conduire avec elles, eût excité l'envie, et peut-être la haine secrète de la plupart de ses compagnes.

Elle n'avait pourtant encore eu que de légères preuves de cette jalousie cachée, depuis qu'elle avait quitté le service. Mais s'étant avisée de paraître un dimanche à l'église avec une robe de soie neuve, ce spectacle imprévu fut un coup de tocsin qui ameuta et déchaîna contre elle toutes les femmes du canton. Il parut impossible

qu'un faste aussi éclatant pût être acquis et soutenu par des voies légitimes; et les mères les plus folles de leurs filles auraient rougi de leur souhaiter une semblable fortune à pareil prix!

Nos deux sibylles étaient sans doute parties de là pour asseoir leurs soupçons sur la pauvre Jenny : une autre circonstance, que Débora se rappela tout à coup, les confirma totalement. Jenny avait beaucoup fréquenté, depuis peu, le château de M. Alworthy; elle avait gardé miss Brigite dans une grande maladie; et, qui pis est, Débora l'avait aperçue sortant du château le jour même que son maître était arrivé de Londres !...

Il n'en fallut pas davantage pour faire sommer Jenny de comparaître sur-le-champ, en personne, par-devant madame Débora, qui, ajoutant la gravité d'un juge à la sévérité ordinaire de son visage, commença son interrogatoire par ces mots : *C'est donc toi, malheureuse*, *etc.*

Le lecteur peut juger par le début, du reste de la harangue; mais ce qui le sur-

prendra davantage, c'est que Jenny, accablée par l'éloquence de son juge, et fondant en larmes, n'eut ni la force de nier, ni de chercher une excuse à son crime.... Cet aveu, accompagné des marques apparentes de la contrition la plus sincère, eût attendri toute autre que Débora; mais ses principes de vertu fermaient son cœur à des mouvemens de pitié, qui lui semblaient une faiblesse. L'éclat de cette scène avait attiré la foule autour de la maison; Débora ouvrit les portes, et en notifiant à l'assemblée la turpitude de Jenny, elle exposa cette pauvre fille à tous les opprobres dont une populace envieuse et vindicative est capable de couvrir impunément l'objet de sa jalousie intérieure.

Débora, après avoir réussi au delà de ses espérances, retourna triomphante au château, et fit son rapport à M. Alworthy, qui, n'ayant jamais oui dire que du bien de Jenny Jones ( qu'il avait même résolu de marier à ses dépens avec un ministre du voisinage), fut aussi surpris que mortifié d'avoir appris cette nouvelle.

## CHAPITRE V.

**Matières graves, et où le lecteur ne trouvera guère le mot pour rire, si ce n'est peut-être aux dépens de l'auteur.**

Cependant, M. Alworthy, en qualité de seigneur de paroisse, et de premier magistrat du lieu, fit appeler Jenny Jones. La pauvre fille obéit en tremblant, et fut introduite dans le cabinet de son juge, aux pieds duquel elle se jeta toute en larmes. Ce digne seigneur en fut touché : il lui fit un discours très-long et très-pathétique sur l'énormité de son crime, sur le scandale qu'elle avait causé dans la paroisse, sur les suites funestes qu'entraîne toujours après lui le libertinage; sur le châtiment enfin qu'elle avait déjà mérité, mais qu'il voulait bien lui sauver en faveur de son repentir, qu'il croyoit sincère : pourvu, toutefois, qu'elle se rendît digne de ses bontés, par une conduite plus régulière à l'avenir. Jenny, péné-

trée jusqu'au fond de l'âme, était toujours à ses pieds, qu'elle serrait avec transport. Les dernières paroles de M. Alworthy produisirent en elle un mouvement subit : elle se leva tout à coup, voulut parler, n'en eut pas la force ; de nouveaux sanglots lui coupèrent la voix : elle ne put que pleurer.

Le bon seigneur lui sut gré de l'excès de son trouble ; il augura bien des sentimens de Jenny, et pour entièrement la rassurer : ce n'est pas, dit-il, mon enfant, pour insulter à votre malheur que je vous ai parlé si vivement ; je sais que le passé est irrévocable. C'est votre avenir seul qui m'intéresse ; et je n'ai prétendu que vous fortifier et vous exhorter à vous tenir en garde contre les nouveaux piéges que l'on pourrait tendre à votre vertu. Croyez que je n'aurais pas pris ce soin, si le bon sens et l'esprit que je crois vous connaître, m'avaient fait moins présumer d'un repentir, dont la sincérité de votre confession ne me laisse plus aucun doute. Si ces indices ne sont point trompeurs, je prends sur moi le soin, en cachant votre crime autant qu'il me sera possible, de vous

sauver la honte et le châtiment qui lui étaient réservés par les lois. Tranquillisez-vous donc, ma fille, bannissez vos terreurs; et quant à votre enfant, les soins que je prendrai de lui passeront toutes vos espérances. Il ne vous reste plus qu'à me nommer celui qui vous a séduit : il n'est pas, ainsi que vous, digne de ma clémence..... parlez : il faut qu'il soit puni.

A ces mots, Jenny, qui avait eu le temps de se remettre, leva modestement les yeux et répondit ainsi : quiconque est assez heureux pour vous connaître, Monsieur, et n'être pas pénétré de l'excessive bonté de votre caractère, doit n'avoir aucun sentiment de générosité; et je serais un monstre d'ingratitude, si je ressentais moins vivement tout ce que je vous dois aujourd'hui. Vous daignez faire grâce à mon crime; pardonnez à ma rougeur, si je ne vous en parle plus : ma conduite future prouvera mieux la sincérité de mes remords, que toutes les protestations que je pourrais vous faire maintenant... Jenny fut interrompue un moment par ses larmes; et reprit ainsi....

Oui, Monsieur, votre générosité me confond; mais je m'en rendrai digne. Mille et million de grâces pour mon malheureux enfant: puisse cette innocente créature vivre assez long-temps pour mériter, en s'immolant pour vous, toutes les bontés dont vous daignez la combler!.... Mais c'est à vos genoux, Monsieur, que j'ose vous supplier de ne pas exiger que je vous en nomme le père. Je vous proteste cependant que vous le connaîtrez un jour; mais je ne puis, sans me rendre parjure, et sans blesser tout ce que l'honneur et la religion même ont de plus sacré, trahir ce secret aujourd'hui; et je crois trop bien vous connaître, pour craindre que vous exigiez de moi de pareils sacrifices.

M. Alworthy, dont la délicatesse sur tout ce qui touche la religion et l'honneur est déjà établie, frappé de cette réponse, hésita un moment, et lui dit qu'elle avait eu tort de contracter de pareils engagemens avec un scélérat: mais que le mal étant fait, il n'insisterait plus sur cet article. Ce n'était pas, ajouta-t-il, par un motif de curiosité qu'il avait voulu connaître le coupable; mais uni-

quement dans la crainte qu'un sujet
ne profitât peut-être de ses bontés.
cet article, il reçut de Jenny les ass
les plus positives que le père de l'e
dépendait en aucune façon de lui, e
toute apparence, n'en dépendrait ja

La franchise et l'ingénuité de
avaient tellement disposé M. Alwo
faveur de cette fille, qu'il la crut ai
Elle avait dédaigné de s'excuser ell
par un mensonge; elle avait même
quer d'indisposer son juge dans une
tance si dangereuse pour elle, plutô
manquer à autrui, en trahissant s
ment: était-il vraisemblable qu'elle n
alors si indignement à son bienfaite

Satisfait et affermi par cette réflexio
gédia Jenny en l'assurant qu'il lui c
rait bientôt un asile, où, à l'abri des
de son aventure, il la mettrait en situ
remplir les promesses qu'elle lui ava

## CHAPITRE VI.

Moins instructif, et peut-être moins ennuyeux que le précédent.

A l'instant même où M. Alworthy était entré dans son cabinet avec Jenny Jones, miss Brigite et Débora s'étaient postées dans une chambre prochaine, d'où, par le trou de la serrure, elles avaient vu et entendu tout ce qui s'était passé entre eux. Dieu sait quel silence avait été observé tant qu'avait duré le dialogue du juge et de la coupable ! Mais dès qu'elles crurent pouvoir parler impunément, Débora débuta par s'écrier que son maître était trop bon; qu'il devait du moins insister sur le nom du père de l'enfant; que cet excès de complaisance pour une fille perdue, était une faiblesse déplorable; que quant à elle enfin, elle le connaîtrait ce père si caché, et même avant la fin du jour, dût-il être au centre de la terre. A ces mots, miss Brigite, décom-

posant les traits de son visage par un dis
gracieux sourire, condamna charitablemen
cet excès de curiosité; bénissant toujour
Dieu (car c'était son refrain d'habitude) d
ce que parmi tous les défauts dont elle s'ac
cusait, ses ennemis du moins ne pouvaien
jamais la taxer de s'immiscer dans les affaire
d'autrui. Elle loua ensuite la façon modest
et spirituelle dont Jenny avait parlé à M. A
worthy; elle convint que la sincérité d
cette fille, et la noblesse de son procéd
en s'exposant à tout plutôt que de manqu
à la foi promise à son amant, avaient dû d
sarmer son frère, et l'intéresser pour ell
qu'à son égard, elle avait toujours rega
Jenny comme une bonne et honnête fil
et qui, sans doute, n'avait été séduite
quelque libertin que sous une promes
mariage, ou par quelque artifice que
connaîtrait peut-être un jour.

A ces mots, Débora se vit cruell
désorientée. On sait déjà que cette
n'ouvrait jamais son sentiment sur ri
avoir sondé et pressenti celui de ses
aussi ne manqua-t-elle pas d'entrer

dans la pensée de miss Brigite, et de louer l'excès de la pénétration et de la charité de cette bonne demoiselle. Ce colloque fut enfin terminé par une invective amère contre la *beauté,* fléau funeste et dangereux pour tant d'honnêtes filles, que ce fatal présent du Ciel expose chaque jour à se voir trompées par les ruses infernales des insidieux admirateurs de leurs charmes !

---

## CHAPITRE VII.

Sujets de surprise pour le lecteur.

Cependant Jenny était retournée c
elle fort satisfaite de la réception de M.
worthy, dont elle laissa transpirer d
cement l'indulgence, qui devint bien
publique : son intention était sans doute
ramener les esprits en sa faveur, ou du m
d'adoucir les clameurs des femmes déc
nées contre elle. Quelles que fussent
vues, le succès ne répondit point à ses es
rances. Lorsqu'elle avait eté citée de
M. Alworthy, toute cette populace qui
tait flattée de la voir bientôt conduite
maison de correction, commençait à plai
son sort ; dès qu'on sut la façon dont
juge en avait agi avec elle, tout le mc
condamna la conduite de M. Alwort
tout se déchaîna de nouveau contre Jc
Jones ; les bruits les plus injurieux, les c

ires les plus malins, n'épargnèrent ni
e, ni la coupable.
nprudence et l'ingratitude de cette
le étonneront peut-être le lecteur qui
ît déjà le caractère bienfaisant de ce
ur, ainsi que sa puissance; mais,
à sa puissance, il n'en usait presque
s; à l'égard de sa bienfaisance, il l'a-
oussée si loin, qu'il était parvenu par
s à désobliger presque tout le monde.
rands hommes savent seuls que si un
it ne nous attache pas toujours celui
reçoit, il est du moins certain qu'il
attire souvent plus d'un ennemi.
oi qu'il en soit, Jenny ne tarda pas à
ir affranchie des persécutions de la
sse, et à devoir à son bienfaiteur un
qui la mettait à l'abri de toute espèce
proches. Cette nouvelle mit le comble
age des envieux : dès que la malignité
erdu de vue son principal objet, il lui
lut un autre; et cet autre ne fut rien
s que M. Alworthy lui-même.
se dit bientôt à l'oreille que lui seul
le père de l'enfant. On en trouva la

preuve dans sa conduite pendant le co
de cette affaire : s'il n'avait pas eu ses r
sons secrètes, le crime aurait été puni, Je
serait déjà à Bridwel.

Ces calomnies eussent pu toucher
homme moins ferme, et d'une réputat
moins bien établie. M. Alworthy les mépri
elles tombèrent d'elles-mêmes, ou ne s
virent plus que de supplément aux conv
sations des commères du voisinage.

Ceci posé, nous souhaiterons un l
voyage à Jenny, nous laisserons à s
enfant le temps de croître un peu, et n
passerons à des matières de plus gran
importance.

---

# CHAPITRE VIII.

alité de M. Alworthy. Caractères crayonnés de eux frères, un médecin et un capitaine.

château de M. Alworthy, de même on cœur, était ouvert à tout ce qui à l'humanité, et surtout aux per- de quelque mérite. C'était, à dire la seule maison d'Angleterre où l'on ir de trouver à dîner, pourvu qu'on digne. Les hommes de génie, les sa- es artistes distingués, étaient ceux érissait le plus. Quoique son éduca- été négligée, ses lumières naturelles, nnées par une application réfléchie des belles-lettres et par la fré- des gens de goût, l'avaient mis de connaître et d'apprécier les ges de tout genre. Il n'est donc t que les auteurs de différens dassent dans une maison où ils n reçus, où ils étaient sûrs de

la bienveillance du maître, où, enfin, ils pouvaient se regarder comme maîtres eux-mêmes. Car M. Alworthy n'était pas de ces opulens fastueux, toujours prêts à caresser les auteurs d'une certaine classe, dans l'espoir seul d'être amusés, instruits, flattés et prônés dans le monde. Chez lui l'on était à soi-même: on y disposait de son temps; on y pensait tout haut; on était sûr, enfin, dès que l'on était estimable, d'être véritablement estimé.

Le docteur Blifil était un de ceux qui cultivaient le plus M. Alworthy. Cet homme avait eu le malheur de perdre le fruit de beaucoup de talens, par l'opiniâtreté d'un père à vouloir lui faire embrasser une profession absolument contraire à son goût. Le docteur, par pure obéissance, s'était donc appliqué, ou plutôt avait feint de s'appliquer à la médecine: car, de tous les livres, ceux qui concernent cette matière étaient ceux qu'il connaissait le moins; et, malheureusement pour lui, le docteur était en effet parvenu à pouvoir mériter ce titre en toute espèce de science, excepté celle qui pouvait

ıettre à son aisé; et le pauvre homme, ès avoir attrapé quarante ans, se voyait s la dure nécessité de vivre aux dépens ıtrui.

'n convive de cette espèce était sûr re bien accueilli chez M. Alworthy, au- ; de qui l'infortune vertueuse était tou- :s recommandable. Ajoutons à ceci que octeur paraissait avoir un grand fond de gion; et que par cet endroit seul, il avait it de plaire également à M. Alworthy et iss Brigite, qui, possédant les matières controverse au point d'avoir souvent ɔarrassé tous les ministres des environs, ıvait un singulier plaisir à les agiter avec et bien plus encore à la façon polie dont locteur savait presque toujours la faire ller, en paraissant céder à la force des ar- nens qu'elle lui opposait.

1 s'aperçut bientôt qu'il commençait à ire à miss Brigite : son amour-propre en d'abord flatté; mais un ressouvenir cruel poisonnait toute sa joie. Il était marié de- is dix ans, et séparé de sa femme; et ce al secret était connu de M. Alworthy !

A force de rêver à son malheur, il se rappela qu'il avait un frère, grand garçon bien bâti, âgé d'environ trente-cinq ans, d'une physionomie un peu dure, et nullement adoucie par une large balafre qu'il avait au front (car il était officier réformé), mais qui, à tout prendre, était pourtant assez agréable quand il était de bonne humeur. Son éducation avait été soignée ainsi que celle du docteur, attendu que leur père avait destiné ce second fils à l'état ecclésiastique. Mais le vieux bonhomme ayant cessé de vivre avant que son cadet eût pris les ordres, le jeune écolier, qui avait toujours eu un goût décidé pour la guerre, n'avait pas balancé un instant à préférer la commission du roi à celle de son évêque.

Il était parvenu, par grades, au poste de capitaine de dragons, lorsqu'une querelle qu'il avait eue avec son colonel l'avait forcé de se défaire de sa compagnie. Depuis sa retraite, il s'était jeté, par forme d'amusement, dans l'étude des matières de religion, et ne pouvait par conséquent être soupçonné d'attachement pour les sentimens à la mode.

Ce personnage était, selon toute apparence, très-propre à réussir auprès d'une femme du caractère de miss Brigite : le docteur le sentit, et se détermina à l'amener sur la scène. Il n'aimait pourtant pas excessivement son frère; et les bienfaits que lui-même avait reçus de M. Alworthy méritaient sans doute plus de reconnaissance. Quel pouvait donc être son but?

Était-il de ces gens qui se plaisent autant à faire le mal que d'autres à faire le bien? ou du nombre de ceux qui, ne pouvant commettre un larcin par eux-mêmes, sentent du moins quelque plaisir en y participant par leurs conseils? ou enfin (car l'expérience du monde rend cette dernière conjecture assez probable), trouvons-nous réellement quelque plaisir à élever nos proches, quelque peu chers qu'ils nous soient d'ailleurs?

Mais quel que fût le motif du docteur, il suffit de savoir qu'il y tint fermement; qu'il ne tarda pas à introduire son frère dans le château; et qu'à peine le militaire y avait passé huit jours, que le docteur eut tout lieu de s'applaudir de la finesse de son discerne-

ment. Il est vrai que le capitaine avait jadis lu son *Ovide*, qu'il savait le mettre en pratique auprès des femmes, et que son charitable frère avait eu soin de le mettre au fait du local.

---

# CHAPITRE IX.

**Amours raisonnables.**

Miss Brigite, à qui les vues du capitaine ne furent pas long-temps douteuses, et qui sentait combien son but était légitime, n'en fut ni honteuse ni effrayée. Elle avait pourtant le goût extrêmement délicat; mais les charmes de la conversation de son amant n'avaient pas tardé à lui faire oublier ce que le premier coup d'œil lui avait montré de peu prévenant dans sa figure. Le capitaine, de son côté, calculait les avantages solides qu'il pouvait rencontrer dans ce mariage, et s'embarrassait peu des autres, qu'il croyait dignes de n'occuper que les amans vulgaires. Pour n'en pas imposer au leeteur, disons-lui nettement que le capitaine, depuis son arrivée au château, ou, pour le moins, depuis l'instant que son frère lui avait fait quelques ouvertures de son projet, était déjà très-amoureux, c'est-à-dire de la maison de

M. Alworthy, de ses jardins, de ses terres et de ses riches possessions.

Comme M. Alworthy avait déclaré au docteur qu'il ne se remarierait jamais, et qu'il lui avait laissé pressentir que son intention était d'instituer pour son héritier l'un des enfans que sa sœur pourrait avoir, le docteur et son frère crurent faire une très-bonne action en se hâtant de contribuer à donner l'être à une créature qui devait se voir si libéralement partagée des dons de la fortune.

On vient de voir que cette même fortune était si propice aux louables intentions du capitaine, que, tandis qu'il dressait son plan d'attaque vers miss Brigite, cette demoiselle nourrissait dans son cœur les mêmes intentions et les mêmes désirs, n'ayant de son côté d'autre crainte que celle de laisser trop éclater ses sentimens aux yeux du capitaine, et voulant pourtant en laisser assez entrevoir pour l'encourager dans son entreprise. Cette conduite devait réussir avec un homme à qui rien n'échappait : aussi réussit-elle.

Mais si le capitaine était comblé du succès de ses espérances auprès de miss Brigite, il n'était pas sans inquiétude du côté de M. Alworthy. Quel que fût le désintéressement de ce seigneur, le capitaine imaginait qu'il en serait de lui comme de tous les autres hommes, et qu'un mariage si disproportionné pour la sœur ne pourrait certainement plaire au frère. Il se détermina donc à ne laisser échapper aucune occasion de marquer en secret sa tendresse à miss Brigite, sauf à être toujours sur ses gardes en présence de M. Alworthy; et cette règle de conduite, qui fut très-approuvée par le docteur, eut toute la réussite que l'un et l'autre en attendaient. En moins d'un mois, le capitaine et miss Brigite étaient mari et femme sans que M. Alworthy se doutât seulement qu'ils s'aimassent.

---

# CHAPITRE X.

## Matières prévues.

Les nouveaux époux et le docteur étaient également contens; mais il fallait rompre la glace avec M. Alworthy, et personne n'osait l'entreprendre : le docteur enfin s'en chargea. Un jour que ce bon seigneur se promenait dans son jardin, le docteur, après avoir monté son visage sur le ton sérieux et affligé, lui fit part de cette nouvelle, qu'il feignait de n'avoir apprise que dans l'instant même, et termina son discours par protester à M. Alworthy qu'il était si indigné de l'audace de son frère, que, dût-il vivre cent ans, il ne le reverrait jamais que pour lui reprocher son crime.

Mais M. Alworthy était trop philosophe pour qu'un événement de cette nature pût troubler sa tranquillité. Il se rappela que

sa sœur était plus que d'âge à faire un choix, et que l'époux qu'elle avait pris était d'une naissance à ne point la faire rougir : il se plaignit seulement, mais avec modération, de n'avoir pas été consulté par elle dans une affaire d'où dépendait le bonheur de sa vie; et finit par assurer le docteur que, pourvu que les nouveaux époux fussent également satisfaits de leur sort, il ne conserverait contre eux aucune ombre de ressentiment.

Celui-ci, quoique intérieurement au comble de ses vœux, exagéra la générosité de M. Alworthy autant que l'ingratitude de son frère, et s'emporta au point que ce seigneur eut toutes les peines du monde à l'apaiser, et à obtenir de lui la grâce du capitaine.

Le docteur céda enfin, et n'eut rien de plus pressé que d'aller faire part à son frère du succès de son ambassade.

---

# CHAPITRE XI.

**Conclusion du premier livre.**

J'ai lu, je ne sais où, que l'un des bc conseils que laissa le diable à ses discip en prenant congé d'eux était celui - *Quand vous serez montés où vous au voulu atteindre, renversez d'un coup pied l'échelle :* c'est-à-dire en bon franç dès que tu seras sûr de ta fortune, quel ( soit l'ami qui te l'ait procurée, hâte-toi t'en défaire.

Soit que le capitaine connût, ou n cette maxime, il n'est pas moins certain q se hâta d'agir en conséquence. Il ne fut plus tôt paisible possesseur de miss Brig et parfaitement réconcilié avec M. Alw thy, que son refroidissement pour le ( teur frappa les yeux les plus indifférens fit des progrès si rapides qu'il degéı bientôt en mépris.

Le docteur, qui s'en aperçut des prem

ne put s'empêcher de lui en porter secrètement quelques plaintes : mais il n'en eut d'autre réponse, sinon que s'il n'était pas content des égards qu'on avait pour lui dans le château, il était maître de se choisir une retraite plus à son gré.

Ce conseil fraternel accabla le docteur. Rien en effet ne déchire plus vivement le cœur humain, que l'ingratitude de ceux en faveur desquels nous nous sommes rendus coupables. Lorsqu'en faisant le bien nous trouvons des ingrats, le seul plaisir de l'avoir fait nous offre du moins un motif de consolation : mais comment se consoler des procédés insultans d'un obligé, lorsque notre cœur nous reproche sans cesse de nous être rendus criminels pour un sujet qui n'en était pas digne ?

Quoi qu'il en soit, les choses furent poussées au point que M. Alworthy lui-même voulut savoir du capitaine en quoi le docteur avait pu l'offenser ; et ce frère dénaturé eut l'âme assez vile pour révéler la turpitude de son frère, en avouant qu'il ne pouvait lui pardonner de l'avoir induit à

tromper un beau-frère qu'il aimait et respectait autant que M. Alworthy.

Mais ce dernier pensait trop noblement pour adopter une pareille excuse, et marqua tant de mépris pour les personnes incapables d'oublier une offense, que le capitaine, feignant enfin de céder à la force de ses raisonnemens, consentit à se raccommoder avec son frère.

Quant à miss Brigite, qui était encore dans le premier mois de son mariage, elle n'imaginait seulement pas que son époux pût avoir tort. Mais malgré la réconciliation des deux frères, le même fiel n'en fermenta pas moins dans le cœur du cadet, qui fit naître tant d'occasions d'en donner secrètement des preuves au docteur, que ce malheureux, ne pouvant plus vivre au château, se détermina à affronter tous les désagrémens qu'il envisageait dans le monde, plutôt que de supporter plus long-temps les mauvais procédés d'un frère qu'il gémissait d'avoir si bien servi.

Il s'en alla droit à Londres, où il mourut peu de temps après de chagrin : espèce de

die qui tue bien plus de gens qu'on ne
e, et dont la cure tiendrait une place
rable dans nos papiers publics, si
ieurs les médecins avaient appris à la
ir.

FIN DU PREMIER LIVRE.

# LIVRE SECOND.

Contenant divers événemens arrivés pendant les deux premières années après le mariage du capitaine Blifil avec miss Brigite Alworthy.

## CHAPITRE PREMIER.

**Délicatesse du capitaine au sujet des bâtards. Grandes découvertes de Débora Wilkins.**

Huit mois après la célébration des noces, miss Brigite Alworthy, à la suite d'un saisissement, se trouva mère d'un gros garçon, qui se portait très-bien.

La naissance d'un héritier né d'une sœur chérie, en comblant M. Alworthy de la joie la plus vive, ne diminua pourtant rien de la tendre affection qu'il portait au petit enfant trouvé dont il avait été le parrain, auquel il avait donné le nom de Thomas (celui de

'opre patron), et qu'il n'avait jamais
ıé d'aller voir, au moins une fois le
lepuis qu'il le faisait nourrir au châ-

roposa même à sa sœur de faire élever
s avec le petit Tom [1]; et elle y con-
, quoique avec quelque répugnance:
e avait réellement beaucoup de com-
nce pour son frère. De là venait sans
qu'elle avait toujours eu plus de
; pour cet orphelin, que les femmes
vertu rigide n'en ont d'ordinaire pour
rtes d'enfans, qui, tout innocens qu'ils
e la faiblesse de leurs mères, sont sou-
egardés comme de vivans trophées de
ıtinence.

capitaine ne supporta pas si aisément
il regardait comme une véritable fai-
dans M. Alworthy. Il tenta même
l'une fois, en jetant adroitement des
ıles dans l'âme de son beau-frère, de
vrir les yeux sur un attachement qui
it être mal interprété par les rigo-

'éviation de Thomas.

ristes, et par conséquent nuire à la réputation du monde la mieux établie. Mais M. Alworthy, dont rien n'était capable d'ébranler les principes (la charité en était la base), lui répondit si vertement sur cet article, que le capitaine conçut qu'il fallait se taire et renfermer dans son cœur des sentimens de jalousie qu'il n'avait pu cacher.

Mais tandis qu'il rongeait son frein, la dame Débora venait de faire une découverte qui, par ses suites, menaçait d'être plus fatale pour le pauvre Tom que tous les argumens du capitaine.

Soit que l'insatiable curiosité de cette femme l'eût poussée à cette recherche, soit qu'elle ne s'y fût appliquée que pour se mettre d'autant plus dans les bonnes grâces de sa maîtresse, il n'est pas moins vrai qu'elle était parvenue à découvrir enfin quel était le père du petit Tom.

Le lecteur se ressouviendra sans doute que Jenny Jones avait passé quelques années chez un maître d'école, qui s'était plu à lui enseigner le latin, et qui, enfin, en avait fait une écolière plus savante que son maître

même. Il est vrai que cet homme, quoique d'une profession où la science paraît être nécessaire, n'en était pas moins ignorant. C'était un des meilleurs chrétiens du canton, un vrai Roger Bontems, que tous les gentilshommes des environs aimaient à voir à leur table, et qui par conséquent avait peu d'écoliers; de sorte que, sans l'office de clerc de la paroisse, celui de barbier, et dix livres sterling qu'il recevait chaque année, à Noël, du généreux M. Alworthy, le pauvre Partridge (c'était son nom) n'eût pas été fort à son aise. Il avait pris femme dans la cuisine de M. Alworthy, et l'avait épousée pour sa fortune, c'est-à-dire pour une dot d'environ vingt livres sterling, qu'elle y avait amassée; au demeurant, laide, méchante, et qui s'était bientôt rendue plus redoutable dans l'école, et partout ailleurs, que son mari lui-même.

Dix ans s'étaient passés depuis ce mariage; Partridge n'en avait pas encore trente, et sa femme n'était pas encore mère. De là mille espèces de tribulations pour notre pédagogue : sa jalouse moitié

souffrait à peine qu'il envisageât d'autres femmes qu'elle; la moindre politesse de la part de son époux à ses voisines suffisait pour la mettre en fureur. De là encore le soin qu'elle avait toujours eu de n'avoir dans sa maison que des servantes très-maussades, de ces filles, en un mot, dont la figure est presque caution de la vertu.

Jenny, quoique jeune, était de ce nombre : nous l'avons déjà insinué; elle était d'ailleurs extrêmement modeste, qualité très-recommandable auprès des femmes jalouses : aussi avait-elle passé quatre ans entiers chez Partridge, sans avoir inspiré l'ombre même du soupçon à sa maîtresse, qui, loin de la regarder comme un objet de tentation pour son mari, n'avait même pas trouvé mauvais qu'il la mît au nombre de ses disciples.

Mais il en est de la jalousie comme de la goutte : quand ces sortes de maladies sont dans le sang, rien n'en peut prévenir les accès; un rien suffit pour les produire, et presque toujours lorsqu'on s'y attend le moins. C'est ce qui était arrivé à mi

dame Partridge. Après avoir souffert, pendant quatre ans, que son mari enseignât cette fille, sans en avoir conçu le moindre ombrage; un jour qu'elle était entrée dans l'école où cette fille lisait tandis que son maître était appuyé sur elle, Jenny Jones, à la vue de sa maîtresse, s'était levée brusquement de sa chaise avec un air de confusion qui n'avait paru que trop suspect; et madame Partridge ayant alors ouvert les yeux sur les complaisances de son mari pour cette jeune fille, n'avait attendu, pour éclater, qu'une occasion que le hasard fit bientôt naître. Partridge et sa femme étant à table, et le pédagogue ayant demandé à boire à Jenny, s'était exprimé en ces termes : *Da mihi aliquid potum.* La pauvre fille, à ce mauvais latin, n'avait pu s'empêcher de sourire; et alors sa maîtresse, ayant interprété ce sourire conformément à ses idées, après lui avoir fait voler son assiette à la tête, l'avait poursuivie, le couteau à la main, jusque dans la rue, en l'accablant des noms les plus infâmes.

C'est ainsi que Jenny était sortie de chez Partridge, qui, pour faire sa paix avec sa femme, s'était cru obligé de convenir, en niant pourtant formellement qu'il fût question d'amour entre eux, que Jenny était devenue obstinée et impertinente, depuis qu'elle s'était imaginée en savoir autant, et peut-être plus que son maître.

Cette docilité de l'époux, jointe à quelques caresses de surérogation, avait tellement calmé l'épouse, que plusieurs mois s'étaient passés entre eux dans la tranquillité la plus profonde, quand le babil d'une vieille commère vint tout à coup la troubler de nouveau, en apprenant à madame Partridge, et l'accouchement de Jenny, et tout ce qui venait d'arriver au château.

Jamais incendie ne fut plus prompt et n'eut de suites plus terribles. Madame Partridge, après avoir calculé sur ses doigts, croit que l'enfant peut avoir été fait chez elle; ses anciens soupçons renaissent, et se changent en certitude; son mari n'a laissé partir Jenny que pour tromper d'autres

mieux sa femme; peut-être même était-il déjà dégoûté de cette fille, et avait-il saisi l'occasion de s'en débarrasser. Partridge n'est donc qu'un traître, un perfide, un monstre digne des plus affreux supplices.... A ces mots, elle vole chez elle : ses mains, ses dents, sa langue, tombent et agissent à la fois sur le pacifique époux, qui, tout étourdi de l'orage, laisse le temps à l'amazone de le couvrir et de plaies et de sang; mais qui, réveillé par la douleur et la violence des coups, quitte la défensive, se saisit des bras de son épouse, et lui fait enfin sentir toute la vigueur des siens.

Le bruit attire les voisins. Madame Partridge, échevelée et couverte du sang de son mari, ne manque pas de s'évanouir : toutes les femmes la secourent. Elle ouvre enfin un œil mourant pour accuser Partridge d'avoir voulu l'assassiner, après avoir déshonoré son lit : de là grande rumeur, grand scandale dans la paroisse.

Le pauvre Partridge montre en vain les preuves sanglantes de l'aménité du caractère de son épouse ; toutes les femmes le

condamnent, tous les hommes l'exhortent à vivre mieux à l'avenir ; chacun retourne enfin chez soi, et laisse les deux conjoints vis-à-vis l'un de l'autre.

---

# CHAPITRE II.

Suite du précédent.

Débora ne fut pas la dernière à être instruite des particularités de cette aventure. Elle avait trop pénétré les sentimens du capitaine Blifil à l'égard du petit Tom Jones, pour perdre l'occasion de se concilier les bonnes grâces de ce nouveau maître, en lui donnant des armes propres à combattre l'extrême attachement de M. Alworthy pour le prétendu orphelin.

Le capitaine, en bon politique, ne parut que médiocrement flatté de cette confidence, mais ne se promit pas moins d'en faire usage dès qu'il en croirait l'occasion favorable.

Elle se présenta environ un mois après, dans une grande conversation qu'il eut, en se promenant avec M. Alworthy, sur la charité. Le capitaine y soutenait, contre le sentiment de son beau-frère, que la charité cessait d'être vertu, et devenait faiblesse, dès

qu'elle s'étendait jusque sur des sujets dont les mœurs corrompues avaient droit d'exciter l'indignation plutôt que la pitié. Un homme comme Partridge, par exemple (ajouta-t-il avec un sang-froid réfléchi), paraîtra-t-il à tous les yeux un digne objet de charité ?

M. Alworthy marqua quelque surprise au nom de Partridge; et bien plus encore, lorsqu'après avoir prié le capitaine de s'expliquer, il eut appris que cet homme était le père du jeune orphelin.

Débora fut d'abord appelée; elle eut ordre de se rendre de nouveau sur les lieux, d'y faire de plus amples informations, et au cas que Partridge se trouvât réellement coupable, de le faire citer juridiquement au tribunal de M. Alworthy, alors *juge de paix* du canton.

Il est bon de savoir que la femme de Partridge, après le grand combat dont nous avons parlé dans le dernier chapitre, avait constamment refusé toute espèce d'accommodement avec son mari, à moins qu'il ne s'avouât coupable du crime dont elle pré-

tendait avoir eu la certitude; et que Partridge, soit par faiblesse, soit par crainte, ou purement pour le bien de la paix, avait fait cet aveu, sous condition expresse qu'elle ne lui en parlerait jamais.

La vigilante Débora, informée de cette circonstance, courut chez cette femme, lui promit la protection de M. Alworthy, l'assura même de la sienne; et, après lui avoir protesté que la punition de son mari ne nuirait en rien au bien de ses affaires, non plus qu'à sa famille, détermina madame Partridge à soutenir en jugement tout ce qu'elle venait de lui avouer en particulier.

Les parties assignées en conséquence, c'est-à-dire Partridge et sa femme, comparurent au tribunal de M. Alworthy. L'époux prétendit en vain réclamer contre l'aveu fait à sa femme, en faveur des motifs qui le lui avaient arraché : tout ce qu'il put obtenir fut de faire renvoyer la cause à trois jours, après avoir supplié M. Alworthy de faire appeler Jenny Jones pour lui être confrontée, et se croyant très-sûr que cette fille lui rendrait toute son innocence.

M. Alworthy, quoique indigné contre Partridge, qu'il avait tout lieu de regarder comme coupable, était un juge trop intègre pour refuser d'entendre tous les témoins qu'un accusé pouvait citer pour sa défense. Un messager fut dépêché pour chercher et amener Jenny au château. Mais son voyage fut inutile : il rapporta que cette fille, depuis quelques jours, avait abandonné le lieu de sa retraite, pour suivre un officier qui venait d'y faire recrue.

Cette nouvelle acheva de décider le juge : la déposition d'un pareil témoin ne pouvait être regrettée. Partridge, malgré ses pleurs et ses protestations, fut déclaré coupable, par conséquent indigne à l'avenir des bienfaits de M. Alworthy, et chassé pour jamais du château.

Sa femme ne tarda pas à connaître que Débora l'avait trompée, et à se repentir amèrement du témoignage qu'elle avait porté contre son mari : mais il était trop tard ; il fallut se soumettre à son sort, qui devint bientôt déplorable.

Partridge n'était déjà que trop paresseux ;

le désespoir le rendit insensible. Son école fut bientôt déserte; la misère l'assaillit de toutes parts : sans quelques charités secrètes, dont le lecteur n'aura pas de peine à présumer la source, sa femme et lui seraient morts de misère.

La jalouse Partridge ne tarda pas de succomber à tant de maux; et son mari, n'ayant plus rien qui l'arrêtât dans le canton, prit le parti d'aller chercher fortune ailleurs.

---

## CHAPITRE III.

### Changement de scène.

Quoique le capitaine Blifil fût ainsi ] venu à perdre totalement le pauvre ] tridge, il n'avait pourtant point attei but auquel il aspirait le plus : le petit ' était encore dans le château; M. Alwo l'aimait toujours; il semblait même qu sévérité dont il avait usé envers le père ajouté à la tendresse qu'il avait déjà po fils. Cette remarque acheva d'aigrir la du capitaine : tout ce que donnait son b frère était, à ses yeux, autant de diminu un bien qu'il regardait déjà comme le propre.

Il s'en fallait beaucoup, sur cet ar ainsi que sur bien d'autres, que sa fe pensât de même. Depuis les premiers t ports de leur tendresse, elle s'aperc chaque jour d'un nouveau déchet dan attentions et dans les complaisances

avait eues pour elle. L'air rêveur et soucieux, le ton sec et dur, le propos impératif, tout enfin ne lui montrait plus dans cet époux qu'un maître despotique, et dont l'ingratitude était digne de son mépris.

L'orgueil a les yeux fins : le capitaine démêla aisément les sentimens de son épouse, et en fut d'autant plus humilié qu'il ne pouvait intérieurement l'accuser d'injustice : le dégoût qu'il avait conçu pour elle n'en devint que plus grand. Du dégoût à la haine il ne restait qu'un pas à faire; il fut bientôt franchi.

A dater de cet instant, le commerce qu'ils eurent ensemble ne consista plus que dans la façon de se prouver leur haine réciproque, de manière pourtant (et ce par différens motifs) à n'en laisser rien transpirer aux yeux de M. Alworthy. Madame Blifil, en conséquence, redoubla de tendresse pour le petit Tom Jones, et lui prodigua les mêmes caresses qu'à son propre enfant.

## CHAPITRE IV.

Recette infaillible pour regagner l'affection d'une épouse même dans les cas les plus désespérés.

Le capitaine se consolait des mauvais quarts d'heure qu'il passait le moins qu'il pouvait avec son épouse, dans la contemplation et dans le calcul des richesses immenses qu'il comptait recueillir au décès de M. Alworthy.

Il visitait, toisait secrètement, estimait tout, projetait des changemens, des réparations, des agrandissemens, tant au château qu'aux jardins et au parc. Ces utiles amusemens occupaient presque tout son loisir; et il était enfin parvenu à dresser un plan conforme à ses projets, et pour l'exécution duquel il ne manquait plus qu'une bagatelle, c'est-à-dire le prompt trépas de M. son beau-frère.

C'est au milieu de ces riantes spéculations, qu'un accident très-imprévu vint tout

à coup en interrompre et en borner le cours. Toute la malignité de la fortune ne pouvait en imaginer un plus cruel et plus propre à renverser tous les desseins et les plans de notre homme. Mais (pour ne point tenir le lecteur trop en suspens) c'est à l'instant même où il dévorait par avance la succession de son beau-frère, que le pauvre capitaine..... mourut subitement d'une attaque d'apoplexie. Grand exemple de cette vérité si vivement exprimée dans ce passage d'Horace :

*Tu, secanda marmora*
*Locas sub ipsum funus : et sepulchri*
*Immemor, struis domos.*

Ce qu'on pourrait, je crois, paraphraser ainsi en français : « Mortel aveugle ! tu pré-« pares les matériaux les plus précieux pour « te faire un palais, quand le pic et la bêche « te sont seuls nécessaires. Qu'as-tu besoin « d'un logement de cinq cents pieds sur cent : « songe à celui de six sur deux ! »

M. Alworthy, sa sœur et une autre dame, étaient dans la salle à manger lorsqu'on vint leur apprendre ce tragique évènement.

M. Alworthy en fut véritablement affligé, et madame Blifil, après un long évanouissement, fit retentir les voûtes du château des sons aigus de sa douleur. Tout cela était dans l'*ordre* : elle n'était pas femme à y manquer ; aussi rendit-on exactement à la mémoire de ce cher époux tous les devoirs que la coutume et la décence la plus rigide exigeaient de sa veuve.

Ce second livre, quoique court, sera pourtant, avec la permission du lecteur, terminé à cette époque. Nous lui épargnerons même le détail de ce qui s'est passé dans la famille de M. Alworthy pendant le cours des douze années qui suivirent la mort du capitaine Blifil, dans la juste impatience d'amener plus tôt sur la scène le vrai héros de cette histoire, que nous allons enfin trouver âgé d'environ quatorze ans.

FIN DU SECOND LIVRE.



*Choquet del.*                                        *Pourvoyeu*

Le gentilhomme qui n'etoit pas loin, étoit acco
*au coup*, avoit pris Tom sur le fait.

# LIVRE TROISIÈME.

Contenant ce qui s'est passé de remarquable chez M. Alworthy pendant le cours de deux années, c'est-à-dire depuis que Tom Jones eut atteint l'âge de quatorze ans jusqu'à seize.

## CHAPITRE PREMIER.

Peu de choses, mais nécessaires.

Dans la résolution où nous sommes, en écrivant cette histoire, de ne flatter personne, et de laisser à la vérité seule le soin de guider notre plume, nous nous voyons forcés de présenter ici notre héros d'une façon bien moins avantageuse que nous ne l'eussions souhaité. Il faut donc l'avouer de bonne grâce : Tom Jones, en grandissant, n'avait pas donné bonne opinion de ce qu'il

serait un jour, et était regardé, dans toute la famille de M. Alworthy, comme ce qu'on appelle vulgairement un très-mauvais *sujet.*

Le mal de l'aventure, c'est que plus d'une raison fondaient et justifiaient le jugement que l'on portait de lui. Son penchant au libertinage s'était manifesté dès l'enfance: il avait par exemple été déjà convaincu d'avoir volé du fruit dans un verger voisin, un canard chez un fermier, et une balle de paume dans la poche de M. Blifil.

Les vices du petit Jones se grossissaient encore aux yeux des spectateurs, même les plus indifférens, à côté des vertus du jeune M. Blifil. Tout retentissait des louanges de ce dernier; on ne promit jamais tant à son âge : il était sobre, posé, pieux, et beaucoup plus discret que ne le sont bien d'autres à quarante ans; on l'aimait, en un mot, autant que l'on haïssait Jones; et l'on blâmait M. Alworthy de souffrir que son neveu fût élevé avec un petit vaurien, dont l'exemple pouvait être si contagieux.

Une petite aventure qui arriva alors peindra mieux le caractère de nos deux

condisciples, que tout ce que nous pourrions en dire.

Tom qui, tout méchant qu'il est, est le héros de notre histoire, dans tout le domestique de la famille n'avait qu'un seul ami. C'était un garde-chasse qui, ainsi que lui ne valait pas grand'chose; dont les notions sur la différence du *tien* et du *mien* n'étaient pas plus étendues que celles de Tom lui-même; et que l'on soupçonnait, avec quelque espèce de fondement, de n'avoir pas peu servi à engager notre orphelin dans les mauvaises actions que nous venons de rapporter. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le canard et les fruits dérobés avaient été portés chez lui, et que sa famille en avait profité. Ce qu'il y a encore d'aussi certain, c'est que Jones seul fut accusé et convaincu du vol, et qu'il en porta seul et la peine et le blâme, ainsi que dans l'occasion suivante.

Le petit Tom était à la chasse avec ce même garde, lorsqu'une compagnie de perdrix qu'il avait fait lever sur les terres de M. Alworthy, alla se *remettre* sur le territoire d'un gentilhomme du voisinage.

M. Alworthy avait expressément défendu au garde, sous peine d'être renvoyé, de suivre le gibier sur les terres de ses voisins, et notamment sur celles du gentilhomme en question, plus jaloux mille fois de sa chasse qu'un Espagnol ne l'est de sa maîtresse. Cependant les instances de Jones, jointes au penchant naturel du garde, l'emportèrent sur les défenses de M. Alworthy : ils passèrent les bornes fatales, et tuèrent une perdrix, Malheureusement pour eux, le gentilhomme, qui ne dormait jamais, et qui n'était pas loin, était accouru au coup, avait pris Tom sur le fait, et cherché vainement le garde, qui s'était caché dans l'épaisseur d'un buisson voisin.

M. Alworthy avait été averti du crime, dont on demandait une vengeance éclatante contre les deux coupables. Quoiqu'on n'en eût attrapé qu'un, on avait très-distinctement entendu deux coups de fusil : ainsi c'était au criminel saisi à dénoncer son complice.

Interrogé sur ce forfait, Tom avoua ingénument la vérité, et prétendit seulement qu'il avait cru pouvoir suivre une couvée

appartenante à M. Alworthy, puisqu'elle était originaire de son territoire; mais il nia si fermement, quoique après avoir un peu hésité, qu'il eût aucun compagnon avec lui, que M. Alworthy l'en aurait cru sans doute, si le gentilhomme et son laquais n'eussent point persisté avec serment dans leur accusation.

Le garde-chasse, dont la réputation était déjà plus que suspecte, fut mandé sur-le-champ; mais, sûr de la parole que Jones lui avait donnée de tout prendre sur son compte, il protesta, sans balancer, qu'il était innocent.

Mais M. Alworthy, après avoir vivement pressé Jones de confesser la vérité d'un fait qu'il était résolu d'approfondir, indigné enfin d'une obstination dont il n'était pas la dupe, le renvoya avec colère, en lui donnant jusqu'au lendemain matin pour faire ses réflexions, et en l'avertissant qu'un autre juge plus sévère irait alors l'interroger.

Le pauvre Tom dormit très-peu. Sa plus grande terreur n'était pas celle du châti-

ment; il craignait d'être trahi par son courage, et de se voir forcé de manquer à ce qu'il avait promis au garde-chasse, dont la fortune dépendait de sa fermeté.

Dès le matin, le révérend M. Tuakum, à qui M. Alworthy avait confié l'éducation des deux jeunes gens, vint gravement renouveler l'interrogatoire de la veille, et reçut les mêmes réponses, dont le résultat fut une correction si sanglante que tout autre que Jones y eût sans doute succombé. Il la soutint avec constance, très-déterminé à se voir écorché vif plutôt que de trahir son ami.

M. Alworthy, qui s'aperçut bientôt, par les discours du précepteur, outré de n'avoir pu parvenir à vaincre son disciple, que cet homme avait poussé la sévérité au delà de ses intentions, finit par plaindre le petit orphelin, par croire que le gentilhomme accusateur pouvait s'être trompé, et que le domestique de celui-ci pouvait n'avoir parlé que par complaisance pour son maître. Et comme la cruauté ainsi que l'injustice étaient deux idées dont ce digne seigneur

tait incapable de supporter un seul instant
e sentiment intérieur, il envoya appeler
ones, auquel il dit, après quelques exhor-
ations aussi tendres que sincères... Je suis
maintenant convaincu, mon cher enfant,
e l'injustice de mes soupçons, et bien fâ-
hé de la punition rigoureuse qu'il vous
nt attirée. Il lui donna ensuite, par forme
e réparation, un petit cheval, en lui ré-
étant combien il avait de regret d'avoir
gi si rigoureusement.

Cet excès de bonté pénétra Jones. Plus
ccablé de la générosité de M. Alworthy
ue des coups de fouet de Tuakum, il se
récipita aux pieds de son bienfaiteur....
h, Monsieur! ah, Monsieur! lui dit-il en
leurant, votre bonté m'accable! et d'au-
ant plus que je m'en trouve indigne.... Cé-
ant alors au sentiment qui l'animait, Tom
llait tout avouer à M. Alworthy, lorsque
e bon génie du garde-chasse lui remit de-
ant les yeux toutes les conséquences de
et aveu; et cette seule considération lui
erma dans l'instant la bouche.

Tuakum épuisa sa réthorique pour dis-

suader M. Alworthy d'une clémence qu'il croyait déplacée, en insinuant qu'une seconde correction arracherait probablement la vérité de la bouche du coupable. Cet avis fut rejeté. Il n'a déjà que trop souffert, répondit M. Alworthy, même en le supposant tel ; et, dans ce cas, je le crois pardonnable, puisque l'honneur seul a pu l'engager à se taire.

L'honneur ! s'écria Tuakum avec chaleur : pur entêtement, pure obstination ! l'honneur peut-il inspirer un mensonge ? l'honneur peut-il subsister indépendamment de la religion ?

Ce discours se tenait à table, vers la fin du dîner, en présence d'un troisième personnage qui y prit part, et qu'avant d'aller plus loin il faut faire connaître au lecteur.

---

## CHAPITRE II.

**Caractère de M. Square le philosophe, et de M. Tuakum le puritain.**

Ce convive, qui depuis quelque temps demeurait chez M. Alworthy, se nommait Square. Ses talens n'étaient pas du premier ordre; mais une éducation savante y avai suppléé. Il était fort versé dans l'étude des anciens, savait par cœur son Aristote et son Platon, avait cherché à se former sur ces grands modèles: mais, toujours platonicien pour la morale, il était souvent péripatéticien pour la religion.

Quoiqu'il eût établi sa morale sur celle de Platon, M. Square s'accordait assez avec les opinions d'Aristote lorsqu'il le regardait plutôt comme philosophe que comme législateur; et ce dernier sentiment l'avait amené par degrés au point de n'envisa-

ger les vertus que comme des matières de théorie.

Tuakum et lui ne se rencontràient guère sans disputer. Eh, pouvaient-ils être d'accord ? leurs principes étaient diamétralement contraires. Square était convaincu que toutes les vertus étaient dans la nature, et qu'il en était des vices de l'âme comme de la difformité des corps. Tuakum tenait au contraire que l'âme humaine, depuis la chute du premier homme, n'était plus qu'une sentine d'iniquités. Ils ne s'accordaient que dans un seul point : c'est que le mot *bonté* n'entrait jamais dans leurs disputes. Le premier ne jugeait de toutes les actions que par *la règle inaltérable du droit et l'éternelle convenance des choses;* l'autre ne connaissait d'autres lois que celles de l'*expresse autorité.*

Après ce léger crayon de leur caractère, le lecteur est prié de se rappeler que le ministre avait cru accabler M. Alworthy en lui demandant *si l'honneur pouvait subsister indépendamment de la religion ?*

Square se chargea de la réponse, qui

produisit une longue dispute que je crois devoir supprimer, et sur laquelle les deux champions s'escrimeraient peut-être encore, sans un incident qui vint tout à coup les interrompre.

---

## CHAPITRE III.

Apologie nécessaire pour l'auteur. Incident trivi
peut-être en a aussi besoin.

Je dois encore, avant d'aller plus
supplier le lecteur de ne pas craindr
mon but soit d'offenser personne, et su
ceux qui ont le bonheur d'être attaché
religion ainsi qu'à la vertu. Loin de vo
jeter un ridicule mal fondé sur ce qui
est capable de purifier et ennoblir le
de l'homme, mon but ne tend qu'à dé
quer les sectateurs outrés de deux syst
mal conçus, par conséquent plus dang
en Angleterre, où tout est enthousiasme
partout ailleurs. Ce n'est donc ni la
gion ni la vertu que je prétends atta
ici; c'est l'abus de l'une et le défau
l'autre dans deux personnages aussi
qu'entêtés de l'obscure sublimité de
idées. Si Tuakum avait moins néglig

vertu, et Square la religion, dans la composition de leurs différens systèmes, et n'eussent pas exclu du cœur humain tout principe de *bonté naturelle*, je me serais gardé de les représenter comme deux objets de dérision, dans une histoire que je crois, après cette déclaration, pouvoir enfin poursuivre.

L'incident qui mit fin à la contestation rapportée au dernier chapitre n'était autre chose qu'une querelle entre M. Blifil et Tom Jones, et dans laquelle ce dernier avait ensanglanté le nez de son camarade. Le jeu avait occasioné leur différend. Le sage Blifil s'était oublié au point de traiter Tom de *vilain bâtard;* et l'autre, qui souvent n'était pas endurant, y avait répondu par un vigoureux coup de poing.

Blifil, les yeux en larmes et le nez en sang, demandait justice à son oncle et au redoutable Tuakum; Tom ne s'excusait que sur l'atrocité de l'insulte, dont Blifil n'avait eu garde de parler; et M. Alworthy allait l'absoudre en lui recommandant plus de modération à l'avenir, lorsque le vindicatif Blifil, obstiné à nier l'injure qu'il avait faite

à Tom, s'écria *qu'il n'était pas étonnant qu'un menteur, capable de nier certains faits, sût au besoin en inventer d'autres.*

Quels sont, quels sont ces faits? interrompit Tuakum avec chaleur.

Blifil, qui se sentait soutenu, révéla alors le secret que Tom lui avait confié la veille, de sa partie de chasse avec le garde.

A ces mots, Tuakum, les yeux étincelans de joie, chanta victoire, et insulta au malheur de Jones autant qu'à la crédulité de M. Alworthy.

Tom, aux genoux de ce seigneur, ne se fit plus presser d'avouer sa faute. Le mensonge, dit-il, lui était aussi odieux qu'à tout autre; mais il avait cru que l'honneur l'obligeait de sauver le garde-chasse, et avec d'autant plus de raison que c'était lui-même qui, par ses instances, avait forcé ce pauvre malheureux d'entrer avec lui sur le territoire du gentilhomme voisin. Il affirma ce fait, et finit par supplier M. Alworthy de ne punir que le vrai coupable, et de regarder en pitié la famille d'un infortuné dont lui seul avait causé la perte. Reprenez vos

ienfaits ! Monsieur, s'écriait-il encore en leurant; je vous ai déjà dit que j'en étais ıdigne ! Otez-moi le petit cheval qui fait ıus mes plaisirs : mais pardonnez au pauvre eorge !

M. Alworthy, après avoir rêvé quelques ıstans, renvoya les parties, avec ordre de ieux vivre ensemble à l'avenir.

---

# CHAPITRE IV.

Opinions diverses.

Il est assez probable que le jeune Blifil, en dévoilant ainsi un secret qui ne lui avait été révélé que sous le sceau de la plus intime confiance, épargna à Tom Jones une nouvelle correction, peut-être un peu plus rigoureuse encore que la première. La circonstance du nez cassé donnait si beau jeu au débonnaire Tuakum ! mais l'importance de l'autre matière fit oublier celle-ci : M. Alworthy déclara même qu'à cet égard Tom méritait plutôt d'être récompensé que puni; et cette sentence fit tomber les verges de la main du pédagogue.

Mais il n'en disserta pas moins contre une indulgence qu'il regardait comme criminelle. C'est, disait-il, encourager le crime; c'est s'en rendre complice, que de ne le point punir. Il s'étendit long-temps sur ce sujet,

otamment sur la correction des enfans: ta *Salomon*, les *pères* et leurs commenurs. De là, passant à l'horreur que doit irer le mensonge, il prouva à l'assem- qu'il n'était pas moins savant sur ce it que sur l'autre.

quare, après avoir rêvé long-temps, dit l tâchait en vain d'accorder le procédé Jones avec l'idée de la *vertu parfaite*. voua qu'au premier coup d'œil on trou- dans cette action l'air de la *fermeté*: s que la *fermeté* étant une vertu, et la sseté un vice, il n'était pas possible de allier ensemble. Il termina son discours, it je ne donne ici que la substance, par : que la vertu et le vice se trouvant ici fondus, il laissait aux lumières de M. Tua- à décider si quelques coups de fouet ient absolument inutiles en cette occa- l.

Los deux docteurs étant d'accord pour damner Jones, ne pouvaient manquer de 'e pour exalter le jeune Blifil. Mettre la té au jour, c'était, suivant le docteur, plir le premier devoir d'un homme reli-

gieux; suivant le philosophe, c'était éminei ment se conformer *à la règle du droit* et *l'inaltérable convenance des choses.*

Tout ceci cependant, quoique profond ment discuté, était de peu de poids aupı de M. Alworthy, et ne put le résoudre à pe mettre que l'on châtiât Jones. Il sentait, a dedans de lui-même, que l'invincible fid lité que ce jeune homme avait gardée à s ami s'accordait davantage avec sa prop façon de penser qu'avec la religion de Tu kum et la philosophie de Square. Sur qu il défendit expressément au premier de ch tier Tom et de lui parler du passé. Le p dant fut forcé d'obéir, mais non sans rép gnance, ni sans répéter plus d'une fois ent ses dents que ce jeune homme était perdu

Quant au garde-chasse, M. Alworthy cr devoir être plus sévère. Il pensait avec ju tice qu'une fausseté hasardée pour excus un ami est bien moins criminelle que cel que nous inventons pour nous excuser nou mêmes. Ce qu'il reprochait encore plus à c homme, c'était d'avoir lâchement souffe que le pauvre Tom s'exposât pour l'amo

de lui à un châtiment aussi rigoureux, et que le garde pouvait prévenir en osant déclarer la vérité. Arrêt, en conséquence, en vertu duquel George fut payé, et chassé du service de M. Alworthy.

Dès que cette histoire fut rendue publique, bien des gens, en comparant la conduite de Blifil avec celle de Jones, ne furent pas du sentiment de MM. Square et Tuakum. Blifil, qu'on estimait auparavant, fut regardé comme une âme basse, comme un tartuffe sans honneur et sans foi; Tom, qui la veille était aussi craint que haï, parut aussi généreux qu'estimable.

Quel affront pour nos docteurs, qui tous deux avaient une prédilection décidée pour Blifil, souple, docile, recueilli, attentif à leurs leçons, admirateur de leur doctrine, vantant les talens de chacun d'eux en particulier, et ne cessant en leur absence de rendre grâces à son oncle de lui avoir choisi de si grands maîtres ! louanges indirectes qui leur étaient rendues par le canal de l'oncle, et qui par conséquent les flattaient davantage. Tous deux haïssaient Jones,

étourdi, dissipé, souvent sans respect pour eux, inattentif à leurs préceptes ainsi qu'à leurs exemples, incapable d'en sentir l'excellence et de les admirer; bâtard de plus, par conséquent indigne que des maîtres aussi sublimes fussent forcés, par pure complaisance, de se rabaisser jusqu'à lui.

Lorsque M. Alworthy, qui préférait avec raison l'éducation privée à celle des colléges d'Angleterre, avait cherché un précepteur pour son neveu et pour Jones, un de ses intimes amis lui avait indiqué et recommandé Tuakum, comme un homme qui, après avoir passé presque toute sa vie dans un collége, avait une grande réputation du côté de la science, de la religion et des mœurs. Il n'avait point, dans les commencemens, démenti ce caractère; les imperfections n'avaient percé que par degrés, mais n'avaient point assez frappé M. Alworthy pour lui faire oublier les bonnes qualités du docteur. Ajoutons à ceci que les erreurs qu'il avait aperçues dans la doctrine de Square engageaient encore plus ce seigneur à ne pas renvoyer Tuakum, surtout après avoir ima-

giné que les tempéramens différens de ces deux personnages étaient très-propres à les corriger mutuellement de leurs défauts, et qu'avec sa propre assistance il n'en pouvait résulter pour les deux disciples que d'excellens principes de religion et de vertu.

Après avoir fait part au lecteur de cette observation nécessaire, il nous reste à lui rendre compte d'un nouveau motif qui engageait secrètement le philosophe et le pédagogue à marquer plus d'attachement pour Blifil que pour Tom. Mais cette matière est assez importante pour mériter un chapitre particulier.

---

## CHAPITRE V.

**Cela est encore mieux fondé.**

Apprenez donc, lecteur, que dès leur entrée au château nos deux savans avaient pris tant de goût pour M. Alworthy, l'un à cause de sa vertu, l'autre à cause de son amour pour la religion, que chacun d'eux avait résolu de s'attacher à lui par les liens les plus étroits; c'est-à-dire que l'un et l'autre avaient jeté les yeux sur madame Blifil, cette bien plus riche qu'aimable veuve, dont nous n'avons fait aucune mention depuis la mort de son mari, mais que vous n'avez sans doute pas encore oubliée.

Le désir de lui plaire les rendait attentifs à en chercher toutes les occasions, et la constante préférence qu'ils donnaient à son fils sur le petit Jones leur paraissait un moyen aussi simple que naturel de parvenir à leur but: ils ne doutaient pas que la tendre amitié de M. Alworthy pour l'*enfant*

*trouvé* ne dût très-fort déplaire à madame Blifil. En raisonnant ainsi d'après eux-mêmes, ils regardaient les caresses qu'elle faisait à cet enfant comme un effet de sa politique ou de sa complaisance pour son frère: d'où ils concluaient tous deux que Tom en était, intérieurement, encore plus odieux à la bonne dame.

Mais, quelque discrète que fût leur passion, madame Blifil n'avait pas tardé à s'en apercevoir et à en tirer tout le fruit qu'elle en voulait, c'est-à-dire beaucoup de complaisance de leur part pour ses sentimens, quels qu'ils fussent, et le plaisir, toujours flatteur, de se croire aimée.

Il est bon de savoir encore que nos deux amans s'étaient trompés sur la haine intérieure qu'ils supposaient à madame Blifil pour le héros de notre histoire. Cette femme, comme on l'a vu, n'avait pas eu tout lieu d'être contente des procédés de son défunt mari; elle était même parvenue à le haïr autant qu'elle le croyait haïssable, lorsque la mort l'en avait délivrée. Il ne paraîtra donc pas absolument surprenant que le gage qui

lui restait de la tendresse d'un tel époux ne fût pas extrêmement cher à ses yeux, ni qu'elle se fût accoutumée à voir sans répugnance et sans jalousie toutes les faveurs que son frère répandait sur Tom Jones.

Un fait certain (car ceux-ci ne sont pas absolument prouvés), c'est qu'à mesure que Jones grandissait et donnait des preuves de ce bon fond de caractère, de cette franchise noble si fort en possession de plaire aux dames, on voyait insensiblement disparaître en madame Blifil cette froide indifférence si voisine du mépris, qu'elle avait toujours eue pour lui dans son enfance. On la vit même, avec étonnement, lui marquer en mainte occasion plus de tendresse qu'à son fils même, et se plaire tellement avec Tom, qu'à peine avait-il atteint l'âge de dix-huit ans, qu'il parut aux yeux de Square et de Tuakum comme un rival à tous égards si dangereux, que l'un et l'autre lui jurèrent intérieurement une haine aussi vive qu'éternelle.

---

# CHAPITRE VI.

**Où l'auteur paraît sur la scène.**

Quoique M. Alworthy ne fût pas disposé par lui-même à envisager les choses du mauvais côté, les attentions trop marquées de madame Blifil pour Tom Jones, et la préférence qu'elle lui donnait sur son propre fils, firent pourtant naître dans son esprit des dispositions désavantageuses pour Tom.

Dès qu'il s'aperçut que Blifil n'était pas aimé de sa mère (et cela n'était que trop vrai), il se sentit ému pour lui de la compassion la plus tendre; et l'on sait de quel œil la compassion voit toujours les objets. Les défauts ne parurent plus que dans l'éloignement, les vertus se rapprochèrent: Blifil était jeune, la haine de sa mère était injuste, son neveu n'avait plus de père : que fallait-il de plus pour remuer les entrailles de M. Alworthy ?

Il est vrai cependant que ces motifs seuls n'eussent pas été capables d'éteindre totalement dans son cœur les sentimens qu'il avait pour Tom : mais ils préparaient son âme à recevoir des impressions qui produisirent les grands évènemens que nous aurons bientôt à raconter, et auxquels (il le faut avouer) l'imprudence et la légèreté de Tom ne contribuèrent que trop !

Nous nous flattons, en les transmettant à la postérité, qu'ils pourront tenir lieu d'une leçon utile aux jeunes gens qui liront un jour cet ouvrage, ne serait-ce que par forme d'amusement. Ils pourront se convaincre que la bonté du cœur et la franchise la plus noble, quoique très-estimables à tous égards, et dignes d'enorgueillir quiconque en est doué, ne peuvent seules, hélas ! les avancer aujourd'hui dans le monde. La prudence et la circonspection sont nécessaires au meilleur de tous les hommes : ce sont les seules sauve-gardes de la vertu, qui sans elles est souvent fatale à ses plus dévoués partisans. En vain nos actions sont bonnes, si nous ne prenons soin qu'elles paraissent

telles. En vain l'intérieur est orné si l'on néglige les dehors. La malice et l'envie sauront si bien les obscurcir, que toute la sagacité d'un Alworthy même ne pourra discerner les beautés du dedans. N'oubliez donc jamais, jeunes lecteurs, que nul homme n'a droit de se croire assez parfait pour négliger les lois de la prudence, et que la vertu même cesse en effet d'être belle dès qu'elle s'affranchit des ornemens du *decorum*. Lisez attentivement cet ouvrage; vous serez bientôt pénétrés de la solidité de ces principes.

---

## CHAPITRE VII.

**Évènement peu important, qui fait pourtant encore mieux augurer de Tom Jones.**

Le lecteur se ressouvient sans doute que M. Alworthy, pour consoler Jones de la correction de Tuakum, lui avait fait présent d'un petit cheval. Tom le garda environ six mois, et le vendit ensuite à une foire voisine du château.

Interrogé à son retour par le docteur sur ce qu'il avait fait de son argent... Je n'ai rien à vous dire sur ce sujet, lui répondit Tom; le cheval était à moi. A ces mots, Tuakum, enchanté d'avoir occasion de faire sentir à son disciple tout ce qu'il lui devait, armait déjà son bras de l'instrument de sa vengeance, quand M. Alworthy parut, accorda un répit au coupable, et voulut, avant que justice fût faite, être instruit du délit.

Vos ordres sont sacrés pour moi, répondit Jones en se jetant aux pieds de M. Al-

worthy; mais quant à ce bourreau, je ne lui répondrai jamais que par cet organe (en montrant un bâton à côté du lit), dont j'espère bientôt être en état de me servir pour le récompenser de ce je lui dois.

M. Alworthy, aussi surpris qu'indigné de cet emportement, menace Tom de toute sa colère s'il s'avisait jamais de s'échapper ainsi.

Jones, moins effrayé que pénétré du repentir d'avoir offensé son bienfaiteur, embrasse de nouveau ses genoux en s'écriant: Ah, Monsieur! qui dans l'univers vous aime et vous révère autant que moi? Puis-je ignorer tout ce que je dois au plus généreux des hommes? Ne serais-je pas détestable à mes yeux même si je pouvais me croire ingrat? J'aimais, je chérissais le présent que j'ai reçu de vous; j'ai gémi mille fois d'être obligé de m'en défaire; rien au monde que le besoin le plus pressant n'aurait pu m'y forcer..... Vous-même... oui, vous-même eussiez commis ce crime, si tant est que c'en soit un, je connais trop la sensibilité de votre cœur. Ah! que n'aurait-il pas éprouvé, mon cher

maître, si, témoin de l'état déplorable de ces pauvres enfans, et s'accusant d'avoir causé leur infortune...

De quels enfans entendez-vous parler? interrompit M. Alworthy tout ému. Quelle est donc cette énigme ?

Hélas! Monsieur, de ceux de votre malheureux garde-chasse. Depuis que George a eu le malheur de vous déplaire, sa nombreuse et triste famille périt de faim, de froid et de misère: je n'ai pu supporter plus longtemps le spectacle affreux de leurs souffrances... C'est pour les soulager, c'est pour les faire vivre, que j'ai osé me défaire du cher présent que je tenais de vos bontés... c'est pour eux que je l'ai vendu : il ne m'en reste rien.

Pendant cette confession, que l'éloquence du sentiment rendait attendrissante, M. Alworthy était demeuré immobile, et les yeux baignés de larmes. Il se remit enfin; et renvoya Tom, après quelques tendres reproches, en l'exhortant à ne s'adresser désormais qu'à lui-même lorsqu'il serait question de soulager les malheureux.

## CHAPITRE VIII.

**Un malheur n'arrive jamais seul.**

Quelques jours après cette aventure, M. Alworthy se promenant un soir dans la campagne avec Blifil et Tom, ce dernier les conduisit insensiblement à la chaumière où la famille du garde-chasse formait un vivant tableau des misères humaines. Leurs créanciers avaient déjà enlevé le peu d'argent qu'ils avaient reçu de Jones.

Un tel spectacle ne pouvait manquer d'attendrir M. Alworthy, qui sur-le-champ donna quelques *guinées* à la mère, en lui recommandant de vêtir et nourrir ses enfans. La pauvre femme, à ce bonheur inattendu, fondit en larmes, et ne put cacher plus long-temps les obligations qu'elle avait à Jones. Elle apprit à M. Alworthy que Tom seul avait empêché depuis quelques mois sa famille de succomber sous le poids des

besoins. Il est vrai qu'indépendamment du cheval Tom avait encore vendu plusieurs petits meubles à son usage, pour secourir ces malheureux.

En revenant au château, Tom fit les plus vives instances pour obtenir de M. Alworthy le pardon du garde-chasse; et, après avoir réussi dans sa demande, vola comme un trait, malgré la pluie et l'obscurité de la nuit, porter cette heureuse nouvelle à la femme du garde.

Mais la mauvaise étoile de George opérait pendant l'absence de son ami, et renversait toutes ses espérances.

---

## CHAPITRE IX.

**Dans lequel messieurs Blifil et Jones paraissent dans un jour opposé.**

Blifil ne se piquait pas d'être à beaucoup près aussi sensible à la pitié que l'était Jones, mais aussi se vantait-il d'être beaucoup plus juste. Il suivait en cela les préceptes de Square et de Tuakum : l'un, comme l'on sait, ne la croyait pas compatible avec la *règle inaltérable du droit;* l'autre tenait toujours fermement pour la *justice*, et laissait au ciel seul le droit de faire grâce.

M. Blifil, qui s'était tu en présence de Jones, profita donc de son absence. Toutes réflexions faites, il ne pouvait souffrir que son oncle s'écartât des bons principes en répandant ses faveurs sur des sujets qu'il n'en croyait pas dignes.

Il avait su que George avait été accusé et poursuivi, quelque temps auparavant, par un gentilhomme nommé M. Western, pour

un lièvre tué au gîte. Le délit était réel
il n'était pas moins vrai que le lièvre
trouvé sur le passage de ce malhe
dont la famille mourait alors de faim

Quoi qu'il en soit, la chose rap
sans aucune des circonstances qui pou
la rendre excusable, et sous le sceau
cret, indisposa de nouveau M. Alv
contre George; et avec d'autant p
raison que M. Alworthy, voisin de M
tern, avait des ménagemens à garde
ce gentilhomme.

Tom fut inconsolable de ce contre-
et chercha vainement ce qui l'avait p
ser. Mais le coup était porté, et M.
thy était ferme quand il croyait avc
son de l'être. Il défendit à Tom de lui
jamais du garde, en promettant pc
d'avoir quelque pitié de sa famille. I
se taire et chercher quelque autre
d'être utile à George.

Ce M. Western, dont nous venons
ler, était un déterminé chasseur, e
ment passionné pour toutes les e
d'exercices usités en Angleterre. Tom

lié avec lui depuis quelque temps, et avait acquis ses bonnes grâces, en franchissant à cheval plus d'une barrière, et en faisant nombre de tours de force qui, aux yeux de M. Western, présageaient que Jones serait un jour un grand homme.

Les talens n'ont besoin que d'être encouragés : Tom fit des progrès rapides, et fut bientôt de toutes les parties de M. Western. Les chiens, les fusils, les chevaux, la table de cet opulent seigneur de paroisse, furent bientôt à la disposition de notre héros, qui se promit bien de profiter de sa faveur pour obtenir le pardon de son ami George, ou pour le faire placer chez ce gentilhomme même.

Pour réussir dans un projet si difficile, et que le bon cœur de Jones peut seul justifier, il crut devoir faire sa cour à la fille unique de M. Western, âgée de dix-sept ans, et qu'après ses chiens et ses chevaux le père chérissait par delà toutes choses. Il suffisait que Tom connût le pouvoir qu'elle avait sur l'esprit de son père, pour ne pas balancer à s'attacher fortement à elle.

Mais attendu qu'il s'agit de l'héroïne de notre histoire, que nous aimons beaucoup, et que le lecteur aimera peut-être aussi lui-même, il nous paraîtrait peu décent de ne la lui présenter qu'à la fin d'un livre.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

# LIVRE QUATRIÈME.

Contenant l'espace d'une année.

## CHAPITRE PREMIER.

**Portrait abrégé de Sophie Western. Enfantillages qu'il était nécessaire de rapporter, à cause de leurs suites importantes.**

Le véridique auteur de cette histoire a fait un portrait en grand et très-détaillé des charmes, de la figure, du caractère et des talens de notre héroïne; et moi, pour épargner à nos Français, moins patiens que nos voisins, l'ennui toujours inséparable des longueurs, je dirai tout simplement *que Sophie était belle, et, qui plus est, aimable.*

Ceux de mes lecteurs dont l'imagination, pour s'échauffer, a besoin d'être fixée sur un objet particulier, peuvent ouvrir celui

de nos romans qui leur tombera le plus tôt sous la main: le portrait de la première princesse, pourvu qu'elle ait de grands yeux noirs, bien coupés, vifs, et pleins de douceur, tous les autres traits du visage dignes d'accompagner de si beaux yeux, une peau plus blanche que l'albâtre, une taille de nymphe, la *noble modestie de Diane et les grâces de Vénus*: pourvu, dis-je, qu'il trouve à peu près ce portrait dans Cyrus, dans Clélie, ou ailleurs, c'est d'après nature celui de notre héroïne; et ma tâche est remplie.

J'ajouterai pourtant que, si cette charmante fille devait beaucoup à la nature, on s'apercevait aisément que l'art n'avait pas peu contribué à en faire une personne accomplie. Elle avait été élevée par une tante qui, après avoir passé sa jeunesse à la cour, et bien connu le monde, s'était enfin retirée depuis quelques années dans ses terres, où, charmée des heureuses dispositions de sa nièce, elle s'était attachée à les cultiver.

C'est donc à l'âge d'environ dix-huit ans que Sophie paraît sur la scène, accompagnée de tous les charmes qu'embellissent

encore les attraits touchans de l'aimable innocence.

J'ai déjà dit à quel point elle était aimée de son père, et combien Jones, par cette seule raison, croyait devoir s'attacher à elle, dans l'espoir de l'intéresser pour son ami le garde-chasse.

Mais nous sommes forcés, avant que de passer plus loin, de récapituler rapidement quelques matières antérieures, et plus nécessaires qu'on ne pense.

Quoique les différens caractères de MM. Alworthy et Western ne permissent pas entre eux beaucoup d'intimité, ils vivaient cependant en bons voisins, moyennant quoi les jeunes gens des deux familles, qui se connaissaient depuis l'enfance, avaient souvent vécu ensemble.

La gaieté de Tom sympathisait beaucoup plus avec le caractère de Sophie que la grave austérité de M. Blifil; et la préférence qu'elle donnait toujours à l'un était si marquée, qu'il fallait avoir toute l'indifférence de l'autre pour n'y paraître pas sensible.

Cependant, comme nous présu
lontiers ceux que nous avons offen
bles de quelque ressentiment, mad
Sophie crut devoir attribuer à
M. Blifil une action que Square et
prétendirent être partie d'un bien
principe.

Tom, étant encore fort jeune,
présent à Sophie d'un petit oiseau
déniché, élevé, et instruit à chante

Sophie, qui touchait alors à sa
année, était si attachée à son ois
sa principale affaire et son plus g
sir était de le nourrir et de s'en
Aussi le petit Tomy (c'était le no
avait donné à l'oiseau) mangeait-il
dans la main de sa belle maîtresse
chait-il toujours dans son sein.

Un jour que M. Alworthy et s
avaient dîné chez M. Western, la c
étant dans le jardin, et Blifil ayant
jamais remarqué l'extrême attenti
phie pour son oiseau, la pria de l
fier pour un instant. Elle ne crut p
lui refuser ce léger plaisir. Mais

eût-il l'oiseau dans sa main, qu'après avoir dénoué le ruban attaché au pied du petit animal, le cruel Blifil le lâcha tout à coup dans les airs.

Sophie, aussi surprise qu'affligée, fit un cri perçant qui attira bientôt Tom Jones.

Son premier mouvement fut d'insulter Blifil; le second de se débarrasser de son habit, et de grimper sur l'arbre où l'oiseau s'était réfugié.

Il était même sur le point de le rattraper, lorsque la branche, qui s'étendait sur un canal assez profond, vint à se rompre, et le laissa tomber dans l'eau.

L'inquiétude de Sophie alors changea d'objet : le danger que courait Tom la fit crier dix fois plus fort qu'auparavant : et Blifil même eut presque assez d'humanité pour feindre de la seconder.

La compagnie, qui n'était pas éloignée, arriva dans l'instant même où le pauvre Tom, après s'être long-temps débattu, atteignait le rivage. Tuakum, à cet aspect, débuta par entrer en fureur; mais il fut retenu par M. Alworthy, qui demanda à Blifil

ce qui pouvait avoir occasioné cet accident.

Blifil avoua sans balancer ce qu'il avait fait, en s'excusant sur ce que, par la loi naturelle, toute créature vivante avait droit à la liberté; qu'il n'aurait jamais imaginé que mademoiselle Sophie pût être si sensible à une si légère perte; et qu'il était d'autant plus fâché de l'avoir exposée à ce chagrin, que le petit oiseau, au moment de la chute de Jones, après avoir volé sur un autre arbre, était tombé dans les griffes d'un épervier.

Sophie, dont l'accident de Jones avait attiré toute l'attention, en apprenant la malheureuse fin de son oiseau, versa beaucoup de larmes, et se retira dans sa chambre, en protestant qu'elle n'en aurait jamais d'autres. Les deux jeunes gens furent renvoyés au château, et les gens raisonnables retournèrent à leur bouteille, où Tuakum et Square, en louant également l'action de Blifil (quoique très-peu du goût de MM. Alworthy et Western) prétendirent en attribuer la gloire aux différens principes de

gion et de vertu qu'ils avaient inspirés
ur disciple.

elle fut la conclusion de l'aventure de
eau, que nous n'avons pu nous dispen-
le raconter, quoique arrivée quelques
es avant l'époque où notre histoire est
ıtenant parvenue.

---

## CHAPITRE II.

**Matière accommodée à tous les goûts.**

Parva *leves capiunt animos :* peu de chose gagne un cœur tendre; c'était le sentiment d'Ovide, de ce grand maître en fait d'amour. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'à dater de ce jour même Sophie se sentit autant de penchant pour Jones que d'éloignement pour Blifil; et que plus d'une rencontre de ce genre, arrivées depuis de temps à autres, et que la différence du caractère de nos deux condisciples doivent faire présumer au lec-teur, ne servirent qu'à fortifier les sentime de la jeune Sophie.

Quel que fût son peu d'expérience, e réfléchissait assez pour apercevoir que T tout léger, tout dissipé, tout polisson (tr chons le mot) qu'il semblait être, n'a d'autre ennemi que lui-même; tandis M. Blifil, quoique prudent, discret e rieux, n'avait d'autre intérêt en vue

celui d'un seul : et quel était ce *seul?* C'est une énigme aisée à deviner.

Depuis trois ans que Sophie était sous la tutelle de sa tante, elle avait peu vu nos deux jeunes gens. Elle avait pourtant un jour dîné avec cette même tante chez M. Alworthy; et c'était précisément quelques jours après l'aventure du garde-chasse, et de la perdrix tuée en contrebande. L'action généreuse de Tom avait été racontée par M. Alworthy; Sophie n'en avait pas perdu une syllabe, et la tante même n'en avait pu tirer une seule de sa nièce que sur ce sujet, à leur retour au château de M. Western.

Mais la femme de chambre de Sophie lui ayant demandé, en la déshabillant, des nouvelles de M. Blifil : Ne me parlez point de cet homme (répondit Sophie avec vivacité); je hais autant son nom que je déteste tout ce qui tient de la bassesse et de la perfidie. Je ne conçois pas même que M. Alworthy ait permis qu'un pédant barbare ait si cruellement puni le pauvre Tom pour une action qui ne part que de l'extrême bonté de son caractère.

Au retour de Sophie chez son père, il lui avait confié le gouvernement de la maison, et l'avait fait asseoir au haut bout de la table, où Tom (qui, par ses talens pour la chasse, était devenu le plus cher favori de M. Western) dînait presque journellement.

Les caractères francs et vifs sont ordinairement galans; et la galanterie, lorsqu'elle part d'un bon fonds, tel qu'était réellement celui de Jones, rend bientôt un jeune homme attentif, obligeant, et presque toujours complaisant pour les femmes.

Tom, par cet endroit seul, se faisait heureusement distinguer parmi la foule des gentilshommes du voisinage qui fréquentaient chez M. Western. Aussi, à peine avait-il atteint dix-neuf ans, que Tom avait acquis, parmi les dames du canton, la réputation d'un très-aimable cavalier. Il ne marquait pourtant rien en particulier pour Sophie, que plus de respect peut-être que pour toute autre femme : il croyait devoir cette espèce de distinction à sa beauté, à sa fortune, et à toutes les qualités aimables qui la ren-

daient à ses yeux supérieure à toutes celles de son sexe : mais, de desseins sur sa personne, il n'en avait aucun. Cet excès d'insensibilité fait sans doute dès à présent mal augurer de lui; mais peut-être l'en justifierons-nous bientôt.

Sophie, avec toute l'innocence et la modestie d'une fille bien née, avait le cœur tendre et les passions vives. Ses sentimens se développaient si sensiblement dans les conversations qu'elle avait avec Jones, qu'il fallait être aussi jeune et aussi étourdi que lui pour n'en rien apercevoir. M. Western lui-même, si toutes ses idées n'eussent pas été renfermées dans son écurie et dans son chenil, en aurait certainement conçu des soupçons. Mais le bonhomme était si loin de là, qu'il procurait lui-même à Tom autant d'occasions de voir sa fille que le plus tendre amant en eût pu désirer.

Il doit pourtant paraître moins étonnant que ce penchant de Sophie pour Tom eût échappé à tous les yeux, puisque la pauvre fille ne s'en était jamais aperçue elle-même, et que son cœur était irrévocablement perdu





avant qu'elle se doutât qu'il fût seulement en danger.

Telle était la situation des choses, lorsqu'une après-midi Tom, ayant trouvé Sophie seule, lui dit, d'un ton très-sérieux, qu'il avait une grâce très-importante à lui demander.

Quoique rien, soit dans la contenance, soit dans le propos de Tom, ne dût faire soupçonner à Sophie qu'il eût à lui parler d'amour, certaine émotion qui s'empara tout à coup d'elle ne lui eût pas laissé la force de répondre, si Tom, qui pour lors n'avait que sa requête en tête, ne se fût point hâté de la tirer d'embarras en implorant toute sa protection pour son ami le garde-chasse.

A ces mots, Sophie, revenue de son trouble, lui répondit en souriant avec douceur: Telle est donc la grâce importante que vous me demandez d'un air si grave? Je vous l'accorde de grand cœur : je plains véritablement ce pauvre homme; j'envoyai même hier quelques bagatelles à sa femme.

Ces bagatelles étaient une de ses propres

robes, du linge et dix schellings en argent. Tom en avait su quelque chose, et c'est ce qui l'avait encouragé à parler enfin à Sophie, qui, charmée d'avoir trouvé l'occasion de l'obliger, lui demanda une grâce à son tour.

Une grâce, Madame! (s'écria Tom) ah! si vous connaissiez tout le plaisir que m'inspire l'espoir de recevoir vos ordres, vous sentiriez qu'il n'en est point pour moi de plus extrême. Oui, Madame, je vous le jure! oui, je jure par cette chère main, que je voudrais pouvoir sacrifier mes jours pour vous!...

Il s'était saisi, en s'exprimant ainsi, de la main de Sophie, qu'il baisait et rebaisait avec transport: c'était la première fois qu'il avait osé la toucher. Les joues de cette aimable fille, qui, l'instant auparavant, étaient pâles, se couvrirent tout à coup d'une rougeur *qui changea tous les lis en roses:* Sophie, pour la première fois, sentit des mouvemens jusqu'alors étrangers pour elle, et qui, lorsqu'elle eut le temps d'y penser, lui dévoilèrent des secrets que le lecteur a sans doute déjà pénétrés.

Dès qu'elle put parler (et ce ne fut pas

sitôt qu'elle l'eût voulu) elle lui dit que la seule grâce qu'elle attendait de lui était de moins exposer son père aux dangers de la chasse; qu'on lui avait parlé de leurs excès de manière à la faire trembler chaque jour pour sa vie; qu'elle le suppliait enfin de faire en sorte que M. Western se ménageât à l'avenir un peu plus qu'il ne l'avait fait ci-devant.

Tom jura sincèrement d'exécuter les ordres de Sophie; et, après l'avoir tendrement remerciée des bontés qu'elle daignait avoir pour George et sa famille, il la quitta comblé de joie de son heureux succès.

Sophie n'était pas moins contente, mais dans un autre sens. Le cœur de mon lecteur, mâle ou femelle (si l'un ou l'autre en eut jamais), sentira mieux tout ce qui se passait en elle que je ne pourrais le lui dire, eussé-je autant de bouches qu'un poëte en pourrait désirer..... pour manger aux dépens d'autrui.

M. Western avait coutume l'après-midi, sitôt qu'il était ivre, de s'endormir au son du clavecin. Il était grand amateur de mu-

et peut-être même aurait-il pu passer
onnaisseur; car il se déchaînait tou-
ontre les plus fameux ouvrages de
. Rien ne trouvait grâce à ses yeux,
beau simple et naturel que tout le
peut chanter, et qu'on retient dès la
re fois : aussi *le vieux Sir Simon*,
*Bobbing*, et quelques autres vaude-
le cette rare espèce, étaient ses airs
chéris, et les seuls qu'il pût trouver

ille, quoique musicienne, et zélée
ne de Hendel, trouvait tant de plaisir
er son père, qu'elle s'était prêtée à
dre toutes ces belles choses. Elle tâ-
ourtant, de fois à autres, de le ra-
à ce qu'elle appelait le *bon goût*, et
it quoique avec peine la permission
er quelques symphonies modernes.
oir même qui avait suivi sa conver-
avec Jones, Sophie, au moment où
re quittait sa bouteille, joua trois
suite, et sans se faire prier, tous les
voris du bonhomme : faveur dont il
omblé que, s'élançant tout à coup de

son siége, il jura, en embrassant tendrement sa fille, que sa main se perfectionnait tous les jours. L'occasion ne pouvait être plus favorable pour remplir la promesse qu'elle avait faite à Jones: Sophie en profita, et obtint toutes ses demandes.

Le succès de Tom dans cette grande affaire fit du bruit dans le pays: on en parla diversement. Les uns applaudissaient à son bon cœur, d'autres s'en moquaient, et disaient qu'il n'était pas étonnant qu'un *vaurien* protégeât son semblable.

Blifil surtout en était indigné : il avait toujours mesuré sa haine pour le gardechasse à l'amitié que Tom avait pour lui: non pas qu'il en eût jamais reçu la moindre offense, mais par pur amour de la religion et de la vertu. Aussi Blifil regarda-t-il son rétablissement comme un reproche tacite très-offensant pour M. Alworthy, et soutint-il gravement que nul autre motif n'avait pu induire qui que ce soit à faire du bien à un aussi vil personnage.

Tuakum et Square parlèrent sur le même ton : la jalousie de tous les deux, et surtout

celle du dernier (qui s'était d'abord flatté d'avoir fait quelques progrès dans le cœur de la veuve), était parvenue à son comble contre notre ami Jones. Notre héros, qui touchait alors à sa vingtième année, était en effet beau garçon; et la dame, à toutes les attentions qu'elle avait pour lui, semblait s'en apercevoir mieux qu'une autre.

Cependant toute leur malice échoua auprès de M. Alworthy, qui se déclara très-satisfait du procédé de Tom, vanta sa persévérance, la candeur de son amitié, et souhaita qu'il pût donner souvent des preuves d'une vertu qu'il trouvait si louable.

Mais la fortune, qui d'ordinaire sert mal les jeunes gens du caractère de Tom, pour se venger peut-être du culte un peu trop négligé qu'ils lui rendent, se préparait à mettre les actions de ce jeune homme dans un jour un peu moins favorable aux yeux de M. Alworthy. C'est ce que nous verrons dans le chapitre suivant.

## CHAPITRE III.

**Motifs de l'insensibilité de Jones pour Sophie.**

J'ai bien peur que deux espèces de gens n'aient déjà conçu quelque mépris pour mon héros, eu égard à sa conduite envers Sophie. Les uns l'accusent déjà sans doute d'imprudence, en le voyant ainsi négliger l'occasion de faire une grande fortune; les autres ne condamnent peut-être pas moins sa froideur pour une belle fille qui paraît n'avoir d'autre désir que celui de voler dans ses bras, pour peu qu'il veuille les ouvrir.

Je n'entreprendrai point de le justifier absolument. Je dirai seulement que Jones, soit qu'il les tînt ou de Tuakum, ou de Square, ou d'ailleurs, avait ce qu'on appelle des *principes*.

Ces principes, il est vrai, ne l'empêchaient pas toujours de faire le mal; mais aussi ne lui permettaient-ils jamais d'y tomber sans

le sentir, et sans s'en faire des reproches. C'est cette voix secrète, par exemple, qui lui avait appris qu'un homme qui après avoir été bien accueilli dans une maison finit par en voler le maître, doit être regardé comme le plus lâche et le plus méprisable des scélérats. C'est ce sentiment intérieur qui lui disait tout bas que si ce même homme, non content de voler le bien de son hôte, lui enlevait encore sa fille, il n'était aucun genre de supplice dont cet infâme ne fût digne.

S'il eût été bien amoureux de Sophie, je ne dis pas qu'il n'eût peut-être oublié ces principes; mais quelle différence entre un relâchement qu'inspire un sentiment aveugle, et celui qui n'aurait pour but que le très-vil intérêt personnel!

Avouons donc que Tom n'était rien moins qu'insensible aux charmes de Sophie; qu'il était au contraire enchanté de sa beauté et de tout ce qu'il découvrait à chaque instant d'aimable en elle; mais que des qualités si propres à tourner la tête n'avaient pas fait dans celle de Jones des impressions

aussi profondes que le lecteur eût pu le désirer. Mais comme, indépendamment de ces raisons, on pourrait peut-être encore le soupçonner d'un peu trop de froideur, il faut vaincre nos répugnances, et dire enfin les choses telles qu'elles sont.

Apprenez donc, amis lecteurs, que Tom était ce qu'on appelle amoureux, mais que c'était d'une autre femme.

Je vois votre surprise, et vous entends condamner ma réticence : vous ne devinez pas quelle est cette rivale de Sophie, dont nous n'avons pas encore dit un mot ! Car, quant à madame Blifil, quoique nous nous soyons vus forcés de parler des égards qu'elle avait pour Tom, nous n'avons pourtant, je crois, rien avancé d'où l'on puisse inférer qu'il eût conçu quelque tendre penchant pour elle.

Pour ne vous pas faire trop languir, rappelez-vous donc maintenant que nous avons déjà parlé plus d'une fois de la famille de George Seagrim, le garde-chasse, consistant maintenant en une femme et cinq enfans.

La cadette des filles, que l'on nommait Moly, passait pour une des beautés du canton.

Congrève dit très-bien, *qu'il est dans le vrai beau certain je ne sais quoi qui frappe rarement les âmes vulgaires :* donc la misère et même les haillons ne peuvent dérober ce précieux *je ne sais quoi* aux âmes d'une espèce plus sublime.

Quoi qu'il en soit, la beauté de cette fille n'avait fait quelque impression sur Tom que lorsque Moly avait commencé d'atteindre à sa seizième année : c'est alors que Tom, âgé de trois ans plus qu'elle, en était devenu amoureux. Moly avait déjà senti pour lui quelque tendresse; et, sans les principes de Jones, il n'eût pas dédaigné d'en profiter. Mais quoique son tempérament le portât de reste à jouir du bien présent, notre héros ne pouvait pourtant s'empêcher de regarder l'abus qu'on fait de la faiblesse d'une jeune personne, quoique d'un rang inférieur au nôtre, que comme une action très-condamnable. D'ailleurs l'amitié qu'il avait pour George, et la pitié que lui inspirait l'état

de sa famille, fortifiant chaque jour ces bonnes réflexions, il obtint assez sur lui-même pour abandonner cette poursuite, au point d'être trois mois entiers sans aller chez le garde-chasse.

Ce refroidissement subit de la part d'un jeune homme dont on se flattait d'être aimée ne fut pas du goût de Moly. Cette fille, que nous avons dit si belle, l'était bien en effet, mais de ces beautés mâles et vigoureuses dont les inclinations ne démentent presque jamais la figure, de ces femmes, en un mot, qui de leur sexe n'ont tout au plus que les dehors. Son dépit, et quelque autre chose encore, augmenta sa passion pour Jones, au point de ne laisser perdre aucune occasion de se rencontrer chaque jour sur ses pas. Elle en fit tant enfin, que Tom eût surpassé tous les héros de Scudéry et de la Calprenède, s'il eût pu résister à tant d'amour.

Elle se conduisit pourtant avec assez d'adresse (et en fallait-il tant avec un amant de l'âge et du caractère de Tom!), elle se conduisit si bien, dis-je, qu'il n'attribua la

défaite de Moly qu'à lui-même, et qu'il ne la regarda que comme une tendre amante qui avait enfin succombé à la violence des feux de son amant et à la force de sa passion pour lui.

La façon de penser et le bon cœur de Tom sont maintenant assez connus pour que le lecteur trouve un peu moins étrange qu'il ne vît plus dans la tendre Moly qu'un objet dont le bonheur ou l'infortune étaient devenus dépendans de la façon dont il agirait avec elle.

Telle est enfin la vraie raison de cette espèce d'insensibilité qu'il avait marquée pour les charmes de Sophie : d'un côté, il ne pouvait se résoudre à abandonner Moly, surtout dans la situation critique où elle se trouvait alors ; de l'autre à tromper une fille aussi aimable et aussi respectable à ses yeux que l'était en effet Sophie Western.

---

## CHAPITRE IV.

**Le plus court de ce livre.**

La mère de Moly, qui fut la première à s'apercevoir du naissant embonpoint de sa fille, crut que le seul moyen de le cacher plus sûrement aux yeux du voisinage était de lui faire porter cette même robe dont Sophie, peu de jours auparavant, lui avait fait présent.

Moly fut enchantée de cette occasion de relever ses attraits: car, quoique son miroir les lui eût souvent exagérés, même à travers l'extrême simplicité de son ajustement, elle imagina cependant que cet accroissement de parure ne pouvait qu'ajouter à ses charmes aux yeux de son amant, et peut-être étendre aussi ses propres conquêtes.

C'est en partant de cette idée que, dès le dimanche suivant, Moly revêtue de la robe, coiffée d'un bonnet à dentelle, et ornée de

quelques autres présens de Jones, sortit le matin de chez elle, l'éventail à la main, et s'achemina à la paroisse.

Que les grands sont trompés s'ils se flattent de s'être approprié tout ce qui est du ressort de l'ambition et de la vanité! Ces nobles sentimens fleurissent tout autant dans une église ou dans un cercle de village, que dans les assemblées les plus illustres : plus d'une obscure sacristie a vu concerter des projets et des ressorts de politique dignes d'étonner un conclave. Les femmes d'un état subalterne ne sont pas moins savantes dans les ruses et les intrigues proportionnées à leur état, que leurs supérieures, soit par la qualité, soit par la fortune. La plus mince bourgade a ses prudes, ses coquettes, ses modes, ses lorgneries, ses rivalités, ses tracasseries, ses scandales.

Géans du siècle! laissez tomber un œil moins dédaigneux sur la prétendue ignorance de vos inférieurs; et vous, vulgaire, respectez plus les vices de vos maîtres.

Moly avait pris place dans l'église, longtemps avant qu'aucun des paroissiens l'eût

reconnue. Chacun se demandait tout bas quelle était cette dame ? Mais dès qu'on fut bien convaincu que c'était elle, le ricanement, le chuchotage et les éclats de rire devinrent si bruyans dans le canton des femmes, que M. Alworthy fut obligé d'interposer son autorité pour y rétablir la décence.

---

## CHAPITRE V.

### Combat.

Monsieur Western avait une terre dans cette même paroisse; et, comme son château était moins éloigné de cette église que de la sienne, il venait souvent au service à la nôtre. Il y était avec la charmante Sophie lorsque ce scandale arriva.

Sophie, qui trouva la fille passable, eut pitié de la simplicité qu'elle avait eue de se vêtir ainsi, et de ce que son imprudence eût fait éclater jusqu'à ce point la jalousie de ses égales. A peine fut-elle de retour chez son père, qu'elle envoya chercher le garde-chasse, auquel elle ordonna de lui amener sa fille, avec promesse d'en avoir soin et de la prendre peut-être à son service lorsque sa femme de chambre, à qui elle avait donné son congé, serait sortie.

George, qui n'était déjà que trop instruit

de la situation de sa fille, à cette proposition se crut frappé de la foudre. Il répondit, en bégayant, qu'il craignait que sa fille ne fût trop maladroite pour servir une si grande dame. Peu importe, repartit Sophie : elle apprendra bientôt, je l'aime; envoyez-la moi.

George, à ces mots, revint chez lui pour consulter sa femme sur les moyens de sortir d'embarras; mais le diable avait travaillé pendant son absence à lui en susciter bien d'autres.

La belle robe de sa fille avait mis au désespoir toutes les femmes du village. A peine M. Alworthy et la noblesse des environs avaient quitté l'église, que cette rage, trop long-temps retenue, avait éclaté en injures. Moly, qui avait du courage, n'avait pas cru devoir les supporter. Des injures on en était venu aux voies de fait: on avait eu l'indignité d'éclabousser et de gâter sa robe; et la vivacité de son ressentiment avait achevé d'en faire une héroïne, qui, après avoir mis hors de combat la moitié de ses ennemis, allait être accablée par

l'autre, si Tom Jones, qui par hasard passait à cheval avec Square et Blifil, n'eût pas, à coups de fouet, dispersé toutes ces furies, et fait porter la triste Moly chez son père.

La douleur de Tom est plus aisée à imaginer qu'à décrire. Après lui avoir fait donner tous les secours possibles, il se vit obligé de la quitter pour aller rejoindre sa compagnie, après lui avoir dit à l'oreille, en l'embrassant, qu'il comptait la revoir le soir. Les sœurs de Moly eurent beau champ pour la désespérer après le départ de Jones; et la mère même, quoique première cause du malheur de sa fille, fit *chorus* avec elles. Moly se défendait avec vigueur; et toutes criaient ensemble à tue-tête lorsque George arriva chez lui, chargé et très-embarrassé des propositions de Sophie.

Il épuisa vainement ses poumons pour obtenir un moment d'audience. Le pauvre homme, étourdi du bruit ainsi que des reproches de sa femme et de ses filles (à cause de son attachement pour Jones, d'où, disait-on, provenait le déshonneur de la famille), ne savait plus à quel saint se vouer.

Il n'était naturellement ni méchant, ni brutal; mais sa femme avait si souvent abusé de sa patience, qu'après avoir long-temps cherché de bonne foi un remède propre à calmer sa bile, il était depuis peu parvenu à en trouver un violent, il est vrai, et peu usité dans ce qu'on appelle un *certain monde*, mais vraiment sûr, et dont l'effet n'avait jamais manqué.

Maître George, qui par bonheur en avait la recette au bout du bras, en fit un prompt usage; et le calme subit qui succéda à la tempête le convainquit plus que jamais de la vertu de ce puissant *topique*. Un grand conseil se tint ensuite; et Moly acheva de remettre le calme dans l'esprit de sa mère, en lui laissant entrevoir quelques *guinées* que lui avait données son ami Jones: sur quoi le conseil décida que l'état actuel de cette fille ne permettant pas de l'exposer au service de mademoiselle Sophie, il fallait chercher un prétexte pour procurer cette place à l'une de ses sœurs.

---

## CHAPITRE VI.

**Nouvelles racontées par le ministre Supple. Effets qu'elles produisent.**

Le lendemain Tom, après avoir chassé le matin avec M. Western, fut retenu à dîner chez lui.

Sophie était plus gaie et plus brillante encore que de coutume : Jones probablement avait quelque part au soin qu'elle avait pris de sa parure ; et si son dessein était de le charmer, sa réussite fut complète.

M. Supple, ministre de la paroisse, vint augmenter le nombre des convives. C'était un très-bon homme, très-taciturne tant qu'on mangeait, mais qui parlait plus qu'un autre au dessert.

Ce fut alors que, recouvrant la parole, il apprit à M. Western que M. Alworthy, le

matin même, avait condamné une fille du village à être conduite à Bridwel [1].

Cette nouvelle, vu le caractère doux et pacifique du juge, étonna beaucoup l'assemblée, qui fut bien plus surprise encore en apprenant que la coupable était Moly, dont la faiblesse pour quelqu'un qu'elle n'avait jamais voulu nommer n'était maintenant que trop publique dans la paroisse. M. Alworthy, disait-on, informé de la scène scandaleuse de la veille, en plein cimetière, et qui avait mandé Moly pour en savoir tout le détail, s'était d'abord aperçu de l'état de cette fille, qui, forcée d'avouer sa faute, était peut-être déjà en route pour le lieu destiné à sa pénitence.

Au discours du ministre, Tom, quittant brusquement la table, était parti comme un éclair; un long éclat de rire de la part de M. Western avait rendu le ministre muet; et Sophie, rouge comme un rubis, ne regardait fixement que la table. M. Western

[1] On a déjà dit que c'est une fameuse maison de correction.

alors, redoublant ses éclats, affirma très-grossièrement qu'il connaissait le père de l'enfant, qu'il venait de boire avec lui, et qu'il ne lui en voulait pas plus de mal.

Sophie alors, sous prétexte que monsieur son père allait entrer en belle humeur, se retira dans son appartement, où l'intérêt sensible qu'elle prit à la nouvelle du ministre lui prouva que son cœur était plus vivement blessé qu'elle n'avait encore osé le croire.

M. Western, après sa *méridienne* ordinaire, fit en vain appeler sa fille pour jouer du clavecin : un violent mal de tête la dispensa de descendre, et même pour souper; ce qui mit le bon gentilhomme, qui n'aimait pas à manger, encore moins à boire seul, dans la nécessité de faire appeler un fermier voisin, pour avoir du moins à qui parler.

---

## CHAPITRE VII.

C'est fort bien fait, dira quelqu'un.

Tom Jones, qui avait couru le matin sur les chevaux de M. Western, n'en ayant point à lui dans l'écurie, et ne jugeant pas à propos de perdre un quart d'heure à en faire seller un, prit le parti de retourner au château à pied; et ce voyage, qui était de plus d'une lieue, fut fait en moins d'une demi-heure.

En arrivant à la première avenue de M. Alworthy, il rencontra le constable[1] avec sa suite, qui se mettait en devoir de conduire la triste Moly à sa destination. Le brave Tom, outré de ce spectacle, et ne connaissant plus d'égards, s'approche, fend la presse, s'empare de Moly, et jure en l'em-

[1] Officier de police, dont les fonctions sont à peu près celles de nos commissaires.

brassant qu'il tuera le premier qui osera lui faire violence.

Le constable, tremblant et chapeau bas, ouvrait de grands yeux et ne savait quel parti prendre. Jones le pria poliment de revenir avec lui chez son père (c'est ainsi qu'il crut alors devoir appeler M. Alworthy); je suis certain, s'écria-t-il, qu'il n'a besoin que de m'entendre pour pardonner à cette pauvre fille.

Cet officier, qui de bon cœur eût composé à moins, ne se fit pas prier deux fois.

M. Alworthy était à la promenade : Tom laissa son monde dans la salle publique, et courut le chercher. Dès qu'il l'eut rencontré, il se jeta à ses pieds, lui avoua sa faute, et le supplia, les larmes aux yeux, d'avoir pitié d'une infortunée beaucoup moins coupable que lui.

M. Alworthy, quoique touché de la douleur et surtout de la sincérité de Jones, était ennemi du vice : la clémence et la justice, qui combattaient à la fois dans son cœur, le laissaient indécis et embarrassé sur le parti qu'il devait prendre. Jones était toujours à

ses pieds, écoutant avec humilité les pieuses et vives remontrances de son bienfaiteur, qui, enfin attendri par le repentir du pécheur, consentit que Moly fût renvoyée chez ses parens pour y pleurer sa faute et vivre mieux à l'avenir.

Cet événement laissa pourtant dans l'esprit de M. Alworthy quelques impressions peu favorables pour Jones. Mais après avoir réfléchi sur le fond du caractère de ce jeune homme, il revint à en avoir la même opinion que le lecteur en a déjà sans doute : c'est-à-dire qu'en pesant ses vertus et ses vices, la balance lui parut pencher du bon côté.

Aussi Tuakum perdit-il son temps lorsque, instruit de cette histoire par le religieux Blifil, il vint pour noircir Tom dans l'esprit de son protecteur. Tout le venin de ses pieuses invectives ne fut payé que de cette froide réponse : Je sais que les jeunes gens du tempérament de Tom ne sont que trop sujets au vice que vous avez raison de condamner; mais j'ai vu le fond de son cœur, et la vérité de son repentir; ainsi comptez qu'il se corrigera.

Square, moins violent mais plus artificieux, s'y prit moins lourdement pour tirer parti de cette aventure au gré de sa haine pour Tom.

Le lecteur n'a sans doute pas oublié les petits incidens de la perdrix tuée, du cheval vendu, ni des autres faits également graves rapportés dans notre second livre, tous évènemens qui, bien loin d'avoir altéré l'affection de M. Alworthy pour l'orphelin, n'avaient fait que la fortifier. Les âmes fortes et généreuses pardonnent volontiers aux faibles, et la pitié les y attache d'autant plus.

Square lui-même n'en était pas à sentir les effets qu'avaient pu produire ces différentes bonnes actions de Jones, dans une âme de la trempe de celle de M. Alworthy. Notre philosophe savait très-bien ce que c'était que la vertu, quoiqu'il ne l'eût peut-être pas toujours pratiquée de bonne foi. A l'égard de Tuakum, je ne vous dirai pas précisément pourquoi; mais ces idées n'étaient jamais entrées dans sa tête, il voyait Tom dans un faux jour, et croyait que tous les autres devaient le voir de même. Si M. Al-

worthy paraissait l'aimer toujour
suivant lui par le sentiment d'un
propre mal entendu, qui ne vo
avouer s'être trompé dans le ch
sujet qu'il avait d'abord cru dign
affection.

L'occasion de perdre Tom, en
M. Alworthy par cet endroit sensil
bientôt très-favorable à M. Squa
lui avoir rappelé toutes les petites
de ce jeune homme, voici ce qu
d'un ton fait pour paraître celui
rité..... Je suis on ne peut plus fâcl
d'être obligé de convenir que cet en
a trompés tous deux. Je n'ai pu,
fesse, m'empêcher d'être séduit pa
cédés qui, quoique vicieux en a
paraissaient cependant avoir l'*an*
motif. Sa jeunesse me faisait e
qu'ils pouvaient avoir d'irrégulie
je imaginé, eussiez-vous cru v
que ces sacrifices de la vérité, don
nous paraissait si excusable, n'e
effet d'autre objet qu'une passion
que criminelle? Nous ne voyon

nant que trop à découvert d'où procédait la fausse générosité de ce jeune homme envers le garde-chasse et sa famille ! Il protégeait le père pour séduire plus aisément la fille; il nourrissait la famille entière, pour parvenir plus aisément à compléter la honte et l'infamie d'une de celles qui la composent. Telle est donc l'*amitié!* telle est donc la générosité de Tom... Oui, Monsieur, cet exemple me fait jurer en ce moment de ne plus rien croire de vertueux que ce qui cadrera précisément avec *la règle inaltérable du droit.*

Ces idées s'étaient déjà offertes dans le lointain à M. Alworthy, et son bon cœur les avait rejetées. Mais présentées si adroitement par un tiers et dans un point de vue si plausible, elles ne pouvaient manquer de produire tout l'effet que Square en avait attendu.

---

## CHAPITRE VIII.

Plus de choses, et plus claires, mais dérivant de la même source.

Le lecteur ne sera, je crois, pas fâché de revenir avec nous chez la charmante Sophie. Elle avait passé la nuit du soir où nous l'avons quittée assez désagréablement. Le sommeil l'avait peu favorisée, les songes encore moins; et lorsque mademoiselle Honora, sa femme de chambre, était entrée dans son appartement à l'heure ordinaire, Sophie était déjà debout et habillée.

A la campagne, pour peu qu'on ne demeure qu'à une lieue les uns des autres, on est censé voisins, et les nouvelles s'apprennent avec la même célérité que si l'on vivait porte à porte. Mademoiselle Honora savait déjà toutes les particularités de l'aventure de Moly, et débuta par en régaler sa maîtresse, en jetant tout le blâme de la chose sur l'imprudence de la fille, et en plaignant

extrêmement le pauvre Tom, qu'elle avait, disait-on, séduit, et qui par cette faute, que les circonstances rendaient pourtant excusable dans un jeune homme, était tombé dans la disgrâce de M. Alworthy.

Honora n'aurait de long-temps épuisé un si beau texte, si Sophie, impatientée de son verbiage, ne l'avait tout à coup interrompue avec quelque sorte d'aigreur pour lui dire d'aller savoir si M. Western ne l'attendait pas à déjeuner. Honora obéit en murmurant. Nous en dirons la cause une autre fois; et pour en consoler le lecteur, nous lui ferons part de ce que pensait alors Sophie.

On sait déjà qu'elle s'était senti quelque penchant pour M. Jones, et que ce penchant s'était beaucoup accru avant qu'elle s'en fût doutée. Dès les premiers indices qu'elle en avait eus, son cœur s'était trouvé rempli d'un sentiment si délicieux et si nouveau pour elle, qu'à peine avait-elle pensé à le combattre: moyennant quoi, la tendre Sophie avait laissé croître insensiblement des feux dont son peu d'expérience ne lui avait

pas même laissé entrevoir ce qu'elle avait à craindre.

L'aventure de Moly lui avait dessillé les yeux. Elle avait connu, et s'était reproché sa faiblesse; elle en était effrayée. Ce coup d'œil subit sur l'état de son cœur, quoique bien douloureux pour elle, produisit pourtant l'effet d'un remède aussi violent que désagréable, et suspendit pour le moment le cours du mal.

L'opération avait été si prompte que, dans le peu de temps que dura l'absence de la femme de chambre, Sophie se crut entièrement guérie, et fut déjeuner avec son père, d'un air aussi libre, et le cœur aussi dégagé que si Tom ne lui eût jamais été qu'indifférent.

Il en est des maladies de l'esprit comme de celles du corps; elles sont sujettes aux rechutes. Sophie, hélas! ne l'éprouva que trop. A peine eut-elle revu Jones, que les premiers *symptômes* reparurent, et qu'à partir de ce jour son cœur ne ressentit plus que des mouvemens intermittens.

Sa situation devint bien différente de ce

qu'elle avait été d'abord : cette passion, quelques jours auparavant si délicieuse, ne lui parut plus qu'un poison dans son cœur. Elle s'arma de toute sa raison, fit des efforts au-dessus de son âge pour triompher de sa faiblesse, pour en extirper jusqu'aux moindres racines; et son succès fut si rapide, qu'elle se crut bientôt en état d'espérer sa guérison du temps ou de l'absence. Elle résolut d'éviter autant qu'il lui serait possible la rencontre de Tom, en attendant qu'elle pût obtenir de son père la permission d'aller passer quelques mois chez sa tante, qui demeurait à quelques lieues de là.

Mais la fortune, qui avait d'autres vues, mit un obstacle invincible à ce projet, en faisant naître l'incident dont nous allons parler.

## CHAPITRE IX.

A quelque chose malheur est bon.

La tendresse de M. Western pour sa fille augmentait chaque jour avec les bonnes qualités qu'il découvrait en elle. Ses chiens, même les plus chéris, se voyaient quelquefois forcés de céder à Sophie les fréquentes caresses de leur maître; mais comme il ne lui était pas possible de gagner assez sur lui-même pour les abandonner long-temps, il trouva enfin, après y avoir réfléchi mûrement, un moyen propre à concilier de si chers intérêts : ce fut d'engager sa fille à apprendre à monter à cheval et à venir à la chasse avec lui.

Sophie, pour qui les désirs de son père étaient des lois, quoiqu'elle se sentît peu de goût pour un exercice qu'elle croyait trop violent pour elle, souscrivit pourtant à sa volonté. Il est vrai qu'un autre motif, indé-

pendamment de celui de l'obéissance, concourait à la déterminer sans peine : elle espérait que sa présence et ses insinuations, en calmant l'impétuosité du vieux chasseur, préviendraient peut-être les accidens qui la faisaient trembler chaque jour pour la vie de son père.

Ce qui pouvait la faire balancer était la crainte de se rencontrer trop souvent avec Jones, qu'elle avait résolu de fuir. Mais attendu que la saison de la chasse commençait à tirer à sa fin, elle se flattait qu'une absence de quelques mois chez sa tante la délivrerait entièrement d'une passion qui la gênait encore. Que dis-je ? elle se promettait même l'être assez forte alors pour pouvoir se reouver avec Tom sans le moindre danger our elle.

Au retour de la seconde chasse, et au ment que, précédant son père, elle allait iver au château, le cheval fringant de hie, qui avait besoin d'un cavalier plus ne, s'avisa tout à coup de se cabrer et de ener si vivement qu'elle était prête à re les arçons, lorsque Jones, qui la sui-

vait toujours des yeux, accourut à son secours. Le fougueux animal se sentant arrêté par la bride, après s'être cabré de nouveau, fit sauter la pauvre Sophie de dessus son dos avec tant de violence, que c'était sans doute fait d'elle, si Tom, au risque de tout ce qui pouvait en arriver, ne l'eût heureusement reçue dans ses bras.

Sophie était si effrayée, qu'elle fut longtemps sans pouvoir répondre à Jones, qui mourait d'inquiétude qu'elle ne fût blessée. Elle l'assura, en reprenant ses sens, qu'elle ne ressentait aucun mal, et le remercia du zèle qu'il avait témoigné pour elle dans un péril si pressant. Je suis donc bien récompensé, Madame, répondit Jones; et dût-il m'être arrivé de plus grands maux encore, je les aurais de bon cœur affrontés pour vous préserver de la moindre blessure.

Quel mal, répliqua Sophie avec vivacité, vous est-il donc arrivé! Quoi, seriez-vous blessé?

Ne vous effrayez point, Madame, repartit Jones, Dieu soit loué!... je vous ai secourue à temps... Après ce que j'ai craint pour

vous, pouvait-il m'en coûter moins qu'un bras?

Un bras! s'écria douloureusement Sophie; Ciel! serait-il cassé?

Je le crois, Madame, répondit froidement Tom... Mais souffrez que je vous remène au château; votre pâleur me fait trembler: le bras qui me reste encore est à votre service.

Sophie, en jetant les yeux sur le bras pendillant de Tom, tandis qu'il lui présentait l'autre, pâlit et frissonna tout à coup, de façon qu'il eut peine à la soutenir, et que lui-même eût bientôt succombé aux différens sentimens qui l'agitaient alors, si ses yeux, fixés sur Sophie, n'eussent pas lu dans la tendre langueur de ses regards combien le cœur de cette aimable fille était touché de tout ce qu'il souffrait pour elle.

M. Western, en arrivant avec son monde, fut informé par Sophie de tout ce qui venait d'arriver. Il embrassa et remercia mille fois, les larmes aux yeux, le brave sauveur de sa fille.

Cet événement produisit un effet bien favorable pour Tom dans l'âme de Sophie.

Elle aimait le courage : elle en trouva dans la façon dont il s'était exposé pour la garantir d'une chute aussi dangereuse que certaine. Elle en trouva bien plus encore dans le peu de cas qu'il semblait avoir fait de sa blessure. La qualité d'homme courageux eut toujours droit de plaire au sexe. On en dit plus d'une raison; mais je m'en tiens au sentiment de Bayle, qui attribue cette prédilection des femmes pour les gens braves au violent amour qu'elles ont généralement pour la gloire; souvent au désir ou à l'espoir flatteur de dominer sur ceux qui dominent ou sont dans le cas de dominer sur les autres; et presque toujours au sentiment intérieur de leur propre faiblesse.

Quoi qu'il en soit, cet événement fit une grande impression sur Sophie; et après une très-exacte recherche, j'ai tout lieu de penser que cette belle n'en fit pas moins alors sur le cœur de Jones, qui, dit-on, avait commencé depuis quelques jours à devenir, beaucoup plus que ci-devant, sensible au pouvoir vainqueur de ses charmes.

# CHAPITRE X.

**u précédent. Conversation de Sophie avec sa femme de chambre.**

arrivant chez son père, Sophie, qui traînée jusque-là avec peine, tomba uie dans un fauteuil. A force de se- elle revenait à elle-même, lorsque le ·gien que l'on avait fait appeler pour entra dans l'appartement, et dit qu'il absolument la saigner. M. Western même avis; et Sophie toujours obéis- quoique assez ennemie de la saignée, lonna son bras au disciple de saint

s que l'opération fut faite, elle se retira son appartement pour ne pas retarder long-temps celle qu'il fallait faire à et de là naissait probablement sa ré- ınce à se laisser saigner. Mais M. Wes- lorsqu'il s'agissait de sa fille, ne con-

naissait personne et n'avait des yeux que pour elle. Quant au pauvre Jones, il ressemblait alors à la statue de la *Patience*, appuyée sur un tombeau et souriant à la douleur. Le sang qu'il croyait encore voir sortir du beau bras de Sophie lui faisait presque oublier tous ses maux.

Son tour vint cependant; et après avoir soutenu en héros l'opération la plus douloureuse, il fut mis au lit chez M. Western, qui ne voulut jamais permettre qu'on le portât chez M. Alworthy.

Mademoiselle Honora, qui avait assisté à son supplice, fut bientôt mandée par sa maîtresse, qui brûlait d'être instruite de l'état du malade.

La soubrette, émerveillée du courage de Jones, ne tarissait point sur ses louanges: la bonté de son caractère, les grâces de sa figure, la blancheur même de sa peau, rien ne fut oublié.

Toute autre que mademoiselle Honora se serait aperçue de l'effet que produisait ce discours sur sa jeune maîtresse; mais ayant heureusement rencontré sa propre figure

dans un miroir de l'appartement, la bonne femme de chambre n'avait pu se perdre de vue pendant tout le cours de sa relation, ni par conséquent songer à l'impression qu'elle faisait sur le visage d'autrui.

Sophie eut donc le temps de se remettre, et de dire en souriant à Honora : En vérité, je te croirais presque amoureuse de ce jeune homme!..... Moi, Madame, répondit-elle, moi, amoureuse de lui! Je vous jure sur mon âme, et sur mon honneur même, qu'il n'en est rien du tout. Qu'il soit aimable tant qu'on voudra; qu'il plaise même à M. Alworthy d'en faire un gentilhomme : je suis ce que je suis; mes parens étaient du moins mariés, et mon grand-père était membre du clergé. Non, Madame, non : tout beau garçon, tout courageux qu'il est, je crois que mes parens ne me verraient pas de bon œil prendre les restes d'une Moly Seagrim.

J'admire votre impertinence, interrompit Sophie (avec un sang-froid qu'on eût cru naturel), d'oser parler avec aussi peu de ménagement d'un ami de mon père!... Quant à la fille que vous venez de nommer, je vous

défends de jamais prononcer son nom, du moins en ma présence.

Honora, étourdie de la mercuriale, chercha à réparer sa sottise. Ce n'était, s'écria-t-elle, que l'indignation qu'elle avait conçue contre Moly pour avoir séduit Jones, qui l'avait outrée contre cette fille. A l'égard de M. Tom, elle ne lui devait que des louanges; elle avait toujours soutenu son parti envers et contre tous ceux qui parlaient de sa bâtardise. Il n'était pas possible, ajouta-t-elle, qu'avec un si bon cœur, un air si noble, une main si blanche, il ne fût pas véritablement gentilhomme. Oh! il mérite d'être aimé, sans doute, s'écria-t-elle en finissant; aussi tout le monde l'aime, et Dieu permettra que tout se découvre un jour.

Sophie riait de temps en temps sous cape, à certains traits de cette palinodie; ce qui étant interprété favorablement par mademoiselle Honora, l'encouragea bientôt à s'écrier : Ah ! j'en dirais bien davantage si je ne craignais pas de vous offenser...

Que me dirais-tu donc? répondit Sophie tout émue; parle, je te l'ordonne.

Ah, Madame !... quoiqu'il n'y pensât point à mal... ce récit vous offenserait peut-être; et j'en serais au désespoir.

Finis donc, repartit vivement Sophie, je ne veux pas que l'on me cache rien.

Eh bien, Madame, je vous dirai, puisque vous le voulez, que M. Jones étant un jour entré dans une chambre où j'étais seule à travailler, et ayant aperçu votre manchon sur une chaise, ce même manchon que vous me donnâtes avant hier... il le prit; il mit ses mains dedans... et le baisa... Ah, Madame! je ne vis jamais de baiser semblable... J'imagine, interrompit Sophie en rougissant, qu'il ignorait que ce manchon était à moi.

Écoutez donc, Madame, vous saurez tout... Il continuait à baiser ce manchon, mais avec une ardeur que je ne puis vous peindre, et répétait à chaque instant qu'il n'en était pas de semblable... Mais, lui disais-je (en riant de sa frénésie), qu'a-t-il donc aujourd'hui de plus charmant que d'ordinaire? Ne l'avez-vous pas vu cent fois entre les mains de ma maîtresse ?... Hélas ! sans doute (s'écria-t-il en soupirant); mais quand on est près d'elle

Par exemple, un jour que vous étie clavecin pour amuser M. Western, M. T qui était assis dans la chambre voisine, raissait fort mélancolique. Qu'avez-donc? lui dis-je. Pourquoi cet air rêv Gageons que je lis dans votre âme.... H dit-il en se réveillant tout à coup co d'un songe, à quoi puis-je penser en é tant et en contemplant ta belle maître Oh, ma chère Honora! heureux et fois heureux le fortuné mortel... Un so arrêta le reste, et son haleine en vérité plus douce qu'une rose... Mais ne vou chez pas au moins, Madame, car le pa garçon n'y pensait point à mal; et je flatte que vous tiendrez ceci secret... J'a terai même qu'il m'a donné un gros écu n'en jamais ouvrir la bouche, et qu'il m fait jurer sur un livre... mais je suis pre convaincue que ce livre n'était pas la Bi ainsi je puis parler en sûreté de conscie

Jusqu'à ce que les peintres aient imaginé un
us beau rouge que le plus fin carmin, je ne
rai rien des couleurs de Sophie tant que
ırèrent les propos de la bonne soubrette.
Ho...nora (dit en balbutiant la maîtresse)
vous me pro...mettez de ne me plus parler
: tout ceci... et de n'en jamais rien dire à
ersonne, je ne trahirai point votre secret...
veux dire... que je ne serai plus fâchée
ntre vous... Mais je crains votre langue:
enez-y garde, ma fille, vous lui donnez
uvent, et sans trop y penser, carrière...
eci pourrait être su de mon père, et le fâ-
ier contre M. Jones, qui très-probable-
ent, comme vous le dites fort bien, n'y
nse point à mal... car, si j'en avais l'ombre
soupçon. — Ah! ma chère maîtresse,
lui rendez justice: il est aussi incapable
blier ce qui vous est dû, que moi de
s révéler de semblable secrets... Pauvre
homme! il était transporté au point
us-même lui eussiez pardonné ce qu'il
ensuite... Mais, pardon, ma maîtresse;
rais le dire: je me tairais plutôt trois
e de risquer votre colère.

Oh ! n'en crains rien, chère Hc
dit en soupirant Sophie ); après
viens d'entendre, il n'est plus rien
davantage m'émouvoir.

Et bien, chère Honora, ajout
connais l'état de mon cœur (c'é
m'avoir donné l'écu, ajouta la duè
ne crois pas que je sois assez lâc
ridiculement téméraire pour jam
der Sophie que comme une dé
comme l'objet d'un culte aussi re
que secret, jusqu'au dernier jou
vie...

Voilà tout, Madame... voilà du n
ce que ma mémoire me rappelle
qui m'intéresse le plus pour lui, e
rendant compte, c'est la certitude
que ce tendre jeune homme, en v
pense point à mal.

Je vois enfin, chère Honora, dit
tern en se levant, que tu m'es vérit
attachée : tu m'avais mise en colè
jour, quand je te donnai ton co
veux rester avec moi, tu en es la n
et je crois que tu feras bien. Hono

ortée de joie d'être rentrée en grâce, re-
erciait Sophie, et lui promettait la fidélité
plus inviolable, lorsque la cloche annonça
dîner, et força sa jeune maîtresse de se
endre auprès de son père.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

# LIVRE CINQUIÈME.

Contenant l'espace d'un peu plus de six mois.

## CHAPITRE PREMIER.

**Visites faites à Jones. Pâture pour ceux qui ont un cœur.**

Notre héros malade reçut nombre de visites, qui toutes ne l'amusèrent pas également. M. Alworthy ne passait pas un jour sans le voir; mais, quoiqu'il le plaignît et qu'il fût très-content de la galanterie courageuse qui avait occasioné sa blessure, il n'en crut pas moins cette occasion favorable pour rappeler Tom à une conduite plus régulière que ci-devant. Aussi le bon seigneur ne perdit-il jamais l'instant, surtout quand Jones souffrait moins, de lui représenter

avec douceur combien de torts il avait à réparer, et de lui faire entendre qu'il ne pouvait trop s'attacher à dissiper les impressions que ses égaremens avaient fait naître dans l'âme d'un bienfaiteur qui gémirait d'être forcé d'abandonner ce titre.

Tuakum lui-même le venait voir assidûment, et pensait qu'un malade était bien plus propre à être chapitré que tout autre coupable. Aussi assommait-il le pauvre Tom des sermons les plus secs, les plus ennuyeux, et dont la conclusion était toujours que la rupture de son bras était un juste châtiment du Ciel pour tous les crimes qu'il avait commis; et que, sans un prompt repentir (si tant est que Jones en fût susceptible), il le voyait menacé dès ce monde des supplices réservés dans l'autre aux plus grands scélérats.

M. Square prêchait sur un tout autre ton. Un bras, disait-il, ou quelque autre membre de moins n'était pas digne de l'attention d'un homme sage: il suffisait pour sa consolation de réfléchir sur les misères attachées à l'humanité; de songer que le plus régulier des hommes était exposé aux accidens de la

vie comme le plus pervers; que c'était enfin abuser des termes, que d'appeler maux ou peines tout ce qui ne troublait pas l'*ordre* général et éternel des choses.

M. Blifil voyait rarément Tom, et jamais seul. Ce vertueux jeune homme paraissait cependant s'intéresser à son infortune; mais il avait soin de faire entendre qu'il redoutait l'intimité avec un *sujet* d'un aussi dangereux commerce, et citait, aussi modestement qu'à propos, le proverbe de Salomon sur la mauvaise compagnie. Il n'était pourtant pas si rigoureux que Tuakum : il osait même concevoir quelque espérance de conversion de la part de Jones. L'inexprimable bonté de M. Alworthy devait, disait-il, toucher enfin le cœur de Tom, s'il n'était pas endurci dans le vice, et absolument indigne que quelqu'un à l'avenir s'intéressât pour lui.

Pour M. Western, il passait dans la chambre de Jones tous les momens qu'il pouvait dérober à la chasse et à la bouteille, et comblait le malade de tendresse et d'amitié.

Dès que Tom fut en état de se lever, le

ıme lui amena sa fille ; et la vue de
able objet hâta si fort la convales-
e Jones, qu'il fut bientôt en état de
lre dans la salle, et de passer quel-
jusqu'à deux heures entières près
ecin de Sophie, qui se plaisait à l'a-
ıvec les plus beaux airs modernes,
ı qu'il ne plût à M. Western de les
npre tout à coup pour faire jouer le
ir Simon ou quelque autre pièce de
rce.

: vrai que Sophie avait un soin ex-
le s'observer auprès de Tom : mais
: scrupuleuse que fût son attention,
happait quelquefois des marques de
se qui, quoique imperceptibles aux
lifférens, n'étaient jamais totalement
s pour lui. L'intérêt qu'il avait d'é-
ous les sentimens de Sophie le ren-
attentif à ses moindres mouve-
ju'il ne put bientôt plus se dissimuler
ême que miss Western avait quelque
nt pour lui.

ju'il se vit bien convaincu de cette
om se trouva dans un état si violent,

que tout autre tempérament que le
(surtout dans sa situation) en eût sans c
éprouvé de funestes suites. Il était pé
de tout le mérite de Sophie, il aimait é
dument sa personne, il admirait ses bc
qualités, il chérissait tendrement la l
de son cœur; mais, n'ayant réellement ja
conçu la moindre idée de la posséde
jour, ni jamais accordé l'ombre mêm
l'indulgence à son inclination pour ell
passion dont il se trouva tout à coup re
était beaucoup plus forte qu'il n'ava
l'imaginer. Son cœur enfin ne lui révéla
son secret qu'à l'instant même où notre l
se crut certain que l'objet secret de ses v
ressentait en effet quelque retour pour

---

## CHAPITRE II.

**Second service pour les mêmes gens.**

ᴄᴛʀÊᴍᴇ émotion de Jones à cette dé-
'te augmentait encore par les ré-
ıs douloureuses qui se présentaient en
ı son esprit. Il était loin d'imaginer
penchant de cette aimable fille pût
ır assez puissant pour l'aveugler au
le jamais consentir à faire le bonheur
ımant si peu digne d'elle. En suppo-
ailleurs que son espoir dût ne point
ıtrer d'obstacles de la part de la fille,
-il pas certain que de la part du père
ıurait d'insurmontables à combattre?
e, quoique rustique et vraiment cam-
:d, surtout dans ses amusemens, n'é-
s moins un très-bon gentilhomme, et
en reprendre les sentimens lorsque
:onstances l'exigeaient. Ce père aimait
ivement sa fille : il avait dit et répété

cent fois, tant à table qu'ailleurs, qu'il ne mourrait content que lorsqu'il la verrait l'épouse du plus riche seigneur de la province. Tom aurait-il été assez vain, assez imbécilement fat pour se flatter, quelque amitié que ce père montrât pour lui, de le voir jamais consentir à sacrifier de si brillantes espérances à la passion ridicule d'un jeune homme sans naissance et sans biens ! Et si ce consentement ne pouvait être espéré sans extravagance, n'était-ce pas être bien ingrat, n'était-ce pas violer bien bassement les lois de l'hospitalité, que de nourrir la passion d'une héritière si puissante, à tous égards si peu faite pour lui, et qui pis est à l'insu de son père ?

Si Tom n'envisageait ces conséquences qu'avec une espèce d'horreur, à quel point ne frémit-il pas en songeant aux nouveaux reproches qu'il allait s'attirer de la part de M. Alworthy ! Ignorait-il combien l'apparence même de la trahison ou de la lâcheté était capable de blesser l'âme de ce seigneur, et de rendre pour jamais le coupable odieux à ses yeux ?

L'aspect de tant d'obstacles, tous également invincibles, l'eût jeté dans le plus affreux désespoir, si le souvenir d'une autre femme n'était pas venu tout à coup s'offrir à sa pensée.

Qu'avait fait la tendre Moly? Par quel crime avait-elle mérité son sort? Il avait juré de lui être fidèle; elle avait juré mille fois de ne pas survivre à l'infidélité de son amant; Tom la voyait dans les bras de la mort; il était l'auteur de sa perte!

Il se peignait tout ce qu'elle avait dû souffrir depuis que son accident le retenait chez M. Western; il ne pouvait se pardonner d'avoir payé de tant d'ingratitude une flamme aussi peu suspecte. La pitié exagère tout: Moly, dans cet instant, lui reparut mille fois plus aimable, plus fidèle, plus tendre que jamais; et ce tourbillon d'idées échauffa tellement la tête du désolé Tom, qu'il ne dormit pas de la nuit. Le résultat de ses réflexions fut de retourner à Moly et d'oublier totalement miss Western.

Mais ce qu'on aura peine à croire, c'est que peut-être il eût effectué ce cruel sacri-

fice, si la discrète Honora, qui le savait seul dans sa chambre, n'était venue dans cet instant le voir.

Devinez, dit-elle en entrant, d'où je reviens dans la minute ?... Je vous le donne en mille.

Tom devina long-temps en vain : Honora voulait être pressée; la chose était très-importante. Tom fut pressant; et cette fille enfin, après s'être assurée de sa parole, voulut bien lui livrer son secret.

Apprenez donc, lui dit-elle mystérieusement, que ma maîtresse m'a envoyée chez Moly Seagrim, pour savoir par moi-même si cette fille ne manquait de rien. La commission n'était pas trop de mon goût; mais que faire ? les domestiques sont faits pour obéir.... Ah! mon cher Jones! comment avez-vous pu vous encanailler ainsi ?... Ma maîtresse a pourtant voulu que j'y allasse, que je lui portasse du linge et quelques autres nippes... Elle est en vérité trop bonne ! Un pareil *bagage* serait bien mieux logé à Bridwel... Quoi (interrompit Jones) ! ma Sophie est assez généreuse... Oui, oui, votre So-

phie, reprit Honora, oui, votre Sophie elle-même... Mais si vous saviez tout, vous seriez bien plus étonné... Si je savais tout? répliqua Tom. Ah! daignez vous expliquer... J'entends ce que j'entends, répondit Honora... En vérité si j'étais ce qu'est M. Jones je leverais les yeux un peu plus haut que sur une *espèce* telle que sa Moly Seagrim... A propos! vous souvient-il du jour que vous caressiez le manchon de ma maîtresse avec tant de plaisir?... Quoi! lui en auriez-vous parlé? s'écria Jones en rougissant... Si je lui en ai parlé! répondit Honora. Il ne vous reste qu'à m'en remercier. Le plus puissant lord d'Angleterre se croirait trop heureux s'il savait... Mais j'ai bonne envie de ne pas vous le dire.

Tom redoubla ses instances, et Honora, qui avait autant d'envie de parler que l'autre d'entendre, continua ainsi:

Sachez donc, puisqu'il faut tout vous dire, que ma maîtresse m'avait donné ce même manchon que vous aimiez tant. Elle en avait un autre beaucoup plus beau; mais deux jours après que je lui eus raconté toute votre

histoire : *Honora*, m'a-t-elle dit, *mon veau manchon me déplaît... il est si g si maussade, que je ne puis le regar Jusqu'à ce que j'en trouve un autre qu plaise, rends-moi le vieux; prends celu* Car elle est si bonne demoiselle q rougirait de donner pour reprendre... de quoi je puis vous répondre... Ce manchon enfin, puisque j'en ai tant dit puis ce jour n'est jamais sorti de son et je gagerais ma tête qu'il a été baisé et mille fois en secret... La conversatic ici interrompue par M. Western, qui v lui-même inviter Jones à descendre au vecin.

Sophie, aux yeux de Tom, parut ce beaucoup plus belle que jamais, et d'a plus que le précieux manchon était dans son bras droit.

Elle jouait le *lampon* le plus ché son père, qui était appuyé derrière sa cl et ravi de l'entendre, lorsque ce man en retombant tout à coup sur les doig Sophie, la mit hors de mesure, et q fougueux gentilhomme, très-piqué de c

lent, après l'avoir arraché du bras de sa le, et apostrophé d'une épithète de campgne, l'avait déjà jeté au feu, lorsque Soie, en sautant du clavecin à la cheminée, riva encore à temps pour le sauver des mmes.

Cet incident paraîtra sans doute de peu importance à plus d'un de nos lecteurs: pendant l'effet qu'il produisit sur l'âme de tre héros ne nous a point permis de le pprimer. Un historien judicieux n'omet nais les plus légères circonstances; car st presque toujours d'elles que naissent plus grands événemens. Il sait que le onde n'est en effet qu'une vaste machine, nt les maîtresses roues ne reçoivent leur ouvement que des plus petites; et qu'il en t de cette dernière espèce qui ne sont s faites pour être vues par tous les ux.

Ainsi ce que tous les attraits de l'incomrable Sophie, ce que la douceur de ses ux, l'harmonie de sa voix, les grâces de personne, la beauté de son âme, et ses ndres dispositions, n'avaient pu faire pour

subjuguer absolument le cœur de Jones... fut opéré par un manchon.

Ce cœur, ainsi que certaine forteresse[1], fut en cet instant enlevé par surprise. Toutes ces considérations d'honneur et de prudence que M. Jones, ainsi qu'un militaire habile, avait placées en avant pour défendre les avenues de ce même cœur, désertèrent leurs postes, et l'*amour* vainqueur entra triomphant dans la place.

[1] Berg-op-Zoom.

---

## CHAPITRE III.

### Grand incident.

ıour, amour ! quand tu nous tiens... Il
it pourtant encore dans l'âme de Tom
; des sentimens de pitié pour Moly,
ne cherchait point à combattre, mais
ıe troublaient pas moins son repos : il
encore pour cette fille une sorte d'at-
ment de reconnaissance qui ne lui per-
ıit pas de l'abandonner dans la situa-
où lui-même croyait l'avoir mise ; et la
atesse de ses sentimens pour Sophie
ı permettait pas non plus de manquer
qu'il croyait lui devoir. Comment
?

force d'y rêver, il crut enfin qu'il lui
t possible de s'acquitter envers Moly
ıoyen de quelques présens. Du carac-
violent et tendre dont il connaissait
fille, il s'attendait à voir sa proposition

rejetée avec tout l'appareil du désespoir. Mais elle était vaine, et il espéra que l'offre d'une petite fortune, capable de la mettre tout d'un coup au-dessus de ses égales, pourrait, en flattant son ambition, la rendre moins sensible à la perte de son amant.

Avec cette espérance, un jour que M. Western était à la chasse, Tom, le bras en écharpe, s'échappa du château sans être vu, et s'achemina chez Moly. La mère et les sœurs, qui prenaient leur thé, lui dirent d'abord qu'elle était sortie. Mais la sœur aînée, quelques instans après, lui fit signe en souriant malignement que Moly était dans sa chambre. Tom y monta, et fut surpris non-seulement de ce que la porte était fermée en dedans, mais de ce qu'après avoir heurté, on le faisait attendre. Il fallut cependant ouvrir; et Moly, interdite, eut d'abord peine à exprimer à son gré les différens sentimens que la vue inespérée de Tom produisait en elle après une si longue absence.

Quand les premiers transports furent calmés, Tom fit tomber par degrés la conversation sur les conséquences fatales d'une

plus longue intimité entre eux. Il rappela à Moly le courroux, les défenses réitérées de M. Alworthy, et les malheurs certains qui les menaçaient l'un et l'autre si ce seigneur venait à apprendre qu'ils se vissent encore. Il lui peignit toute la douleur qu'il avait de la perdre, et termina son discours par lui offrir de quoi se former un établissement solide avec quelqu'un de ses égaux, qui à l'aspect de sa fortune se croirait encore trop heureux de l'avoir pour femme.

Moly, frappée d'étonnement, resta quelques instans muette; bientôt elle fondit en larmes... Quel coup pour une amante! Ses sanglots redoublés lui laissaient à peine l'usage de la voix. Ses regards étaient attachés sur Tom; l'amour et le désespoir y étaient peints : ceux de Tom, fixés sur le lit, n'osaient se relever jusque sur elle... Cette situation, trop pénible pour tous les deux, et surtout pour Moly, ne pouvait durer long-temps. Notre amante irritée éclata bientôt en reproches : rien de tout ce que la rage et l'amour trahi ont droit d'inspirer à une femme contre l'indigne ob-

jet de sa tendresse, rien ne fut oublié pour accabler cet infidèle amant.

Notre héros, trop faible contre un tel orage, et pressé par ses remords, allait y succomber, lorsqu'un mouvement impétueux de cette fille (alors remise sur son lit) fit tomber dans la ruelle un lambeau de tapisserie qui offrit aux regards de Tom un spectacle auquel il n'était pas plus préparé que mes lecteurs.

Ce morceau de tapisserie, mal attaché au haut du plancher, servait de rideau au lit de cette belle, et cachait un petit réduit où elle serrait ses hardes. Soit que ses bras se fussent embarrassés dans ce rideau, soit qu'il fût mal attaché, jugez de la surprise du pauvre Tom, lorsque le fond du théâtre offrit à ses regards, qui ?... le lira-t-on sans en frémir, et puis-je l'écrire sans honte?... le philosophe Square ! et dans la position la plus risible.

La situation de nos trois personnages est digne d'un pinceau plus énergique que le mien. Square, dans un déshabillé très-libre, et plié en deux dans son trou, fixant de

grands yeux effarés sur Jones; Moly tremblante et la tête à demi cachée dans ses couvertures; Jones, le bras levé, la bouche ouverte, voulant parler et ne sachant que dire, ne présentent qu'une faible esquisse de ce tableau.

Tom rompit enfin le silence par un long éclat de rire, et présenta très-poliment la main à M. Square, pour l'aider à sortir de sa retraite.

Celui-ci, rappelant toute sa vertu, plus forte encore que sa confusion, et regardant Jones d'un air grave: Vous triomphez, Monsieur! lui dit-il; vous jouissez déjà de l'avantage que cet événement vous offre pour me noircir à votre gré dans l'esprit du public. Je n'ai pourtant point corrompu l'innocence; mais les apparences sont contre moi, et je sens tout ce que je puis craindre. Si vous aviez moins droit de me haïr, j'oserais cependant... Arrêtez (s'écria Jones)! laissez-moi du moins le mérite de prévenir votre demande, et de prouver combien la vengeance a peu d'attraits pour moi. Ce n'est pas vous qui m'offensez ici le plus; ne crai-

gnez pourtant rien ni l'un ni l'autre. Agisse en bien avec cette fille, et soyez sûr de mc silence. Vous, Moly, soyez s'il se peut fidè à votre amant : j'oublierai dans ce cas voti inconstance, et vous pouvez même compte sur tout le bien que je pourrai vous faire.

A ces mots Jones, trop généreux pou attendre des remercîmens, part et rentr sans être vu chez son ami M. Western.

---

## CHAPITRE IV.

**Premières approches.**

м, absolument revenu de la faiblesse
avait eue pour Moly, tant par ce qu'il
t de voir, que par ce qu'il apprit encore
fférens endroits sur le compte de cette
n'en était pas plus tranquille sur ses
nens pour Sophie. Son cœur, affranchi
is autres liens, était entièrement à elle;
royait même assuré de n'en être point
Iais cette certitude ne calmait point son
poir, quand il réfléchissait sur le peu
arence d'obtenir jamais le consente-
de M. Western pour une alliance aussi
oportionnée; et cette réflexion acca-
e, qui le tourmentait nuit et jour, influa
ôt sur son tempérament. Il perdit toute
eté, n'aima plus que la solitude, et s'a-
onna à la sombre mélancolie de ses
. Il chercha même à fuir Sophie; et lors-

que le hasard le rapprochait d'elle, il affectait une réserve si sévère dans ses discours et dans ses démarches, que Sophie eût pu le croire absolument guéri de sa passion, si les tendres regards et les soupirs contraints de Jones n'eussent à chaque instant démenti l'extérieur de sa conduite.

Elle eut d'autant moins de peine à démêler tout ce qui se passait dans le cœur de son amant, que le sien propre était en proie aux mêmes agitations; et cette découverte fut encore très-favorable à Tom: elle ajouta la plus haute estime à l'amour qu'elle avait déjà pour lui; et ce dernier sentiment, presque toujours suivi de ceux qu'inspire la pitié, acheva d'enflammer son cœur de la tendresse la plus vive.

Ces deux amans se promenaient un jour dans le jardin, chacun dans une allée qui aboutissait au canal où Tom avait jadis risqué de se noyer pour sauver l'oiseau de Sophie (elle aimait cet endroit, et allait souvent y rêver seule), lorsqu'ils se rencontrèrent face à face.

Après les politesses d'usage et quelques

propos vagues, auxquels le trouble et la confusion des parties ne permettaient pas plus de suite, Sophie, en jetant les yeux sur le canal, ne put s'empêcher de rappeler à Jones le risque qu'il avait autrefois couru pour lui rendre un léger service.

Hélas! Madame, lui dit-il, j'eusse été trop heureux si le canal eût été plus profond: cet instant m'eût affranchi de tous les maux que me préparait la suite de ma vie!... Ah! que dites-vous? répliqua Sophie; se peut-il que vous le pensiez? Ce mépris affecté de la vie n'est probablement qu'un excès de politesse à mon égard: c'est sans doute vouloir que je vous sois moins obligée d'avoir déjà risqué deux fois pour moi la vie. Craignez plutôt, hélas! craignez plutôt pour la troisième...

Ces derniers mots étaient accompagnés d'un sourire et d'un regard si tendre, que Jones en fut pénétré jusqu'à l'âme. Il répondit en soupirant que cette crainte ne pouvait plus rien prévenir. De là jetant sur elle un coup d'œil fixe et languissant: Ah, Sophie! s'écria-t-il, pouvez-vous en effet sou-

haiter que je vive? pouvez-vous bien me haïr à ce point?... Sophie, les yeux baissés, répondit, après avoir hésité quelque temps... Non, M. Jones, non, je ne vous hais point... Ah! s'écria Tom, ai-je pu méconnaître un cœur aussi céleste que le vôtre? ai-je pu me défier des sentimens de l'incomparable Sophie?... Ciel! quel bonheur de pouvoir me flatter!... Arrêtez, Monsieur, lui dit Sophie interdite; je ne vous entends pas... Je ne puis rester ici plus long-temps... Vous ne m'entendez pas? Vous aurais-je donc offensée?... (interrompit Tom, les yeux en pleurs, et hors de lui-même). Moi, je vous aurais offensée! hélas! auriez-vous pu le croire?... Cette rencontre imprévue... le trouble de mon cœur... Au nom du Ciel, pardonnez-moi; pardon, pardon, Madame; la seule idée d'avoir pu vous déplaire... suffit pour m'arracher la vie... Vous me surprenez de plus en plus, lui dit Sophie: sur quoi donc pensez-vous m'avoir offensée?... Hélas! reprit Tom, la crainte produit souvent l'extravagance; et je n'en connais d'autre que celle de vous voir irritée contre moi... Ah! détournez, adou-

cissez du moins ce regard trop sévère : il suffit pour m'anéantir..... Condamnez mes yeux... condamnez vos charmes... ce sont eux seuls qui m'ont perdu... qui m'ont fait oublier ce que vous êtes; bien plus encore, hélas ! ce que je suis... Vous en serez bientôt vengée...

Le transport de Jones l'avait précipité aux pieds de Sophie, dont la situation n'était pas plus tranquille... M. Jones, lui dit-elle, d'une voix entrecoupée, j'affecterais vainement de ne pas vous entendre, et je ne vous entends peut-être que trop bien... Mais, au nom du Ciel, si vous avez quelque amitié pour moi, souffrez que je retourne au château... Puissé-je être en état d'y arriver !

Jones, qui à peine se soutenait lui-même, lui offrit son bras, qu'elle consentit d'accepter, pourvu qu'il lui jurât de ne plus continuer cette conversation. Il se soumit à tout, pourvu que Sophie promît aussi d'oublier ce que la violence de sa passion lui avait arraché malgré lui. Sophie enfin consentit à lui pardonner, s'il promettait à son tour d'être plus circonspect à l'avenir.

Et c'est ainsi que nos jeunes amans, tous deux tremblans, et tous deux charmés l'un de l'autre, arrivèrent au château.

Sophie se retira dans son appartement, où la secourable Honora et quelques heures de repos calmèrent par degrés ses sens. Le pauvre Jones, au contraire, était attendu par une mauvaise nouvelle qui va changer toute la scène de cette histoire, et qui par conséquent mérite un chapitre particulier.

---

## CHAPITRE V.

### Maladie de M. Alworthy.

Monsieur Alworthy, depuis l'accident de Jones, avait négligé un rhume qui, après avoir dégénéré en fluxion de poitrine, l'avait enfin forcé de se mettre au lit et d'appeler un médecin.

Soit par hasard ou autrement, le danger s'était accru de jour en jour depuis l'arrivée de son Esculape; et ce bon seigneur, toujours prêt à tout événement, avait jugé à propos de faire rassembler sa famille. On avait dépêché un exprès à madame Blifil, qui était depuis quelque temps à Londres, et un autre, avec une voiture pour Jones encore convalescent, chez M. Western.

Jones, en arrivant au château, trouva toute la famille, à l'exception de madame Blifil, autour du lit de son bienfaiteur. Il

venait de leur faire part de son testament, par lequel il avait institué M. Blifil pour son héritier, à charge de quelques legs assez considérables pour Tuakum, pour Square, et pour ses principaux domestiques. Quant à Tom Jones, M. Alworthy lui avait fait un assignat particulier de 500 livres sterling[1] de revenu annuel, et de 1000 livres une fois payées.

Les cris et les pleurs de Blifil, prosterné aux pieds du lit de son oncle, étaient si éclatans, que la voix de Tom, encore plus affligé du danger de M. Alworthy que sensible à la fortune qu'il recevait de lui, eut peine à pénétrer jusqu'au malade. La faiblesse de M. Alworthy, et les représentations du médecin, ne lui permettaient pas de parler davantage, lorsqu'un domestique vint annoncer un procureur arrivé en toute diligence de Salisbury, et qui avait, disait-il, à conférer en particulier avec M. Alworthy sur affaire très-importante. Ce seigneur chargea son neveu de l'entendre, n'étant plus en état

[1] Environ 12,000 livres.

le se mêler d'affaires, et congédia la compagnie.

En sortant de son appartement, Tuakum et Square, également peu satisfaits du legs que leur avait laissé M. Alworthy, se prirent de querelle. Mille livres sterling une fois payées n'offraient aux yeux du pédagogue qu'une récompense très-mince pour les soins qu'il avait daigné prendre de l'éducation de deux enfans. Square trouvait ce legs exorbitant pour un petit répétiteur tel que Tuakum, déjà aux gages de M. Alworthy, tandis que lui-même, homme de condition, et qui n'était chez ce seigneur qu'à titre d'ami, ne se voyait gratifié que d'un legs égal à celui d'un pédant.

Les propos commençaient à s'échauffer entre ces deux personnages, quand M. Blifil, arrivant avec un air consterné, leur apprit que l'exprès envoyé de Salisbury venait de lui annoncer la mort de sa mère. A ces mots, les deux docteurs se réunirent pour consoler leur cher disciple, l'un par les motifs de la vertu, l'autre par ceux de la religion.

Ils délibérèrent ensuite s'il convenait ou non d'instruire M. Alworthy de cet événement. Le médecin, qui parut alors, fut pour la négative : c'était risquer sans nécessité d'accabler le malade ; il ne pouvait y consentir. M. Blifil objectait une promesse solennelle faite à son oncle de n'avoir jamais rien de caché pour lui, quelque chagrin que M. Alworthy dût en recevoir. Ce serait, disait-il, manquer essentiellement à ma promesse, et m'exposer à encourir la juste indignation de mon oncle, au cas que le ciel le guérisse, comme j'ose encore m'en flatter. La crainte d'un mal, quel qu'il soit, ne doit jamais faire celer la vérité.

Tuakum et Square, enchantés des sentimens de leur disciple, ne pouvaient manquer d'être de cet avis. Ils l'appuyèrent si fortement que le médecin se vit forcé d'y souscrire et de passer avec M. Blifil dans la chambre du malade, à qui ce dernier, les yeux en pleurs, fit part de sa nouvelle.

M. Alworthy la reçut avec constance et résignation. Il laissa pourtant tomber quelques larmes, et demanda à parler au

sager; mais Blifil l'assura qu'il n'avait
été possible de l'arrêter un instant, à
se des affaires pressantes dont il disait
chargé.

---

## CHAPITRE. VI.

**Fête interrompue.**

Le lecteur s'étonne sans doute de nous avoir vu perdre si long-temps de vue M. Jones. Il était resté dans la chambre de M. Alworthy, qu'il n'avait pu se résoudre à laisser seul avec sa garde. Il avait été témoin et indigné de la cruelle indiscrétion de Blifil, lorsqu'il était venu annoncer à ce bon seigneur la mort de sa mère; et très-peu s'en était fallu qu'il n'eût brusqué son grave condisciple.

Cependant M. Alworthy, après avoir été condamné par la faculté, se préparait à subir son sort avec cette constance qui, dans ces derniers momens, caractérise toujours la vertu, lorsqu'une crise favorable donna tout à coup quelque espérance au médecin. La joie de Tom en fut extrême; il eût donné sa vie pour sauver celle de son

bienfaiteur : ses vœux furent remplis; et le malade, dès le jour suivant, fut déclaré hors de danger.

Cette guérison inespérée répandit l'allégresse dans tous les environs du château, et prouva combien M. Alworthy était véritablement aimé. Le médecin, qui ne manqua pas de s'attribuer toute la gloire de l'événement, fut à l'envi complimenté et fêté par tous. Tom l'accablait d'embrassemens, et le regardait comme un dieu tutélaire.

Le lendemain du jour que cette agréable nouvelle avait été annoncée par le médecin, Jones voulut le régaler de quelques bouteilles de vin dans sa chambre : Blifil, Tuakum et Square y furent invités. Les deux derniers furent exacts au rendez-vous; l'autre se fit long-temps attendre : on commença sans lui.

On buvait depuis deux heures à la santé du malade; le vin et la joie échauffaient déjà la tête de Jones, lorsque le froid Blifil parut. Sa sagesse, offensée de l'air à peu près de débauche qui paraissait régner dans cette petite fête, le fit d'abord éclater en

reproches contre Tom. Ce n'est pas
il, qu'il trouvât mauvais que l'on se
de la convalescence de son oncle;
joie doit avoir ses bornes, et la déce
toujours les fixer, surtout dans une
où la mort trop récente de sa mère
de tels excès d'une indécence et d'ı
dale inexcusables.

Malgré l'aigreur de ces reproche
fut désarmé par les derniers mots
Il convenait que la sensibilité d'un
vait être choquée en pareil cas: au
pressa-t-il, après quelques excuses
de lui présenter la main, et de lui
der la sienne en signe de réconcilia

Mais Blifil ne pardonnait pas si ai
Il rejeta avec mépris la main de Jo
ajoutant d'un ton cynique: Il n'est p
nant que le spectacle le plus triste
aucune impression sur un aveugle:
moi, qui ai le bonheur d'avoir vu e
tous mes parens, il serait un peu
nant que je fusse insensible à leur p

Quoi, traître! (s'écria Tom en lui
au collet) tu as la lâcheté de me re

heur de ma naissance!.... Cet éclair être suivi du plus terrible orage, si ctateurs ne s'étaient point hâtés d'en iir l'effet. On sépara les adversaires; réconcilia, du moins en apparence; eva tristement la fête, et chacun s'en

—

## CHAPITRE VII.

Que de maux le vin cause!

Tom, en quittant la compagnie, avait que le grand air pouvait ne pas lui inutile avant que de rentrer dans l'app ment de M. Alworthy. La soirée était l et il se promenait seul dans un petit voisin, en rêvant aux charmes de sa Sophie, lorsque ses réflexions amour furent interrompues par l'apparition femme qui, après l'avoir regardé fixen se sauva dans le plus épais du bois héros sont rarement peureux; le nôtr craignait pas même les *esprits :* il ne bal pas à suivre les pas de cette femme. Il pourtant tout dire, il avait cru la re naître.

Quand elle favorise ou persécute,

La fortune jamais ne fait rien à demi.

Tuakum et Blifil, qui se promenaient tristement, avaient vu passer, et très-bien reconnu la personne. Tous les deux, aussi soupçonneux l'un que l'autre, et présumant également du mystère dans cette aventure, étaient entrés dans l'allée aboutissant au petit bois, à l'instant même où Jones s'y était enfoncé à la poursuite du fantôme.

C'en fut assez pour les convaincre de la réalité d'un *rendez-vous;* et nos cagots, charmés d'une récidive qui ne pouvait manquer de perdre l'objet de leur haine auprès de M. Alworthy, forment à l'instant le projet de surprendre les coupables et de les mettre dans l'impossibilité de désavouer leur crime.

Heureusement pour Tom, le chemin qui les conduisait jusqu'à lui était difficile. Quelques précautions qu'ils prissent, il entendit du bruit, leva la tête et les reconnut. Son parti fut bientôt pris : il vint fièrement à eux, très-résolu de leur disputer le passage.

Tuakum, outré de l'audace de son ancien écolier, et qui se croyait encore en droit de lui parler en maître, lui cria qu'il prétendait en vain leur dérober la vue de son in-

fâme Moly; que M. Blifil, ainsi que lui, l'avait très-parfaitement reconnue; que rien enfin ne les empêcherait de la conduire au château pour en faire un exemple capable d'épouvanter ses pareilles.

Tom, assez médiocrement ému de ce discours, mais indigné de le voir confirmé par Blifil (dont les insultes de l'après midi étaient encore vivement gravées dans son cœur), ne répondit aux emportemens de Tuakum, qu'en l'assurant que tous les pédans de la province, dussent-ils être secondés par autant de Blifils, ne parviendraient jamais à le forcer, lui vivant, de consentir à l'ombre même d'une lâcheté.

Une déclaration si précise avait droit d'enflammer la bile de Tuakum et de son disciple chéri, et fut bientôt suivie d'un des plus mémorables combats *à coups de poings* dont les annales des basses rues de Londres aient jamais conservé la mémoire.

Qu'il suffise au lecteur d'apprendre que le brave Tom, après avoir soutenu longtemps, sans perdre un pouce de terrain, l'effort de ses deux assaillans, qu'il avait

mis successivement hors de combat, allait peut-être succomber dans une nouvelle attaque, où ils avaient réuni toutes leurs forces, lorsque deux des plus vigoureux poings de l'Angleterre parurent tout à coup dans la mêlée, et décidèrent la victoire en sa faveur.

Tuakum et Blifil étaient déjà par terre, avant que Tom eût eu le temps d'envisager le généreux guerrier qui venait de le secourir. Mais avec quels transports, avec quelle reconnaissance ne reconnut-il pas M. Western.

Ce gentilhomme, qui se promenait dans les environs avec sa famille, avait entrevu de loin le combat de deux hommes contre un; il n'en avait pas fallu davantage pour le faire voler au secours du parti le plus foible.

Le reste de sa compagnie ne tarda pas à arriver sur le champ de bataille. C'était cet honnête ministre Supple, que nous avons vu dernièrement à la table de M. Alworthy, madame Western, tante de Sophie, et Sophie elle-même.

Le spectacle qui s'offrit à leurs yeux

n'était pas amusant pour des femmes. On voyait, d'un côté, le désastreux Blifil étendu sur la terre, pâle, et presque sans sentiment; non loin de là, le victorieux Tom, couvert de sang, tant des ennemis que du sien; plus bas le grand Western, jetant un coup d'œil de clémence sur le docteur palpitant à ses pieds, et pardonnant à l'ennemi vaincu.

On s'empressa d'abord à secourir les blessés; et Blifil, le plus mal mené de tous, commençait à reprendre ses sens, lorsqu'un spectacle bien plus intéressant encore attira d'un autre côté toutes les attentions de l'assemblée.

C'était Sophie, l'aimable Sophie elle-même, qui était tombée évanouie.

Tous les flacons alors sont épuisés; toutes les voix demandent de l'eau fraîche. Mais tandis que chacun s'agite et cherche vainement, Tom, qui se ressouvient d'un ruisseau qui coulait sur la gauche, prend Sophie dans ses bras, traverse en courant un champ de blé prêt à couper, se plonge dans l'eau, en verse abondamment sur la malade, et la rend bientôt à la vie.

M. Western et les autres, ignorant le dessein de l'impétueux Tom, l'avaient suivi à toutes jambes. Ils arrivèrent à l'instant même que Sophie ouvrait les yeux; et la scène tragique, à compter de cet instant, fut changée en scène de plaisir et de reconnaissance. M. Western, après avoir cent fois embrassé Tom, et mille fois sa fille, ne voulut pas qu'il retournât chez lui, et prétendit l'emmener sur-le-champ à son château pour y faire panser ses plaies. Mais le bon cœur de Tom ne lui permettait pas d'abandonner ainsi les deux blessés, quoique ses adversaires. Il obtint, mais non pas sans peine, de M. Western que l'on revînt à eux.

On les trouva sur pieds, se consolant mutuellement de leur disgrâce, et se promettant bien d'en tirer vengeance. C'est ce qu'ils firent dans l'instant, en rendant compte à la compagnie du sujet de la querelle, et en l'ornant des circonstances les plus propres à donner une idée très-peu édifiante des mœurs du pauvre Jones. Mais, malheureusement pour eux, M. Western ne fit qu'en rire, ce qui acheva de les déconcerter au

point de refuser le souper qu'il leur offi
chez lui, dans la louable intention de pa
fier toutes choses. L'ami Tom, au contrai
intéressé à se justifier dans l'esprit de Sop
des imputations de ses deux ennemis,
rendit avec grand plaisir à l'invitation
son généreux défenseur.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

# LIVRE SIXIÈME.

Contenant l'espace d'environ trois semaines.

## CHAPITRE PREMIER.

Caractère de madame Western. Finesse de son discernement.

Quoique Jones eût eu le temps d'entretenir Sophie pendant la route, elle n'en fut pas moins triste pendant tout le souper. Le lendemain, au déjeuner, elle le parut moins; mais, après avoir feint de manger un morceau, elle quitta assez brusquement la table, sans que son père ni sa tante en pénétrassent la raison.

Cette tante se piquait d'expérience et d'érudition. Elle avait autrefois passé quelque temps à la cour, où elle avait acquis les

dehors de ce qu'on appelle *le monde.* Ses connaissances, depuis sa retraite, s'étaient prodigieusement perfectionnées par la lecture des pièces de théâtre, des romans modernes, des gazettes et des papiers publics; au point que dans tout le canton, madame Western passait pour aussi consommée dans la littérature que dans la politique.

Le changement qu'elle avait remarqué dans l'humeur de Sophie lui avait paru digne de toute son attention.

Après avoir rassemblé mûrement toutes les circonstances capables de jeter quelque espèce de jour sur une matière si digne d'être approfondie, elle était enfin parvenue à se convaincre que la mélancolie de sa nièce ne pouvait probablement partir que d'une passion secrète. Ce premier point trouvé, il ne s'agissait plus que de savoir quel en était l'objet.

A force d'y rêver, l'évanouissement de Sophie dans le bois, le soir du combat de Jones contre Tuakum et Blifil, ainsi que la tristesse de cette fille pendant le souper du soir même, et dont Blifil avait refusé d'être,

lui revinrent tout à coup dans l'esprit. Il ne lui en fallut pas davantage pour lui faire conclure que M. Blifil était l'heureux mortel qui faisait soupirer sa nièce.

La crainte cependant de compromettre avec trop de légèreté son jugement l'empêcha pendant quelques jours de faire part de sa découverte à son frère : elle ne s'y détermina qu'après avoir cru, par de nouvelles observations, tous ses soupçons changés en certitude.

M. Western fut enchanté de cette nouvelle : Blifil était l'héritier présomptif de M. Alworthy; M. Alworthy était très-riche, leurs terres se touchaient : rien n'était plus convenable que cette alliance; on ne pouvait trop tôt la proposer.

Je crois avoir insinué déjà que notre ami Western avait reçu de la nature un de ces caractères aussi impérieux qu'ardens, toujours disposés à céder aux premières impressions soit de la peine, soit du plaisir, et incapables d'observer jamais les gradations de l'une à l'autre.

A peine eut-il saisi l'idée de cette alliance,

d'où le bonheur de sa fille lui paraissait dépendre, qu'il envoya inviter M. Alworthy, convalescent depuis quelques jours, à venir dîner chez lui. C'était un plaisir de plus pour M. Western, que celui de surprendre agréablement Sophie, en lui annonçant, quelques jours avant la noce, qu'il lui donnait M. Blifil pour époux : car il s'en fallait de cent lieues qu'il prévît le moindre obstacle à ce mariage, soit de la part de M. Alworthy, soit de celle de son neveu.

Le dîner où les deux familles se trouvaient rassemblées fut très-gai, et ne fut pas plutôt fini, que M. Western attira l'oncle de Blifil dans une allée écartée du jardin, où il lui proposa tout franchement ce mariage.

M. Alworthy, quel que fût le brillant extérieur des objets, était toujours en garde contre le premier coup d'œil. Quoique flatté de la proposition, il la reçut sans transport, et même sans émotion apparente : il se contenta de témoigner combien il était flatté de cette alliance. Il fit l'éloge de Sophie, remercia M. Western de la bonne opinion qu'il voulait bien avoir de son neveu, et

l'assura que si les jeunes gens avaient quelque inclination l'un pour l'autre, il ne souhaitait rien plus sincèrement que d'accomplir au plus tôt cette affaire.

La réponse de M. Alworthy déconcerta un peu le bouillant Western, qui s'attendait à trouver plus de chaleur dans son voisin. Le doute de savoir si les jeunes gens auraient de l'inclination l'un pour l'autre lui parut surtout extrêmement ridicule. Les parens, dit-il avec vivacité, sont les seuls juges de ce qui convient à leurs enfans. Quant à moi, je prétends que ma fille m'obéisse; et si quelqu'un avait assez peu de goût pour balancer à prendre une épouse telle que Sophie, je suis son humble serviteur... N'en parlons plus.

M. Alworthy essaya vainement de le calmer en l'assurant qu'il ne doutait pas que son neveu ne fût enchanté de ses offres, et très-prompt à les accepter : tout ce qu'il put tirer de l'impétueux gentilhomme fut une répétition cent fois réitérée de ses dernières paroles.

Le caractère de M. Western était trop bien

connu pour que M. Alworthy s'offensât
ses emportemens. Il était sûr d'ailleurs
la réflexion et la nuit le ramèneraient
raison. On parla d'autre chose; et l'on
quitta le soir, sans que personne se do
de ce qui s'était passé entre eux.

---

## CHAPITRE II.

### Matières curieuses.

Dès que M. Alworthy fut arrivé chez lui, il appela son neveu dans son cabinet, et lui fit part des propositions de M. Western, en lui marquant toute la satisfaction qu'il aurait de ce mariage.

Blifil, sur qui les charmes de Sophie avaient à peine produit la plus légère impression, avait pourtant songé quelquefois qu'un parti si considérable pourrait lui convenir, et n'avait été arrêté dans les idées qu'il avait déjà eues sur elle, que par la crainte que M. Western, venant un jour à se remarier, ne diminuât peut-être trop la fortune de sa fille.

Dans ce cas-ci, cette crainte disparaissait. C'était M. Western lui-même qui proposait le mariage; on pouvait le lier de façon à ne pas craindre qu'il se remariât

jamais. Ainsi le prudent Blifil eut l'air de se prêter avec plaisir aux désirs de son oncle, en se réservant néanmoins de lui faire insinuer par autrui ce que son ambition et plus encore son avarice n'osaient mettre au jour, eu égard aux précautions utiles qu'il convenait de prendre contre la liberté du beau-père futur dans les clauses du contrat.

M. Alworthy écrivit dès le lendemain à M. Western, pour lui apprendre combien son neveu était reconnaissant des propositions qu'il avait daigné faire, et pour l'assurer que M. Blifil n'attendait que l'heureux moment où il lui serait permis de s'aller jeter aux pieds de l'aimable Sophie.

M. Western, au comble de ses vœux, et sans songer à en dire un seul mot à sa fille, fixa l'après-dînée du jour même pour la première entrevue des deux amans.

Très-content de lui-même après cette expédition, il courut à l'appartement de madame Western pour lui en faire part. Elle était occupée à lire, et à interpréter les finesses de la gazette au bon ministre Supple. M. Western, qui savait combien il était dan-

ɛ d'interrompre sa sœur dans une oc-
on si sérieuse, fut, malgré sa vivacité
:lle, obligé d'attendre plus d'un quart-
:e qu'il lui fût permis de parler. Il
ça enfin qu'il avait une affaire impor-
à traiter; sur quoi madame Western,
avoir gravement répondu qu'elle était
ement aux ordres de son frère, ajouta
: était si contente de la situation des
:s du *Nord*, qu'il n'était pas possible
lui parlât dans un quart-d'heure plus
ıble.
ıt que le ministre fut parti, M. Wes-
pprit à sa sœur tout ce qu'il avait fait,
priant de porter cette bonne nouvelle
ıie; commission dont la tante se char-
'ec plaisir, et sans rien objecter à son
grâces sans doute à l'aspect favorable
*ord!* sans quoi la conduite précipitée
Western eût servi de texte à plus d'un
entaire politique.
ıhie lisait lorsque sa tante entra chez
Debout, debout, ma nièce! (s'écria
ne Western, d'un ton et d'un air sé-
ıt) il s'agit bien dans ce moment-ci de

lecture! Allons, dis-je, que l'on se coiffe, que l'on se pare au plus tôt de son mieux... Oh! j'ai tout découvert; je vous ai bien servie: nous le verrons, ce cher futur; nous le verrons dès cette après-midi... Jugez si je vous aime!

Et quel est ce futur, Madame? répondit Sophie interdite, la rougeur sur le front, et pouvant à peine parler.

Pauvre innocente! répliqua madame Western, quel est-il?... C'est donc à moi que vous comptiez en imposer? C'est donc à moi que vous imaginiez pouvoir cacher vos secrets sentimens?... A votre père passe; mais à moi! à moi!... J'ai trop vécu, ma pauvre nièce. Ne dissimulons plus. J'ai lu, je lis encore jusqu'au fond de votre pensée. Dès le jour même de mon arrivée, j'ai connu point pour point la carte de votre âme; j'ai suivi, j'ai déchiffré ses moindres mouvemens. J'ai vu votre vainqueur... mais n'en rougissez pas: j'approuve votre choix; j'en ai fait part à votre père, qui l'approuve aussi; et M. Alworthy, de même avis que nous, consent aux vœux de deux jeunes amans que nous

jugeons très-dignes l'un de l'autre... Eh bien! vous rougissez encore! vous ne répondez pas?... Aux armes! dis-je encore un coup: il vient dès cet après-midi... c'est M. Alworthy, c'est votre père qui le mande.

Dès cette après-midi! s'écria Sophie en soupirant. Oui, oui, cette après-midi même, dit la tante. Pourquoi donc ce tremblement? pourquoi ce trouble et cet air abattu? Pour moi, je le trouve très-bien!..... et j'eusse presque été de votre goût, si mon âge....

Je conviens, interrompit Sophie en bégayant, qu'il est aimable; et que j'en connais peu qui soient plus dignes d'inspirer de tendres sentimens... Courageux et compatissant, plein d'esprit, sans méchanceté; humain, poli... en un mot, fait pour plaire... Eh! qu'importe le défaut de la naissance, lorsqu'il est compensé par tant de vertus!

Qu'appelez-vous défaut de naissance? repartit madame Western; où prenez-vous cela? qui peut vous avoir fait de pareils contes?

Hélas! Madame, répondit Sophie les yeux baissés, puis-je ignorer un fait public?

puis-je ne pas savoir combien le pauvre M. Jones a dû souffrir, et souffre encore peut-être d'un malheur dont il n'est pas coupable ?

M. Jones ! s'écria tout à coup la tante. Eh ! que fait ici M. Jones ?... Ah Ciel ! ce n'est donc pas M. Blifil ? C'est M. Jones que vous avez la lâcheté d'aimer ?...

Le silence et la pâleur de Sophie ne pouvaient laisser plus long-temps la tante incertaine sur l'objet des vœux de la nièce.

Tout ce que la surprise, le mépris et la rage, enfin tout ce qui peut inspirer une femme ambitieuse qui se voit cruellement trompée dans ses espérances, fut ici rassemblé pour accabler la triste Sophie et le malheureux Jones.

La nièce, presque inanimée, était aux pieds de l'implacable tante, qui, rugissant de fureur, voulait sortir pour aller tout apprendre à son frère : rien ne pouvait apaiser le feu de son courroux ; et Sophie frémissait que les éclats n'en fussent entendus.

A force de soupirs, de pleurs et de supplications, la tante, un peu moins irritée,

enfin de ne point trahir le secret de
. Mais ce ne fut qu'après qu'elle eut
de travailler à étouffer son indigne
ı pour Jones, et de recevoir la visite
Blifil avec toute la politesse et les
que la tante prétendait être dus à
er de M. Alworthy.

---

## CHAPITRE III.

**Plus intéressant encore.**

Dès que madame Western fut sortie de l'appartement de Sophie, Honora y entra, et trouva sa jeune maîtresse dans un état digne de compassion. Cette fille, qui n'avait pas quitté l'antichambre pendant la scène qui venait de se passer entre la tante et la nièce, avait prêté l'oreille au trou de la serrure, et n'en avait pas perdu une syllabe. Nouveau surcroît de confusion pour Sophie, qui, se voyant à la merci de sa femme de chambre, fut obligée de lui dévoiler un secret qu'Honora savait déjà à peu près aussi bien qu'elle.

Cette fille, quoique bavarde, était sensible; elle aimait sa maîtresse, et nous avons déjà vu qu'elle ne haïssait point Jones. Elle se répandit en longs discours contre les pères assez injustes pour prétendre forcer

l'inclination de leurs enfans; plus vivement encore contre les gens qui, sans qu'on les en prie, sont toujours prêts à se mêler des affaires d'autrui; chapitre où madame Western ne fut point oubliée. Elle finit par exhorter Sophie à céder pour un temps à l'orage, en feignant de recevoir sans trop de répugnance les visites de M. Blifil; et promit à sa maîtresse de lui être fidèle, et de la servir au risque même de sa vie.

L'après-midi, M. Western, pour la première fois, déclara ses volontés à sa fille, en lui faisant valoir l'ardeur avec laquelle il avait travaillé à la rendre heureuse, dès l'instant même où il avait été instruit de ses inclinations par madame Western.

Sophie, encouragée par les caresses de son père et par sa bonne humeur, allait risquer de lui apprendre combien sa tante s'était trompée dans ses conjectures, lorsque l'on annonça M. Blifil.

M. Western, après avoir embrassé fortement son futur gendre, se crut de trop dans cette première entrevue, et laissa les deux amans seuls.

Son départ fut suivi d'un bon quart-d'heure de silence : le jeune gentilhomme, parmi toutes ses bonnes qualités, était encore doué de cette embarrassante défiance de soi-même, que l'on traite assez vulgairement de modestie, et qui naît communément d'un fond d'orgueil toujours uni au sentiment intérieur de notre insuffisance.

Ce n'est pas qu'il crût parler mal : mais dans le cas présent il voulait parler, et les mots se croisaient sur ses lèvres. Il gagna pourtant enfin assez sur lui-même pour articuler quelques lieux communs tournés en complimens guindés, et auxquels on répondit en regardant ailleurs, ou par quelques demi-révérences, et par autant de monosyllabes polis.

M. Blifil, fondé sur l'expérience qu'il croyait avoir des femmes, et sur la bonne opinion qu'il avait de lui-même, interpréta favorablement le trouble de Sophie, qu'il regarda comme un aveu tacite des sentimens qu'il avait inspirés. Lors même que Sophie, excédée de la longueur de sa visite, se leva pour passer dans une autre chambre, il ne

manqua pas d'attribuer cette démarche à l'excès de sa pudeur, et de s'en consoler par l'espérance d'être bientôt à portée de la corriger de ce défaut.

Quant à l'amour, son cœur n'en avait pas la moindre idée. Très-digne fils de feu son père, la fortune de Sophie le flattait bien plus que ses charmes. Ainsi, sûr de l'aveu et de la protection du père, également certain de la soumission d'une fille bien née aux volontés de ses parens, M. Blifil sortit très-satisfait de sa visite.

M. Western, qui l'attendait au bas de l'escalier, le trouva si content de la réception qu'il avait eue, que ce vieux gentilhomme, qui de sa vie n'avait su commander à ses passions, pensa danser de joie, et étouffer son futur gendre à force de caresses.

Il courut ensuite à l'appartement de sa fille, où ses transports furent encore moins ménagés. Il lui ordonna en conséquence de choisir tout ce qui pouvait lui plaire, tant en habits qu'en bijoux : sa fortune n'était plus à lui, tout était à Sophie ; il voulait qu'elle seule en disposât.

Sophie, qui n'imaginait pas que Blifil eût lieu d'être si content d'elle, ne concevait pas trop d'où partait cette effusion de cœur de la part de son père. Elle crut pourtant ne devoir pas laisser échapper cette occasion de lui ouvrir le sien propre : Blifil était homme à presser le mariage ; la vivacité de M. Western ne manquerait pas de seconder l'impatience de cet odieux amant : la haine qu'elle avait pour lui, aussi forte que sa tendresse pour Jones, ne pouvait plus être long-temps cachée... Tant de motifs réunis la déterminèrent à se jeter aux pieds de M. Western, et lui donnèrent assez de force pour le supplier de ne pas la contraindre à recevoir pour époux l'homme du monde pour lequel elle se sentait le plus d'aversion.

Quel coup de foudre pour M. Western!... Cette Sophie, cette fille, l'instant auparavant si chère à ses yeux, n'est déjà plus pour lui qu'un objet de mépris et de haine: rien ne peut apaiser un courroux d'autant plus terrible qu'il le croit légitime. Sa fille gémit et l'implore en vain ; il s'arrache brusquement de ses bras, et lui annonce

en jurant à l'anglaise, qu'il faut se résoudre à épouser Blifil, ou à être chassée de la maison paternelle pour n'y rentrer jamais.

L'emportement de M. Western était monté au point qu'il était sorti sans s'apercevoir que la pauvre Sophie, après avoir vainement prétendu le retenir par son habit, était tombée la face contre terre, et nageait dans son sang.

Tom était dans l'appartement de M. Western quand celui-ci revint de chez sa fille. Le vieux gentilhomme, encore tout bouillant de colère, ne se fit point presser pour faire part à Jones de ce qui l'avait allumée.

Tom, qui ne savait rien de ce qui s'était passé en faveur de Blifil, pensa tomber à la renverse en apprenant ces étranges nouvelles. Cependant, ayant par degrés recouvré ses esprits, le désespoir lui inspira assez d'audace pour demander à M. Western la permission d'aller voir sa fille, et cela, sous prétexte de tenter par ses conseils de l'engager à se soumettre aux désirs de son père.

## CHAPITRE IV.

### Scène touchante.

Sophie, que M. Western avait laissée évanouie en sortant de chez elle, se relevait avec bien de la peine lorsque Tom y entra. Les larmes et le sang couvraient le visage de cette belle fille. Quel spectacle pour lui ! Ah ! M. Jones, s'écria-t-elle, vous voyez la plus malheureuse des mortelles ! Hélas ! qui vous amène ici ?... Vous ignorez probablement toute l'horreur de ma situation; et votre présence en ces lieux ne peut que l'augmenter encore ! Fuyez, fuyez donc au plus tôt; c'est moi qui vous en prie !

Dispensez-moi, dit-il, d'obéir à cet ordre cruel... Mon cœur saigne du sang que je vois couler... Ah ! Sophie ! que ne puis-je voir épuiser mes veines pour épargner la moindre goutte de ce sang précieux !... Je ne vous dois déjà que trop ! interrompit-elle en le

regardant tendrement... Hélas! pourquoi m'avoir sauvé la vie?... Nous serions moins infortunés!

Ciel! que me dites-vous, repartit Jones. Est-il pour moi quelque supplice plus horrible que de me voir témoin de tout ce que souffre Sophie?

Sa voix et ses regards, en prononçant ces mots, étaient embrasés du feu de sa passion. Il se saisit de la main de Sophie, que cette fille, trop occupée de sa douleur, ne songea guère à retirer... Tous deux étaient muets, tandis que leurs yeux mouillés de larmes, et fixés l'un sur l'autre, lisaient mutuellement dans leur âme.

Sophie, enfin, revint assez à elle-même pour presser de nouveau son amant de sortir au plutôt de chez elle, en lui faisant entendre qu'elle se croyait perdue si on les y trouvait ensemble.

Tom la tranquillisa, et la surprit encore davantage, en l'assurant qu'il y était par ordre de son père, qui lui avait appris toute l'aventure de l'après-dînée.

C'est en faveur d'un odieux rival, s'écria-

t-il, c'est en faveur de ce même Blifil, qu'il croit que je viens vous parler... Mais que n'eussé-je point promis pour pouvoir pénétrer jusqu'à vous?... Parlez, parlez-moi donc, chère Sophie; consolez mon cœur affligé... Quelqu'un jamais peut-il aimer si tendrement que moi!... Quoi, vous êtes assez barbare pour m'envier cette main adorable, tandis que ce moment fatal va peut-être nous séparer pour jamais l'un de l'autre!... Hélas! il ne fallait pas moins qu'une aussi triste occasion pour surmonter tout le respect que vous aviez su m'inspirer!...

Sophie alors levant sur lui des yeux où toute l'énergie du sentiment était vivement exprimée: Hélas! que veut donc M. Jones? s'écria-t-elle; que prétend-il que je lui dise?

Promettez, promettez seulement, répliqua-t-il en soupirant, que vous n'épouserez jamais Blifil.

Arrêtez! répondit Sophie, le son même de ce nom détesté est mortel pour mon cœur! Soyez certain que jamais il n'obtiendra rien de ce que je pourrai lui refuser... Achevez, adorable Sophie! ajouta Jones en lui bai-

sant la main; mettez le comble à mon bonheur, en me permettant d'espérer.

Hélas ! lui dit Sophie, à quoi prétendez-vous que je m'engage ? Quel espoir puis-je vous donner ?... Ignorez-vous tout ce que je dois à mon père ? ignorez-vous ses cruelles intentions ?

Non, lui répliqua-t-il; mais je sais qu'il ne peut vous forcer de vous jeter aveuglément dans les bras du malheur.

Ce n'est pas le mien qui me touche, repartit Sophie, c'est bien plus encore la crainte de troubler le repos de ses jours; c'est plus encore celle de rendre votre perte aussi certaine que la mienne, si je suis assez faible pour ne pas résister à vos feux..... C'est cette seule idée qui m'affermit assez pour vous ordonner de prévenir tant de malheurs, en vous séparant de moi pour jamais.

Révoquez cette horrible sentence ! s'écria Jones; je ne crains rien que de perdre Sophie... Ciel ! prononce ma mort avant que de nous séparer !

Les deux amans, fondant en larmes, s'attendrissaient ainsi mutuellement, lorsqu'un

## CHAPITRE V.

Visite de M. Western à M. Alworthy. Effet produit.

Le lendemain de cette scène, M. thy était à déjeuner tranquillement a neveu Blifil, lorsque M. Western, tout échauffé du jour précédent, en se faire annoncer, et leur fit tout d' leine le récit de ce qui s'était pas lui la veille. C'était du nouveau pour auditeurs: on peut juger de leur ment.

M. Alworthy, vraiment touché contre-temps imprévu, et déjà contre Tom, s'en remit à M. Wester punition du coupable, et sur les à prendre pour prévenir les suite passion ridicule, qui dérangeait to projets.

Il fut arrêté que le château de M

tern, et les environs mêmes, seraient désormais interdits à Tom, sous peine d'être banni pour jamais de chez son bienfaiteur, qui se chargea de le réprimander de manière à ne rien laisser craindre de sa conduite à l'avenir.

M. Western, content de M. Alworthy, et envisageant le triste Blifil, que la surprise et la rage avaient jusque-là rendu muet, lui jura dix fois en l'embrassant qu'il n'aurait jamais d'autre gendre que lui, et retourna à son château plus vite encore qu'il n'en était venu, dans la crainte de ce qui pouvait s'y passer pendant son absence.

Après le départ de M. Western, M. Alworthy, qui voyait son neveu rêver et soupirer profondément, lui demanda avec bonté à quoi il se déterminait.

Hélas! Monsieur, lui répondit Blifil, peut-on douter du parti que doit prendre un amant, quand la raison et la passion lui montrent chacune un chemin contraire? La raison veut que je quitte une femme dont le cœur est épris pour un autre; et la passion me flatte que le temps et mes soins pourront

la mieux disposer en ma faveur. Je sens, d'un autre côté, l'injustice de vouloir supplanter quelqu'un dans un cœur qu'il paraît posséder; mais la résolution déterminée de M. Western me fait en même temps sentir qu'en disputant ce cœur, je puis faire le bien de toutes les parties, non-seulement celui des parens, mais encore celui des amans mêmes, dont la perte est infaillible si jamais ils sont époux. La fille, et j'en suis bien certain, serait perdue sans ressource, puisque, indépendamment de la ruine de sa fortune, et d'une alliance à tous égards déshonorante, elle aurait encore la douleur de voir dissiper le peu de bien que M. Western n'aurait pu se dispenser de lui donner... Ah! mon cher oncle, si comme moi vous connaissiez bien Tom! si vous saviez ce que j'ai cru devoir vous taire!.... Quoi donc (interrompit M. Alworthy)? qu'a-t-il encore fait de nouveau? Parlez, je vous l'ordonne. Non, Monsieur, répliqua Blifil; oublions le passé: il peut s'en être repenti.

Je vous ordonne, encore un coup, dit M. Alworthy, de ne me rien cacher.

— Vous, savez, Monsieur, combien vos
lres furent toujours sacrés pour moi : je
s pourtant fâché d'avoir parlé; vous pour-
z, dans le moment présent, me soupçon-
: de quelque animosité contre Tom. Le
l m'est cependant témoin qu'un motif aussi
; n'entrera jamais dans mon cœur! Dai-
:z donc me dispenser d'en dire davantage;
, si vous m'y forcez, souffrez que dès à
sent j'ose vous demander sa grâce.
'e ne vous promets rien, répliqua M. Al-
rthy; je n'ai, je crois, déjà montré que
p de faiblesse pour lui, et beaucoup plus
ıt-être que vous n'avez lieu de m'en sa-
r gré. Plus qu'il ne méritait, sans doute!
:ria Blifil, puisque le jour où l'on déses-
'ait le plus de votre vie, quand toute la
ıille, à mon exemple, était en larmes, il
;ait retentir la maison des chants que lui
piraient son mauvais cœur et son ivresse.
hasardai quelques représentations sur
ıdécence de sa conduite; mais l'état où le
ı l'avait mis lui permettait peu de m'en-
ıdre : il poussa même l'insolence, après
avoir accablé d'un torrent d'injures, jus-

à porter la main sur moi... Qu'entends-je! interrompit M. Alworthy: le traître osa-t-il vous frapper?

Je l'avais oublié, Monsieur, continua Blifil: puisse-t-il également oublier son ingratitude envers le plus digne et le plus généreux des hommes!

Blifil était en trop beau chemin pour s'arrêter. Après avoir mis son oncle au point où il le désirait depuis long-temps, il acheva d'écraser Tom, en chargeant des plus noires couleurs l'histoire de son prétendu rendez-vous avec Moly dans le bois, et la façon cruelle dont Tuakum et lui-même avaient été maltraités par notre héros; histoire, ajouta-t-il, que la charité seule l'avait empêché d'apprendre à son cher oncle, et surtout dans un temps de convalescence!...

M. Alworthy avait déjà prononcé dans son cœur la sentence de Jones. Il fit pourtant appeler Tuakum, qui, après avoir confirmé tout ce qu'avait dit Blifil, couronna l'ouvrage de son disciple, en montrant à M. Alworthy son estomac encore meurtri des coups qu'il avait reçus du coupable.

Le lecteur est peut-être surpris que Blifil et Tuakum eussent tardé si long-temps à instruire M. Alworthy des dernières fredaines de Jones. Mais il avait fallu qu'ils attendissent que le rétablissement de la santé de M. Alworthy eût fait renvoyer le médecin, qui aurait pu les démentir, du moins quant à la première scène. Ils étaient sûrs, d'ailleurs, que l'étourderie de Jones ne pouvait manquer de leur fournir bientôt matière à grossir encore son procès, au moyen de quoi leur succès n'était plus douteux. Ajoutons à ceci, que Blifil, en paraissant avoir exigé le silence de Tuakum sur les outrages que lui-même avait reçus, semblait être en effet ami de Jones, et que Blifil était bien sûr de ne pouvoir prendre son oncle par un endroit plus sensible.

---

## CHAPITRE VI.

Bon pour ceux qui ont un cœur.

Monsieur Alworthy avait pour co
de ne jamais punir personne, de ne pas
renvoyer un domestique dans la chal
son ressentiment. Il attendit l'après
pour mettre la sentence de Tom à
tion.

Le pauvre garçon assistait au dîner
ordinaire; mais son cœur était tro
chargé de peines pour lui permett
manger. Certains regards irrités qu'il
de temps en temps tomber sur lui, de
de M. Alworthy, l'avertirent que M.
tern avait révélé toute son intrigu
Sophie, et achevèrent de le déconcert
table levée, et les domestiques partis,
worthy lui ordonna de l'écouter.

Il lui rappela en détail toutes s
quités, principalement celles dont il

été informé que le jour même, et finit par lui dire que, s'il était hors d'état de se justifier nettement sur chaque article, il pouvait dès à présent partir pour ne jamais remettre le pied chez lui.

L'étonnement de Jones, déjà accablé par ses autres chagrins; le trouble qui s'empara de son cœur, aux accusations imprévues d'un juge qu'il n'avait jamais éprouvé si sévère, ne lui laissaient pas l'esprit assez libre pour défendre sa cause avec quelque ombre d'avantage. D'ailleurs, au fond, les charges étaient vraies : les circonstances seules auraient pu l'excuser; mais il n'en avait là d'autre témoin que lui-même. Il perdit donc la tête; et, semblable à un criminel réduit au désespoir, il n'invoqua en gémissant que la clémence de son juge.

La pitié que m'inspirait votre jeunesse, lui dit M. Alworthy, et l'espérance de vous ramener à la vertu, ne m'ont déjà que trop de fois séduit. Je serais plus coupable que vous-même si je vous pardonnais encore. Que dis-je ? votre indigne audace, en tentant de séduire une fille à qui vous ne de-

viez que le respect le plus profond, me force à me justifier moi-même, en punissant votre attentat: on me croirait votre complice. Vous avez dû connaître mon horreur pour tout ce qui tient de la bassesse ou de la lâcheté. Si mon estime et mon repos vous eussent été chers, vous n'eussiez pensé qu'en frémissant à l'indignité de votre entreprise. Est-il des châtimens assez sévères pour un traître et pour un ingrat? Je me crois à peine excusable, en songeant à ce que je fais encore pour vous. N'importe, je vous ai élevé comme mon fils; je ne vous renverrai pas nu dans le monde. Vous trouverez, en ouvrant ce papier, de quoi vous mettre en état de subsister, pour peu que vous puissiez être honnête homme. Mais si vous abusez de ce dernier effet de ma bonté, ne vous attendez pas à recevoir jamais aucun secours de la part de quelqu'un qui, cet instant passé, ne veut plus de commerce avec vous... Je veux bien vous dire encore que rien de ce qu'on vous reproche ne m'a plus vivement touché que votre extrême ingratitude pour un ami (en montrant Blifil)

nt les généreux sentimens méritaient de
ıs un tout autre retour.

Ce dernier trait était d'une amertume
p cruelle pour être supporté par Jones.
torrent de pleurs ruissela de ses yeux;
ıtes les facultés de la parole et du mou-
nent lui furent interdites. Il se sentit,
ıdant quelques instans, dans l'impossi-
ité d'obéir à l'ordre terrible qu'il avait
;u de quitter la maison. Il s'y détermina
în, après avoir baisé à diverses reprises
mains de M. Alworthy avec des trans-
rts aussi difficiles à feindre qu'à décrire.

---

maison s'offrit à ses regards, il courut et se hâta de tracer cette lettre.

« Madame,

« Si vous daignez réfléchir sur l'horreur « de ma situation, je présume assez de l'ex« cellence de votre âme pour me flatter que « les expressions de ma lettre, sans doute « mal conçue, trouveront grâce devant vous. « Hélas ! c'est le cœur seul qui me les dicte, « et nul langage ne peut rendre tout ce qu'il « sent.

« Je vais vous obéir, Madame; je me prive « de votre présence, et je m'en prive pour « jamais... Que cet ordre est cruel pour moi! « Mais j'en accuse la fortune bien plus que « ma Sophie. Et tel est mon malheur, qu'il « devient nécessaire pour elle, et que la fé« licité de ce que j'aime est attachée à la « nécessité d'oublier qu'il exista jamais un « infortuné tel que moi.

« Croyez, croyez belle Sophie, que je « vous cacherais mon malheur même, si je « pouvais probablement imaginer que la « voix publique ne dût pas vous le révéler.

« Je connais la bonté, la sensibilité de votre « cœur; je voudrais lui sauver les peines « que les malheurs d'autrui lui causent. « Puissent les miens ne point troubler votre « repos! Après vous avoir perdue, tous les « maux que me prépare l'avenir ne pour- « ront me trouver sensible.

« O ma Sophie! qu'il est affreux de vous « quitter! qu'il est bien plus affreux encore « de souhaiter d'être oublié de vous !... Ce- « pendant, l'amour le plus pur, l'amour le « plus tendre, l'amour enfin que j'ai pour « vous, exige l'un et l'autre.

« Pardonnez-moi d'oser penser que le « souvenir d'un malheureux soit capable « d'altérer votre repos. Mais si la chose était « possible, immolez, sacrifiez jusqu'à ma « mémoire à la tranquillité de votre cœur. « Croyez même, s'il le faut, que je ne vous « aimai jamais: songez combien je vous mé- « ritais peu; écoutez la voix de la gloire, et « méprisez un enfant de la terre, dont la « témérité ne saurait être trop punie... La « plume tombe de ma main... Grand Dieu! « veillez toujours sur ma Sophie!... »

Jones, en cherchant dans ses poches de quoi cacheter cette lettre, fut fort étonné de les trouver vides. La vérité du fait est que notre héros, dans un des accès de fureurs douloureuses qu'il avait eus l'instant auparavant dans la prairie, s'était défait de tout ce qu'il avait sur lui; que le portefeuille même qu'il avait reçu de M. Alworthy, et qu'il n'avait pas encore ouvert, quoiqu'il renfermât un billet de banque de 500 livres sterling, avait été jeté au vent avec le reste, et que le pauvre Tom ne s'en ressouvint qu'alors.

Il trouva dans la maison où il était ce qu'il fallait pour fermer sa lettre, et se hâta de retourner sur les bords du ruisseau voisin, dans l'espoir d'y retrouver ce qu'il avait perdu.

Mais à peine était-il en chemin, qu'il rencontra son ancien ami George, le garde-chasse, qui, après l'avoir très-tendrement complimenté sur son infortune (déjà connue dans le canton), s'était hâté de suivre ses pas, pour lui présenter ses services.

Il accompagna Tom dans la prairie, où tous les deux cherchèrent long-temps ce

ils ne devaient point trouver; et la raison était simple, c'est que le portefeuille et t le reste était dans la poche de George, , l'ayant trouvé sous ses pieds, avait cru out de bonne prise.

'om n'ayant plus d'espoir de recouvrer effets perdus, et beaucoup moins touché :ette nouvelle disgrâce que bien des gens le croiront peut-être, se retourna tout ›up vers son ancien ami. Dois-je espérer vous, lui dit-il, mon cher George, le rice le plus signalé que vous puissiez ntenant me rendre?

.'honnête George, qui avait amassé quel- argent au service de M. Western, au le son bon ami Tom, et qui craignait l ne fût ici question d'en prêter une tie, ne répondit qu'en hésitant plus d'une , *que M. Tom pouvait en toute occasion ıpter sur ses services*. Mais son inquié- e se dissipa en apprenant qu'il s'agissait quement de porter une lettre à Sophie. en chargea de tout son cœur; car, à l'ar- t près, Tom Jones était ce qu'il aimait le s au monde.

Mademoiselle Honora fut regardée par tous les deux comme le seul canal par où la lettre pouvait passer jusqu'à Sophie. George partit à l'instant même, et Tom fut attendre le retour de son messager dans une hôtellerie, à un quart de lieue de là.

Le garde-chasse, en arrivant chez M. Western, rencontra mademoiselle Honora, à qui, après l'avoir pressentie par quelques questions préliminaires, il remit la lettre pour sa maîtresse, et de qui il en reçut une autre que la femme de chambre avait portée tout le jour dans son sein, et qu'elle désespérait déjà de pouvoir faire tenir à M. Jones.

Le garde-chasse, charmé d'avoir si bien rempli sa commission, revint à toutes jambes au cabaret où était Jones, qui, en lui arrachant, sans lui parler, la lettre de Sophie, y trouva ce qui suit.

« Monsieur,

« Il ne m'est pas possible de vous exprimer tout ce que j'ai souffert depuis que je ne vous ai vu. La patience avec laquelle vous avez supporté, par rapport à moi,

mauvais procédés de mon père, a fait
tre dans mon cœur des sentimens de
onnaissance que je ne croirai jamais
z dignement acquitter. Vous connaissez
caractère; daignez, à ma prière, éviter
tout sa rencontre. Je voudrais bien
ivoir vous consoler... Croyez pourtant
la plus grande violence pourra seule
enir le sacrifice de ma main en faveur
quelqu'un qui ne vous sera point
éable. »

ies lut, relut et baisa cent fois cette
; elle ralluma tous ses feux. Il se re-
t de la façon dont il avait écrit à miss
ern; mais il se reprocha bien plus encore
ir fait partir une autre lettre pendant
nce de son messager, par laquelle il
ettait solennellement à M. Alworthy
iffer jusqu'aux moindres lueurs de sa
on pour Sophie.
endant, dès qu'il fut un peu plus de
froid, il sentit que le billet de Sophie
ucissait ni ne changeait sa situation,
lui laissant l'espoir que la constance

de cette fille pouvait être assez ferme que le temps pût amener quelque événe favorable à deux amans aussi fidèles qu

Cette dernière idée confirma ses mières résolutions; et, après avoir pris c de George, il se mit en chemin vers petite ville voisine, où il avait prié M worthy (au cas qu'il lui plût de ne pa voquer sa sentence), de lui faire tenir porte-manteau.

---

## CHAPITRE VIII.

**ıduite de Sophie, qui sera approuvée par celles de son sexe capables de penser comme elle.**

Sophie, depuis vingt-quatre heures, n'aıit point passé le temps agréablement. Elle 'ait essuyé de longues conversations de la ırt de sa tante, dont le but était de lui 'ouver que l'amour, dans le monde *poli*, était plus envisagé que comme une pasın ridicule. Le mariage, disait-elle, n'est jourd'hui considéré, de la part des femmes, ıe comme une charge ou un office de jucature l'est par les hommes, c'est-à-dire ı égard aux avantages qu'on en retire, soit ıur la fortune, soit pour la considération. es maximes solides, appuyées par nombre exemples illustres, et très-prolixement ımmentées par la scientifique tante, avaient llement excédé la pauvre Sophie, qu'elle

s'était enfin déterminée à se mettre au lit, où elle était encore au retour de son père de chez M. Alworthy.

Il était environ dix heures du matin, lorsque M. Western entra précipitamment dans l'appartement de sa fille. Je suis charmé de vous trouver ici, lui dit-il; tout est en sûreté, et je vais faire en sorte qu'il en soit toujours de même.

A ces mots il ferma la porte, et en donna la clef à Honora, après avoir joint aux ordres les plus précis, les promesses les plus brillantes au cas qu'elle lui fût fidèle, et les menaces les plus terribles au cas qu'elle trahît sa confiance.

Les instructions d'Honora étaient de ne pas souffrir que Sophie mît le pied hors de son appartement, à moins qu'il ne jugeât à propos de la faire appeler, et de n'en permettre l'entrée qu'à sa tante seule.

A l'heure du dîner, le vieux gentilhomme fit descendre sa fille, qui fut contrainte d'obéir. Tout se passa à l'ordinaire: on ne parla de rien; et la table levée, on la reconduisit dans sa prison.

Le soir, la geôlière Honora lui glissa la lettre qu'elle avait reçue des mains du garde-chasse. Sophie la lut très-attentivement deux ou trois fois de suite, et se jeta sur son lit, en versant un torrent de larmes.

Honora, aussi affligée que surprise des nouvelles douleurs de sa maîtresse, s'empressa de lui en demander la cause... O ma chère Honora! je suis perdue, s'écria la tendre Sophie. Je suis convaincue que tu m'aimes : c'est trop long-temps te cacher mon secret..... J'ai laissé surprendre mon cœur par un ingrat qui n'en était pas digne..... Hélas! il m'abandonne..... il me trahit!

Ciel! répondit la femme de chambre, se peut-il que M. Tom soit un perfide?... Il l'est, il l'est sans doute! Vois cette lettre, répliqua Sophie. M'abandonnerait-il, me prierait-il d'oublier jusqu'à son nom même, s'il m'eût jamais aimée? L'aurait-il pu penser? Aurait-il pu me l'écrire à moi-même?...

Et bien, Madame, il faut l'oublier, interrompit Honora; il faut vous en venger en vous donnant à M. Blifil. Il convient fort

à un drôle tel que ce M. Jones, à un
sérable bâtard, dont le père même n'est
encore trop bien connu, d'oser manqu
ma maîtresse! lui qui n'était pas digı
Arrête! lui dit Sophie avec aigreur, ar
tes blasphèmes, et garde-toi de jamais ]
noncer son nom devant moi, qu'avec
pect... Lui, me manquer jamais! Juste (
que je suis injuste! Son cœur, son t
cœur a plus souffert, en écrivant ces ı
cruels, que je ne souffre moi-même eı
lisant... Tout est vertu, tout est généro
tout est noblesse en lui. Ah! que je
rougir de ma faiblesse, quand je conda
ainsi ce que je devrais admirer!... Cl
Honora, le croiras-tu? c'est mon seul i
rêt qui le guide; c'est à moi qu'il se sacr
qu'il s'immole lui-même... La crainte d'
un obstacle à mon bonheur l'a jeté daı
désespoir!

Je suis charmée, dit Honora, qu'il
senti, et que vous-même enfin sentiez a
combien cette crainte est fondée. N'auı
il pas été bien triste, n'aurait-il pas été c
de vous voir risquer de vous perdre p

eune aventurier chassé de chez son
'aiteur, et chassé, dit-on, sans un

ıassé ! s'écria Sophie, en frémissant...
ntends-je ? Explique-toi.
›nora lui dit alors ce qu'elle avait ap-
lans le village du bannissement de Tom
s, fondé sur la hardiesse qu'il avait eue
›rter ses vœux jusqu'à la fille unique de
Vestern; ce qui avait tellement fâché
llworthy, qu'il avait mis Jones à la
:, sans lui avoir donné seulement un

est donc moi, dit Sophie en sanglot-
c'est moi qui cause sa ruine !... Chassé
un denier !... Vite, vite ! chère Honora;
ds tout ce que je puis donner... Voilà
nontre, mon collier... Tiens, prends
re mes bagues... Cours, vole, et garde-
e revenir sans avoir remis le tout à ce
re exilé.
›nora, qui craignait que M. Western
ıi demandât compte des bijoux de sa
se jeta aux genoux de Sophie, pour
:présenter les conséquences de sa libé-

ralité, ainsi que le danger certain qui les menaçait toutes deux, et peut-être son amant même, au cas qu'elle fût sourde à de si justes remontrances.

Eh bien ! prends donc tout mon argent, lui dit Sophie : n'en réserve pas une obole; fais en sorte de trouver cet infortuné, et de le lui remettre... Hâte-toi; cours, te dis-je; tu n'as déjà perdu que trop de temps.

La tendre amante fut obéie. Honora, qui retrouva George dans le château, lui remit une bourse contenant environ seize *guinées* [1] : c'était tout ce que possédait miss Western; car, quoique son père ne lui refusât rien, Sophie était trop généreuse pour beaucoup amasser.

George se sentit encore vivement tenté de garder cet argent; mais la crainte que son larcin, dont il subsistait deux témoins, ne fût un jour découvert, ou peut-être (prenons le parti le plus honorable pour l'humanité) un mouvement de compassion pour l'état actuel de Jones, l'emporta alors sur la

[1] La guinée vaut à peu près un louis d'or.

violence de la tentation. Ce qu'il y a de sûr, c'est que George s'acquitta fidèlement de son message, et qu'il remit la bourse absolument intacte à son ami.

FIN DU SIXIÈME LIVRE.

# LIVRE SEPTIÈME.

Contenant l'espace de trois jours.

## CHAPITRE PREMIER.

### Monologue de Jones.

JONES reçut tous ses petits effets le lendemain matin de chez M. Alworthy, avec cette réponse à la lettre qu'il lui avait écrite.

« Mon oncle m'ordonne de vous dire, « Monsieur, que le parti qu'il a pris de se « défaire d'un commensal de votre espèce, « n'ayant été fondé que sur une résolution « bien réfléchie, et sur l'évidence même du « peu que vous valiez, vous aviez le plus « grand tort du monde d'imaginer que toute « votre éloquence puisse jamais changer ses

ositions à votre égard. La présomp-
avec laquelle vous osez lui mander
vous renoncez à toutes vos préten-
sur certaine personne, lui paraît
ridicule que rare : vous avez appa-
ent oublié ce que vous êtes, ainsi
qu'elle est. Quoi qu'il en soit, j'ai
exprès de vous dire que mon oncle
d'autres preuves de complaisance
e part, que celle de quitter le pays
de la présente.

puis finir cette lettre sans faire
ıx sincères pour votre amende-
ans l'espoir de pouvoir me dire
votre serviteur,

« Blifil. »

e de ce billet fit naître dans le
ıes mille sentimens aussi ter-
posés entre eux. Celui de la
porta enfin sur celui de l'indi-
la rage. Les larmes vinrent à
secours, et détournèrent le
naçait la tête de Blifil.
cria-t-il en se relevant tout

à coup, donnons donc à M. Alworthy la seule preuve qu'il exige de mon obéissance: partons dès ce moment..... Mais, pour où aller ? De quel côté porterai-je mes pas ?... Laissons ce soin à la fortune : puisque nul être sur la terre ne s'intéresse pour un malheureux tel que moi, tout m'est également indifférent.... Nul ne s'intéresse à ton sort!... Ingrat! tu sais trop le contraire. Les vœux que quelqu'un fait pour toi ne te sont-ils pas mille fois plus précieux que ceux de l'univers entier!... Je veux, je dois penser que mon destin n'est pas indifférent à ma Sophie... Quoi ! faut-il donc abandonner le seul ami, le seul bien qui me reste ? Et quel ami, grand Dieu !... Mais puis-je vivre, sans la compromettre, en mêmes lieux que ma Sophie ? Et, dût-elle le désirer plus ardemment encore que moi, ai-je quelque espérance de pouvoir l'approcher sans l'exposer à la vengeance de son père? Puis-je la faire consentir à son avilissement? Et, dussé-je abuser de son penchant jusqu'à ce point, oserai-je me prévaloir de sa faiblesse ?... Non, j'en déteste jusqu'à la pen-

:... Adieu, Sophie! adieu, la plus aimée la plus aimable des femmes!...

Il s'agissait pourtant de savoir où aller, quel métier faire. Le monde, suivant xpression de Milton, était *ouvert devant yeux;* et Tom, ainsi qu'Adam, ne voyait, connaissait aucun mortel de qui pouir attendre aucun secours.

Tous les états, tous les métiers exigeaient long apprentissage; et, pour comble de grâce, il se trouvait à peu près sans arnt. L'Océan enfin, cet ami secourable des lheureux, vint s'offrir à sa pensée, et rut lui tendre les bras. Tom se décida ns l'instant; et, pour parler tout natulement, Tom se détermina à se faire elot.

lais, avant que nous puissions le suivre la route de Bristol, où il projette de r' embarquer, nous ramènerons le lecchez M. Western, pour y voir un moce que fait la charmante Sophie.

---

## CHAPITRE II.

### Querelles de famille.

Le jour même que M. Western avait tenu sa fille prisonnière, la tante de Sophie était absente du château. Le soir, à son retour, elle avait trouvé la conduite du père d'autant plus ridicule, qu'il avait agi sans la consulter, et que, pour se tirer d'embarras, il s'était absolument reposé sur sa sœur de la conversion de sa fille.

Le matin même du départ de M. Jones, madame Western fit appeler Sophie dans son appartement, où, après lui avoir appris qu'elle avait rompu les fers de sa nièce, cette femme philosophe déploya de nouveau toute son éloquence pour lui prouver que le choix d'un époux devait être indifférent pour une fille raisonnable, pourvu qu'il fût bien riche, et pût lui donner un rang dans le monde. Elle déclama fortement contre l'amour, qui

vant elle n'était qu'une passion roma-
ıque, depuis long-temps proscrite par les
:sonnes sensées, et reléguée dans l'obs-
ité des provinces; elle finit enfin, après
pompeux éloge des biens et des qualités
M. Blifil, par exhorter sa nièce à con-
ıtir aux vues de sa famille.

J'épargne au lecteur toutes les sentences,
ıtes les citations, toutes les maximes et
raisonnemens politiques dont madame
estern avait nourri divers endroits de sa
rangue. Je crois devoir aussi supprimer
es réponses de Sophie et les répliques de
tante. Il suffit de savoir que notre hé-
ne se défendit bien, et que madame Wes-
ı, outrée de n'avoir encore pu rempor-
sur une petite provinciale une victoire
le croyait certaine, et dont elle avait
son frère; il suffit, dis-je, de savoir
ette dame, après avoir passé rapide-
du ton de la persuasion à celui de la
e, reprochait durement à Sophie la
e de ses sentimens, et croyait déjà
ns les yeux effrayés de sa nièce l'ins-
sa défaite, lorsque M. Western, qui

avait tout écouté, vint brusquement l'interrompre pour joindre sa voix à celle de sa sœur.

Madame Western était en colère : cette imprudence de son frère, qu'elle interpréta comme née de la défiance qu'il osait concevoir de la sublimité de ses lumières, la rendit furieuse. Sa médiation méprisée à ce point ne lui permettait plus de se mêler d'une négociation que l'intérêt d'un frère ingrat lui avait fait entreprendre, et qu'il venait faire échouer au moment de la réussite. Ce manque de respect de la part d'un homme sans teinture, sans notion des premiers principes du monde et de la politique, ne permettait pas à une femme comme elle de rester plus long-temps chez lui. A ces mots elle sort en lui lançant un regard indigné, demande son carrosse, et se dispose à partir du château.

Autre scène pour Sophie..... Son père, resté seul avec elle, quoique humilié par les reproches de sa sœur, reprend bientôt assez de force pour accuser sa fille d'une rupture qui va peut-être lui coûter l'opu-

succession de madame Western. Il
, il tonne et jure de se venger d'elle,
orçant d'épouser Blifil avant qu'il soit
ours.
at de la pauvre Sophie, pendant tout
age, était digne de compassion. La
quoique vive et emportée par tempé-
t, était pourtant au fond moins dérai-
ble que le père. L'autorité qu'elle s'était
e sur l'esprit du vieux gentilhomme
été plus d'une fois utile à Sophie. Il
gissait que de flatter l'amour-propre
dame Western, en paraissant quel-
s céder à la force de ses raisonne-
pour tout obtenir d'elle. Cette ré-
, qui vint frapper Sophie, la fit dans
nent précipiter aux pieds de son père,
e supplier, puisqu'elle était la cause
inée de leur rupture, de courir après
ne Western, d'empêcher son départ,
moins de le retarder, jusqu'à ce que
re fût apaisée.
Western, ébranlé par les pleurs de sa
et peut-être bien plus encore par la
de perdre la succession de sa sœur,

consentit enfin, mais non pas sans lâcher plus d'une apostrophe contre le sexe, à s'humilier jusqu'à faire ce qu'il appelait *une bassesse.*

Madame Western montait en carrosse lorsque son cher frère arriva, et qui, après lui avoir sauté au cou, en lui faisant l'aveu de tous ses torts, parvint bientôt enfin à l'apaiser. Nous avons déjà insinué qu'elle n'était pas méchante; ajoutons qu'elle aimait son frère, quoiqu'elle eût un souverain mépris pour son ignorance sur ce qu'elle appelait le *bon ton* et la connaissance du monde.

Sophie, qui avait de si bonne foi opéré cette réconciliation, en fut cependant la victime. Les parties réunies concourant également à condamner sa conduite, et à chercher les moyens de la mettre à la raison, la prompte conclusion de son mariage avec Blifil fut résolue, sinon par la force, du moins par surprise.

Ce beau projet, conçu par madame Western, et adopté par son frère, venait d'être arrêté lorsqu'on leur annonça Blifil.

Le père de Sophie, par l'avis de sa sœur,

monte à l'instant chez sa fille, et lui notifie, en jurant, qu'il faut se disposer à recevoir dans le moment la visite de M. Blifil, ou s'exposer à tous les traits de la vengeance d'un père justement indigné contre elle.

Sophie, comme sa tante l'avait très-sagement prévu, était dans un état d'accablement qui ne lui laissait guère la force de résister à un père qu'elle aimait, et auquel elle n'avait jamais désobéi : son silence et son trouble furent interprétés comme un aveu. On fit entrer Blifil. Le détail de cette entrevue n'intéresserait que peu de lecteurs : suivons donc la règle d'Horace, qui conseille aux écrivains sensés de supprimer toutes les situations qu'ils ne pourront placer dans un beau jour.

L'art avec lequel Blifil se conduisit dans cette seconde visite aurait pu engager toute autre que Sophie à l'estimer assez pour lui confier l'état de son cœur : mais elle avait conçu des idées si justes du caractère de ce jeune homme, qu'elle aima mieux se contraindre avec lui que de risquer en de pareilles mains le plus mince de ses secrets.

Elle n'en fut pourtant pas plus heureuse. Blifil, guidé par l'intérêt, poussé par la vengeance, et brûlant d'enlever à Tom une maîtresse aimable, ne manqua pas de tout interpréter en sa faveur : les mépris même de Sophie n'étaient selon lui que les effets de la pudeur ordinaire aux personnes bien nées, à la vue d'un futur époux.

C'est du moins ce qu'il fit entendre à M. Western, à la sœur de ce gentilhomme, et à M. Alworthy même, au sortir de cette visite, dont il feignit d'être fort content.

L'inclination que Sophie avait paru avoir pour Jones n'était, à l'entendre, qu'un goût frivole et passager, dont elle rougissait maintenant au fond de l'âme, et d'où naissaient son embarras et sa contrainte aux yeux de son nouvel amant.

M. Western et sa sœur, quoique un peu mieux instruits, étaient trop intéressés à le confirmer dans cette opinion, pour n'y pas employer tous leurs efforts, et ne le pas seconder auprès de son oncle, dans l'esprit duquel il subsistait encore quelques restes de défiance.

Ainsi la vivacité de M. Western, excitée par celle de son futur gendre, et favorisée par la tante de Sophie, ne trouvant et ne prévoyant plus d'obstacles, fixa, du consentement de M. Alworthy, le mariage des deux jeunes gens au surlendemain.

---

## CHAPITRE III.

**Étrange résolution de Sophie. Stratagème de mademoiselle Honora.**

On s'était bien gardé de confier ce projet Sophie, qui après avoir relu plus d'une fois la lettre de Tom Jones, et l'avoir baignée de ses larmes, ainsi que le manchon qu'elle avait retiré des mains de sa femme de chambre, était absorbée dans ses tristes idées, lorsque cette fille entra tout à coup dans sa chambre, en s'écriant : Tout est perdu, Mademoiselle ! je viens d'entendre monsieur votre père ordonner au ministre Supple d'obtenir aujourd'hui des dispenses : on veut probablement vous marier, et dès demain matin.

Dès demain ! s'écria Sophie, en pâlissant, et d'un air indigné...

Oui, Madame, répliqua la fidèle femme de chambre. C'est ainsi, je vous le proteste,

que je crois l'avoir entendu... Honora, lui dit Sophie, tu viens de me surprendre, de m'effrayer au point qu'il me reste à peine la force de parler... Dis-moi, chère Honora, que ferais-tu dans le cas où je suis ?... Moi, Madame, dit-elle, j'épouserais M. Blifil. Il est jeune, il est riche, il vous aime; et vous pourriez l'aimer un jour. L'autre est mieux fait et plus aimable, j'en conviens : mais voilà tout; et c'est vouloir vous perdre que... Honora, fière d'être consultée par sa maîtresse, allait donner carrière à la prolixité de ses avis, lorsque Sophie lui coupant la parole : J'aimerais mieux, dit-elle, me plonger un poignard dans le sein, que d'épouser ce monstre... Tais-toi; laisse-moi réfléchir... Oui, c'en est fait... j'y suis déterminée : je pars dès cette nuit; je fuis, je quitte pour jamais la maison de mon père... Si tu m'aimes, tu me suivras.

Doutez-vous de mon zèle ? s'écria la duègne, que le moment présent avait toujours droit de subjuguer. Doutez-vous que je ne sois prête à vous suivre au bout du monde même ?... Daignez cependant réfléchir aux

suites d'une telle entreprise. Qu'allez-vous devenir? et quel est votre but? Où voulez-vous aller?

A Londres, répliqua froidement Sophie. Je me souviens d'une parente, femme du plus haut rang, qui a passé quelques mois à la campagne de ma tante, et qui, dès lors m'aimait assez pour m'avoir fortement priée d'obtenir de mon père d'aller passer quelque temps chez elle. Je compte y être bien reçue... Je ne m'y fierais pas, interrompit la femme de chambre : ma première maîtresse avait la manie d'inviter ainsi toutes les dames campagnardes à la venir voir en ville; mais, à leur arrivée, elle n'était jamais chez elle. D'ailleurs, quand celle-ci saura que vous vous êtes sauvée de la maison paternelle...

Tu te trompes encore, lui dit Sophie : l'autorité d'un père est d'un faible poids aux yeux des gens de cette espèce. Quand je la lui objectais, pour me dispenser de la suivre à Londres, sans le consentement de M. Western, j'étais l'objet perpétuel de ses plaisanteries. Ainsi j'ai lieu d'espérer un asile et la protection de cette dame, jusqu'à ce que

mon père, me voyant hors de sa puissance, consente enfin de revenir à la raison.

Honora, satisfaite de ce côté, se retrancha sur nombre d'autres objections. Comment sortir du château sans être vues? Quels chevaux, quels domestiques pourrait-on se procurer? Comment affronter seules les rigueurs de la saison, les voleurs et les autres dangers d'un pareil voyage?

Sophie, affermie dans son dessein, trouva réponse à tout. Nous partirons la nuit, dit-elle; nous trouverons des chevaux dans la ville la plus prochaine; et ce serait un grand hasard que nous fussions attaquées dans le peu de chemin que nous avons à faire d'ici là. En un mot, si tu veux me suivre, je te promets une récompense qui surpassera ton espoir.

Ce dernier argument prévalut. Il ne fut plus question que de s'arranger sur la façon de sortir du château, et d'un obstacle très-difficile à surmonter : c'était comment emporter leur bagage. Cet article n'intéressait guère Sophie : une fille résolue à suivre, ou à fuir un amant, s'embarrasse très-peu de

ce qu'elle laisse après elle. Honora n
pas dans le cas de penser ainsi : l'a
n'inspirait à son cœur ni espoir, ni cra
et la valeur réelle de ses nippes, qu
saient toute sa fortune, l'occupait forte

La nécessité, mère de l'inventio
suggéra enfin le moyen de sauver sa
garderobe. Ce fut celui de se faire ch
par Sophie, dès le soir même. L'expé
fut approuvé; et la femme de char
après avoir promis à miss Western c
fournir, dans la journée, matière plu
suffisante pour être mise à la porte, se
gea d'emporter dans son paquet tout c
pourrait leur être nécessaire pour le vo

## CHAPITRE IV.

### Altercations.

Honora n'eut pas plutôt quitté Sophie, pour se disposer à jouer son rôle, que quelque chose lui suggéra qu'en sacrifiant et sa maîtresse et son secret à M. Western, elle ferait infailliblement sa fortune. Plus d'une considération la pressait de faire cette découverte : la perspective séduisante d'une récompense égale à un si grand service flattait son amour pour l'argent; les dangers de l'entreprise à laquelle elle avait eu la faiblesse de consentir, l'incertitude du succès, la nuit, le froid, les voleurs, les ravisseurs même, tous ces objets ajoutaient à ses craintes.

D'autre part, un voyage à Londres, après lequel elle aspirait depuis long-temps; les délices vantés, et mille fois exagérés dans son esprit, qu'elle croyait aller goûter dans

cette grande ville; la récompense annoncée par Sophie, beaucoup plus libérale que son père; les remords anticipés d'une si noire trahison, et surtout l'amitié sincère qu'elle avait pour sa maîtresse, faisaient pencher la balance en faveur de Sophie. Mais une idée d'un bien autre poids pensa tout perdre. Sophie était mineure; ses promesses ne pouvaient de long-temps être réalisées: quoique héritière de sa mère, quoique légataire d'une somme considérable de la part d'un de ses oncles, mort depuis peu, elle n'était point d'âge à pouvoir disposer de rien; mille accidens très-imprévus pouvaient encore dans la suite mettre obstacle à sa générosité; tandis que la récompense qu'on avait droit d'attendre de son père était dans le cas d'être acquise et acquittée dans le moment.

Ces différentes réflexions troublaient étrangement mademoiselle Honora, et peut-être eussent été fatales à Sophie, si le hasard n'eût pas produit un incident qui leva tous les obstacles, et soutint la fidélité de la femme de chambre.

Madame Western en avait une bien moins âgée, et beaucoup plus fière. Honora, qui supportait impatiemment ses hauteurs, avait déjà eu plus d'une querelle avec elle, et ne pouvait la souffrir. J'ignore; non: mais il importe assez peu de connaître quel sujet l'avait amenée dans la chambre de mademoiselle Honora, au moment où cette dernière était tout entière à ses réflexions : il suffit de savoir que ces deux femmes, par les mêmes motifs, également *très-contradictoires* en tout, n'avaient pas été un quart-d'heure ensemble, que tout le château avait retenti de leurs clameurs et de leurs cris; que madame Western, qui dans l'instant passait par là, étant accourue au bruit, avait cru être insultée par Honora; et qu'il n'en avait pas fallu davantage à cette dame pour voler chez son frère, et pour lui notifier que si Honora n'était pas mise à la porte avant la fin du jour, il ne devait pas se flatter que madame sa sœur passât la nuit dans le château.

M. Western n'était pas homme à lui refuser une si légère satisfaction. Il crut ne la

point assez venger, et voulut même (en sa qualité de *juge de paix*) envoyer la coupable à Bridwel. Mais madame Western, qui, comme nous l'avons déjà dit, s'apaisait tout aussi aisément qu'elle se mettait en colère, intercéda pour elle, et se contenta d'un simple, mais très-prompt bannissement hors des domaines de son frère.

Le paquet d'Honora se trouva donc tout prêt avant le soir : on lui paya ses gages. Elle partit à la satisfaction de tout le monde, et surtout de Sophie, qui lui avait donné rendez-vous à minuit juste dans un endroit convenu, et peu éloigné du château.

Mais il fallait encore essuyer deux audiences bien pénibles : l'une de la part de la tante, l'autre de celle du père.

Celle de la tante fut longue et vive; celle du père fut terrible, et troubla tellement Sophie (dans la crainte que sa fuite ne rencontrât quelques obstacles), qu'il arracha d'elle une espèce de promesse de ne plus s'opposer à sa volonté.

Le vieux gentilhomme fut si agréablement surpris, et si flatté de ce prétendu consen-

ent de sa fille, que changeant tout à coup
reproches en remercîmens, et ses me-
s en caresses, il lui fit présent d'un billet
anque de cent livres sterling, en la priant
disposer pour toutes les emplettes qui
raient lui plaire.

phie avait l'âme aussi bonne que ten-
la joie de M. Western, sa générosité, la
hèrent jusqu'aux larmes, et pensèrent
luire ce que la sublimité de la tante et
es les fureurs du père n'avaient encore
agner sur elle. La reconnaissance et la
resse filiale balancèrent pendant quel-
instans l'amour dans son cœur. Mais ce
bat, quoique pénible, ne pouvait être
ng ni douteux : deux souvenirs, quoi-
opposés, celui de l'odieux Blifil et celui
aimable Jones, en l'affermissant dans
premier dessein, étouffèrent bientôt tous
emords.

issons-la dans cette disposition, pour
ce que fait maintenant l'ami Tom.

———

## CHAPITRE V.

**Matières diverses, peut-être assez naturelles, mais peu nobles.**

Nous avons, je crois, laissé notre héros sur la route de Bristol, déterminé à chercher fortune sur mer, ou plutôt à fuir celle que tout autre que lui aurait cru pouvoir trouver sur terre.

Il avait pris des chevaux et un guide; et, par malheur, le guide était mauvais : il y a plus, il était vain. La honte de demander aux passans le chemin duquel il sentait bien qu'il s'écartait, lui fit prendre tant de détours, que la nuit le gagna, et que Jones, qui, malgré ses profondes rêveries, commençait à se douter de l'aventure, voulut absolument s'arrêter au premier village, où il apprit qu'il était sur le chemin de Glocester, route directement opposée à celle qu'il comptait suivre.

Il exhalait son courroux contre le guide,

lorsqu'un honnête quaker en s'approchant, le chapeau sur la tête : Ami, dit-il à Tom, j'aperçois que tu t'es égaré. Si tu veux m'en croire, tu ne marcheras pas la nuit; elle est obscure ; la route est difficile, et depuis quelques jours on y rencontre des voleurs. L'hôtellerie prochaine est bonne; crois-moi, profites-en pour tes chevaux et pour toi-même jusqu'à demain matin.

Jones, quoique surpris du ton familier de l'inconnu, adopta le conseil, et suivit le quaker à l'hôtellerie du village.

Tom était bien vêtu, et marchait avec deux chevaux : il fut bien accueilli par l'hôte, qui le pria cependant d'excuser s'il n'était pas traité suivant son rang, attendu que sa femme, qui était absente depuis le matin, avait, disait-il, emporté ses clefs.

Notre héros avait la tête trop chargée pour faire attention au compliment : il ne désirait que d'être seul, pour se livrer à toute sa mélancolie. Le quaker, qui s'en aperçut, en eut pitié, et lui fit tant d'instances, que Jones se vit forcé de rester avec lui.

Après un assez long silence, le quaker, qui croyait n'être que charitable, et qui peut-être était également curieux, élevant tout à coup la voix : Je crois, dit-il, ami, que ton cœur n'est pas à son aise. Mais pourquoi te laisser abattre ? Si c'est un ami que tu pleures, tu dois songer que tout homme est né pour mourir. De quel secours lui sont tes larmes ? L'homme doit apprendre à souffrir; la peine est son partage : j'ai les miennes ainsi que toi, et peut-être plus grandes. Avec un bien de cent livres sterling de revenu, mais qui ne doit rien à personne, et qui suffit à mes besoins; avec une conscience qui, grâce au Ciel, connaît peu les remords; avec un corps robuste, un cœur humain et pacifique... ami, je suis cependant plus malheureux que toi.

J'en suis sincèrement fâché, répondit Tom en soupirant.

Ah, mon ami ! répliqua le quaker, c'est ma fille, c'est une fille unique qui me rend malheureux ! Elle seule ici bas faisait toute ma félicité : elle m'a quitté cette semaine; elle s'est enfuie de chez moi pour épouser un

jeune aventurier qui n'a pas une obole..... Ah ! que n'est-elle morte, ainsi que l'ami dont le trépas t'attriste ! je me croirais bien plus heureux.

Ce que j'entends est bien étrange, lui dit Jones. Quoi ! vous aimeriez mieux la voir morte ?

Sans doute, répliqua le quaker; et cela ne vaudrait-il pas mieux pour moi, que de la voir exposée à demander son pain ?..... Quoi ! ne t'ai-je pas déjà dit que c'est un gueux qu'elle vient d'épouser ?

Et bien, répartit Tom, en est-elle moins votre fille ? et n'êtes-vous pas assez riche ? L'imprudence d'un enfant fait-elle cesser d'être père ?

Oh ! s'écria le quaker, puisqu'elle m'a désobéi, puisqu'elle m'a trompé, puisque l'amour seul l'a guidée, c'est à l'amour à la nourrir; je n'ai plus rien à lui donner. Je la verrais dès demain à ma porte, mourant de faim et de misère, sans en être touché.

Jones, à ces mots, le regarda en frémissant, et voulut le quitter.

Allons, allons, ami, lui dit le quaker, en

le retenant, reste avec moi; ne t'abandonne pas à la douleur : tu vois qu'il est des maux bien plus à plaindre que les tiens... Je vois, qu'il est des insensés et des barbares, s'écria Tom en s'arrachant des bras du quaker.

Tu te fâches! lui dit l'autre. Mets-toi donc à ma place : dis-moi, que ferais-tu?

Je chercherais ma fille et mon gendre, répondit Jones; je pardonnerais à leur jeunesse; je les prendrais chez moi; je ne penserais pas sans horreur à causer le malheur de quelqu'un que je prétends aimer.

Moi, les chercher! s'écria le quaker..... Moi, les prendre dans ma maison!... Persuade-moi plutôt d'y appeler mes deux plus mortels ennemis.

Et bien, vas-y donc toi-même, lui dit Tom, outré d'indignation, en le poussant hors de la chambre : je déteste la société d'un homme tel que toi...

Les propos du quaker avaient tellement frappé Jones, que son émotion était sensible. Le quaker s'en était aperçu; et cette observation, jointe à ce qu'il avait déjà remarqué de singulier dans le reste de sa conduite, avait

assez frappé l'honnête quaker pour pouvoir décider, en conscience, que Tom était réellement fou.

Ainsi, loin de garder quelque ressentiment de ce qu'il venait d'essuyer, le bon Broadbrim (c'était son nom), touché de compassion pour son frère, alla faire part de sa découverte à l'hôte, en l'exhortant à traiter avec tous les ménagemens possibles un gentilhomme infortuné, qui, disait-il, n'était qu'à plaindre.

L'hôte, qui, après avoir fait jaser le guide, s'était fait rendre compte et de la naissance et des aventures de Jones, répondit en jurant et en riant au nez du quaker, que son prétendu gentilhomme, quoique bien galonné, n'était qu'un bâtard de paroisse, chassé pour ses friponneries, et dont il voudrait être déjà défait, dût-il en être pour l'écot d'un tel *vaurien*, pourvu qu'il sauvât son argenterie de ses griffes.

Il est bon de savoir que ce discours se tenait secrètement dans la cuisine, auprès du feu, et en présence de tous ceux qui étaient alors dans l'hôtellerie.

Le quaker eut à peine entendu ces propos, que la pitié sortit tout à coup de son cœur, et fit place à l'indignation. Il partit aussi outré de l'affront qu'il prétendait avoir reçu, que le serait un de nos modernes ducs qui se croirait bravé par un honnête gentilhomme.

L'hôte, comme on la vu, n'était pas de meilleure humeur : Tom avait beau sonner, les domestiques étaient sourds; en vain il demandait un lit, il ne s'en trouvait point pour lui. Il fallut prendre patience. Accablé de chagrins, de fatigue et de sommeil, notre héros, qui savait se prêter au temps, se jeta dans un large fauteuil, et tâcha de s'endormir.

---

## CHAPITRE VI.

### Réveil de Jones.

Tout dormait ou était censé dormir dans l'hôtellerie, lorsqu'un grand bruit se fit entendre à la porte de derrière, que l'on menaçait d'enfoncer. L'hôte, qui ne sommeillait que d'un œil, depuis ce qu'il avait appris de Jones, se hâta d'y courir, et vit en un instant sa cuisine pleine de gens armés, et agissant chez lui comme dans une forteresse prise d'assaut. Contraint de céder à la force, il descendit dans sa cave pour chercher de quoi rafraîchir ces redoutables hôtes, et ne fut pas peu surpris à son retour de trouver Jones éveillé, et jasant familièrement avec eux. Pour le coup, il se crut perdu. Ses idées, brouillées par le sommeil et par la crainte, ne lui montrèrent plus en Jones qu'un scélérat qui, d'accord avec

les autres, avait comploté le pillage de sa maison.

Tandis qu'il se livrait à ses terreurs, Tom s'entretenait paisiblement avec celui qui paraissait commander, et de qui il apprit que la troupe qu'il conduisait était une compagnie de recrue pour l'armée du duc de Cumberland, destinée à combattre les rebelles d'Écosse.

Tom était né courageux; on a déjà même aperçu qu'il avait sur ce point des idées un peu romanesques. Celle d'être utile à sa patrie, en s'opposant à ceux qu'on lui peignait comme n'ayant d'autre but que d'en renverser les lois et la religion, échauffa tout à coup sa tête. Le projet d'aller chercher à s'enrichir sur mer, dans de pareilles circonstances, ne lui parut, dans cet instant, que peu digne de lui: le titre de volontaire dans une expédition d'où dépendait le salut de sa patrie lui sembla plus honorable. Ce parti pris en un instant, et proposé à l'officier, fut accepté avec ardeur : on loua le courage du nouveau camarade; on but largement à la santé du roi George et à la sienne;

on maudit énergiquement (suivant l'usage) celle du prétendant et des rebelles. Jones, pour sa bien-venue, paya l'écot; et l'on partit, au grand étonnement de l'hôte, charmé d'en être quitte pour la peur.

Le sergent, s'étant emparé de Tom, l'entretint pendant la route de l'histoire du régiment, et surtout de la sienne propre. En arrivant à la dînée, Jones fut présenté au lieutenant de la compagnie, qui y était arrivé avant la troupe. Cet officier, surpris de la bonne mine du nouveau soldat et de la richesse de son habillement, exalta son courage, l'assura qu'il serait toujours libre dans son service; et, après l'avoir embrassé, le retint à dîner avec messieurs les officiers.

---

# CHAPITRE VII.

Apprentissage militaire.

Ce lieutenant était un homme d'environ soixante ans. Il avait servi en qualité d'enseigne à la bataille de... où il avait reçu deux blessures, et où il s'était si bien distingué, que le duc de Marlborough l'avait honoré de ce grade sur le champ de bataille.

Il exerçait par conséquent cette commission depuis environ quarante ans. Pendant cet intervalle, il avait eu le désagrément de servir d'échelon à un nombre immense de ses inférieurs; et il avait maintenant celui de se voir commandé par des enfans, dont les pères l'étaient eux-mêmes lors de son entrée au service.

Le malheur de cet honnête homme ne venait pas uniquement d'avoir toujours été sans protection à la cour; mais son colonel, qui depuis très-long-temps conservait le

régiment, était son ennemi secret. Ce n'est pas non plus que le lieutenant l'eût offensé, ni qu'il négligeât jamais ses moindres devoirs : mais il avait une épouse aimable; il en était aimé, et elle avait assez peu d'usage du monde pour ne pas sentir que l'avancement de son mari dépendait d'un peu plus de complaisance pour les attentions marquées que le colonel avait depuis long-temps pour elle.

Le pauvre lieutenant était en ceci d'autant plus malheureux, que, tandis qu'il souffrait journellement de l'inimitié de son colonel, il ne savait ni ne se doutait pas qu'il en fût secrètement haï ; et sa femme, trop prudente pour exposer son mari aux suites d'une confidence si délicate, se contentait d'être vertueuse, sans viser à la gloire de l'être avec éclat.

Les autres officiers de la compagnie qui marchaient avec lui étaient au nombre de trois : un second lieutenant, Français d'origine, depuis assez long-temps sorti de son pays pour en avoir oublié le langage, et trop nouveau venu en Angleterre pour avoir bien

appris le nôtre; deux enseignes, tous deux très-jeunes, l'un ci-devant clerc de procureur, l'autre fils de la femme du valet de chambre d'un homme de qualité.

Le dîner fut gai; on y but beaucoup. Les enseignes, tous deux fort vains, fort sots, également impertinens, parlant toujours, ne disant rien, jurant pourtant aussi doctement que de vieux grenadiers, entreprirent Tom à frais communs. Notre héros, très-neuf dans ce genre de conversation, y brillait d'autant moins, que les juremens n'étaient point de son goût, et qu'il cherchait à répondre sensément à des propos qui lui faisaient pitié, mais que la complaisance qu'il croyait devoir à ses chefs, en qualité de nouveau venu, ne lui permettait pas de mépriser ouvertement. D'ailleurs, le respect qu'il avait naturellement pour la religion lui faisait supporter impatiemment les railleries grossières de l'un des deux enseignes contre les gens d'église; et le zèle lui inspirait quelquefois des réponses un peu plus vives qu'il ne le croyait.

L'un de ces officiers (c'était l'Anglais, et

ıpelait Northerton) ne tarda pas à s'en
er piqué, et d'autant plus que le lieu-
t était toujours de l'avis de Jones. Il
ıula pourtant son ressentiment, en
lant l'occasion de le faire éclater à
re de quelque motif plus apparent.
; santés vinrent; on les solennisa à l'an-
; et le tour de Tom arrivant, il ba-
d'autant moins à porter celle de sa
Sophie, qu'il n'imaginait pas qu'elle
tre connue d'aucun des convives.
ıis le lieutenant, en cette occasion
.-maître des cérémonies, ne se trou-
pas satisfait du seul nom de Sophie, et
exigé le surnom de cette demoiselle,
, après avoir hésité un instant, nomma
ˈophie Western.
; choses étant en règle, on allait boire,
ıe l'enseigne Northerton déclara à
voix qu'il s'opposait à ce qu'une pa-
santé fût bue en même ronde que celle
ıvait portée. Je la connais, s'écria-t-il,
Sophie; nous l'avons vue aux eaux de
cent autres, que je pourrais nommer,
ınaissent bien mieux encore, et c'est

certainement la même.... Vous vous trompez, interrompit Tom, d'un air ému et d'un ton menaçant; vous vous trompez, vous dis-je... celle dont je vous parle est une fille aussi respectable par son nom que par sa fortune.

Eh, justement! c'est elle-même, répliqua l'enseigne : va, six bouteilles du plus fin Bourgogne, que Tom French, officier de notre régiment, peut la faire venir partout où nous voudrons l'avoir. Notre homme, en partant de là, traça le portrait de Sophie, et d'autant plus ressemblant, qu'il l'avait effectivement vue à Bath avec sa tante, et termina son discours par dire que le père de cette même fille avait de très-grands biens dans le comté de Somerset.

Ce dernier point est vrai, répliqua Jone et aussi vrai que vous êtes le plus impude et le plus infâme coquin que la terre ait pr duit.

Ces mots étaient à peine prononcés, qu' bouteille des plus lourdes vole à traver table, vient frapper Jones à la tête, renverse aux pieds du lieutenant.

ous les convives effrayés se lèvent, en-
ent le blessé, et cherchent à le secourir;
is que son adversaire, à l'aspect du sang
ant abondamment de la plaie d'un en-
qu'il croit mort ou mourant, ne cherche
qu'à s'évader.
ais il s'en flatte en vain : l'honnête lieu-
nt, qui s'est déjà emparé de la porte,
terdit la retraite. En vain Northerton,
sageant alors toutes les suites de sa bru-
, représente à son officier supérieur
'honneur, en cette occasion, n'en exi-
pas moins de lui; en vain il prétend
user, en protestant que tout ce qu'il
avancé sur le compte de miss Sophie
tern, n'était qu'un simple badinage
exercer et inquiéter Jones pendant
ques instans : le lieutenant n'en est que
tant plus inébranlable. Vous appren-
, lui dit-il, Monsieur, ce que mérite un
il badinage, et ce que la justice doit à
qui ne rougissent point d'employer de
lignes armes. Vous êtes mon prisonnier,
sieur, et ne sortirez d'ici qu'avec une
e suffisante pour me répondre de vous.

L'ascendant du lieutenant sur l'en
était d'un si grand poids, que tout
rage qu'il venait de montrer, en r
notre héros par terre, n'eût peut-ê
suffi pour lui faire mettre l'épée à la
contre le vieux guerrier, quand mêm
aurait eu une à son côté. Mais l'en
français, dès le commencement de l
relle, avait eu soin de s'emparer des
et de les porter dans sa chambre. A
vaillant Northerton se vit forcé d'obé
supérieur.

La garde mandée par le lieutenan
chirurgien du lieu, arrivèrent ensem
remit Northerton entre les mains de
pour être conduit aux arrêts dans une
bre de l'hôtellerie; l'autre eut d'abor
que peine à rappeler Tom à la vie. Il
sonda, pansa sa plaie, leva dix fois le
au ciel, et finit par ordonner qu'on
au lit.

---



Choquet del.t Pourvoyeur sc.

Ses genoux tremblans s'affoiblirent: il lacha son coup de fusil en l'air.

# CHAPITRE VIII.

### Grande aventure.

TANDIS que le chirurgien était allé faire coucher le malade, le bon lieutenant resta avec l'hôtesse, à qui il le recommanda expressément. Il croyait Tom en grand danger; et le rapport du chirurgien, à son retour, ne fit que confirmer cette pensée. Sur quoi le lieutenant donna les ordres les plus précis pour la garde de M. Northerton, en attendant qu'il pût lui-même le faire conduire le lendemain chez un *juge de paix*. Son intention était de suivre rigoureusement cette affaire, et de confier la conduite de la compagnie, jusqu'à *Glocestre*, à l'enseigne français, qui, sans savoir ni lire, ni écrire, ni parler intelligiblement aucune langue, était pourtant un très-bon officier.

Le soir, notre commandant, inquiet de

l'état de Jones, lui fit demander si sa visite ne lui serait point importune. Tom lui fit dire qu'il serait le très-bien venu. Mais quel fut l'étonnement du lieutenant, lorsqu'en entrant avec précaution dans la chambre du prétendu malade, il le trouva levé, et dans le meilleur état du monde! Cette résurrection subite, après y avoir un peu réfléchi, lui parut cependant suspecte, attendu le genre de la blessure. Mais les raisonnemens de Tom détruisirent bientôt ces soupçons. Le malade avait dormi cinq ou six heures de suite; il ne se sentait à la tête qu'une douleur assez légère, et bien plus supportable, disait-il, que l'abstinence et l'eau de gruau à laquelle son Esculape l'avait impitoyablement condamné.

Je suis, je vous jure, enchanté, lui dit le lieutenant en l'embrassant, de vous trouver infiniment mieux que je n'osais m'en flatter, après l'état où vous m'aviez paru tantôt: je le serais bien plus encore de vous croire assez rétabli pour pouvoir, sur-le-champ, vous faire justice à vous-même. Lorsqu'il s'agit de coups reçus, la plus prompte ven-

geance est d'autant plus à désirer, que ces sortes d'affaires, parmi nous autres, ne sont pas susceptibles d'accommodement. Mais, encore un coup, je crains que vous ne vous flattiez sur votre état, et que votre faiblesse ne donne à votre ennemi de trop grands avantages.

C'est, répondit Jones, ce que je prétends éprouver, si vous daignez m'aimer assez pour me prêter une épée.

La mienne et mon cœur sont à vous, s'écria le vieux militaire, en le serrant de nouveau dans ses bras: vous êtes un brave garçon, que j'estime et que j'aime. Mais je ne souffrirai pas que vous vous battiez dans l'état où vous êtes. Vous serez, dans quelques jours, assez fort pour rejoindre la troupe: nos journées sont courtes; et je vous jure par l'honneur, qu'après vous avoir fait tirer raison de votre homme, je le ferai chasser du régiment. Il n'en est point des blessures de l'honneur comme de celles du corps: les dernières veulent être guéries; une semaine de délai n'est d'aucun préjudice aux autres.

Jones, prévoyant qu'il ne gagnerait rien sur l'esprit du lieutenant, se garda d'insister. Il demanda à souper; et, après avoir mangé de très-bon appétit, son ami, charmé d'une si prompte convalescence, lui souhaita le bonsoir.

Mais Tom, dont ce repas avait achevé de rétablir les forces, et qui, au gré de son courage, ne pouvait trop tôt venger l'affront qu'il croyait avoir reçu, roulait bien d'autres idées dans sa tête.

Il se souvenait des caresses qu'il avait reçues du sergent, et des offres de service que cet homme lui avait faites dans la route. Il voulut le mettre à l'épreuve, et le fit prier de passer dans sa chambre. Le sergent, qui allait se coucher, se rhabilla, et vint dans le moment. Tom s'aperçut bientôt que le vieux soudart n'était pas à jeun : d'où il jugea qu'il n'avait pas de grands détours à prendre pour venir à son but.

Après avoir témoigné au sergent qu'il n'avait pu se résoudre à se rendormir sans le voir, Tom fit tomber la conversation sur le métier de la guerre, qu'il venait d'embras-

ser sous ses auspices. Il eut bientôt le plaisir de voir son homme prendre feu, se répandre en éloges sur la noblesse de la profession en général, et en particulier sur le détail de ses propres exploits. C'est où notre héros l'attendait. Dans la juste impatience de marcher à la gloire sur les traces d'un si bon guide, il marqua quelque honte de n'être point encore pourvu du meuble le plus nécessaire à un guerrier, c'est-à-dire d'une bonne épée, et pria le sergent de vouloir bien lui en procurer une de son choix, ajoutant qu'elle lui serait toujours chère, et qu'il ne regarderait point au prix.

Le sergent, qui n'ignorait pas ce qui était arrivé à Jones, et qui avait même ouï dire que sa vie était en danger, conclut de tout ceci, et surtout de cette dernière demande, que le malade avait la tête un peu troublée. Il résolut d'en faire son profit. J'ai votre affaire, lui dit-il d'un air important : ce n'est pourtant pas une épée de *petit-maître*, de ces colifichets à poignée d'or ou de vermeil, si peu dignes d'un vrai soldat : c'est une épée aussi modeste que décente; mais

la meilleure lame de l'Europe... c'est une lame qui... c'est une lame enfin dont la bonté... Bref, vous allez la voir; et je me réjouis par avance avec vous du marché que vous allez faire.

Le sergent ne fit que sortir et rentrer, en présentant à Tom une longue et large rapière à poignée de cuivre... Regardez, dit-il, cette épée : c'est celle d'un officier général français, que j'ai tué à Dettingen. La garde était d'or pur; je l'ai vendue à un de nos damoiseaux, plus curieux de la poignée que de la lame... Pliez, pliez ceci... C'est une arme digne d'un roi.

Jones, impatient d'avoir l'épée, et brûlant d'être délivré du sergent, le pria d'en dire le prix. Celui-ci, qui croyait le malade absolument désespéré et hors de sens, craignant d'ailleurs que sa postérité ne lui reprochât un jour d'avoir vendu ce meuble rare à trop bas prix, hésita quelque temps. Il fit ensuite mille sermens que l'amitié seule l'engageait à céder un aussi précieux trésor, et déclara qu'il se contenterait de vingt guinées.

Vingt guinées! s'écria Tom... Ou vous croyez que j'extravague, ou que jamais je ne touchai d'épée! Vingt guinées! et c'est vous qui me les demandez?... Tenez, Monsieur, reprenez ce trésor... Mais non, j'y réfléchis... je le garde. Je ferai demain part à votre officier des bontés que vous daignez avoir pour moi.

Qui fut surpris? Ce fut notre sergent, à qui cette réponse prouvait que la tête de Jones était beaucoup meilleure qu'il ne l'avait cru. Mais le matois savait se retourner; et feignant une surprise extrême de la vivacité de Tom.... Je ne croyais pas, lui dit-il, vous avoir demandé un prix exorbitant. C'est mon épée, au bout du compte, que l'amitié m'engage à vous céder: c'est la seule que j'aie; et je risque, en m'en défaisant, de déplaire à mon officier. Tout cela bien considéré, je ne vois pas qu'il y ait tant à se récrier sur les vingt schellings [1] que j'en demande...

[1] Le schelling vaut à peu près vingt-quatre sous de notre monnaie.

Vingt schellings! interrompit Jones; vo
me demandiez à l'instant vingt guinées.

Moi, reprit effrontément l'autre; en v
rité, vous vous trompez... ou je ne suis p
bien éveillé..... Non, Monsieur, cela n'e
pas possible : j'ai dit vingt schellings, j
vous jure...

Tom l'interrompit, en lui disant qu'il éta
si peu dans l'usage de marchander, qu'il a
lait même lui donner un schelling au de
de sa demande. Sur quoi, tirant une guin
de sa bourse, et congédiant son marchan
il l'assura qu'il rejoindrait la compagn
avant qu'elle eût atteint Worcester.

Dès que le sergent fut parti, Tom se hâ
de s'habiller et de quitter sa chambre po
chercher son adversaire. Ce n'est pas qu
ne sentît quelques remords de l'action qu
allait commettre; mais la crainte de pass
pour un lâche, et surtout en entrant au se
vice, les rendait sans effet.

Il était minuit passé; tout dormait da
l'hôtellerie, à la réserve de la sentinelle q
gardait Northerton, lorsque notre héro
après avoir ouvert très-doucement la por

e sa chambre, s'achemina vers celle de son nnemi. Il serait malaisé d'imaginer une gure plus effrayante que celle qu'il avait lors. Son habit, de couleur blanchâtre, tait tout tacheté de sang; son visage, grâces ux copieuses saignées que le chirurgien vait cru nécessaires pour dégager la tête, tait pâle et livide; cette même tête était en-eloppée de plus de linges qu'il n'en eût illu pour le turban d'un mufti; sa main roite était armée d'une épée nue, la gauche 'une chandelle; jamais spectre, en un mot, elui du sanglant *Banquo*[1] même, n'eut plus roit d'inspirer la terreur dans l'âme de qui-onque croit encore aux *revenans*.

Dès que le grenadier qui gardait la porte le Northerton crut voir approcher ce fan-ôme, ses cheveux se dressèrent d'horreur, es genoux tremblans s'affaiblirent; il lâcha on coup de fusil en l'air, et se laissa tomber ur le plancher.

Jones, sans s'émouvoir du danger qu'il renait de courir, et sentant d'où partait l'é-

[1] Dans Macbeth, tragédie de Shakespeare.

pouvante du soldat, rit un peu de sa chute, et pénétra sans obstacle jusque dans la chambre de Northerton, où il trouva... des bouteilles très-fraîchement vidées, et quelques restes d'un souper, mais nul être vivant...

La crainte de s'être trompé de chambre s'étant offerte à son idée, il appela hautement Northerton. Mais ses cris ne servirent qu'à redoubler l'effroi de la sentinelle, pleinement convaincue que le volontaire, sans doute mort de ses blessures, était revenu de l'autre monde pour tourmenter son assassin.

Bien persuadé de l'évasion de son ennemi, désespérant de pouvoir sitôt le rejoindre; craignant d'ailleurs que le bruit du coup de fusil n'eût alarmé toute l'auberge, Tom, après avoir soufflé sa chandelle, crut qu'il était de sa prudence de regagner doucement son lit.

Tout était effectivement debout dans la maison; et Jones rentrait à peine dans sa chambre, que le corridor où était la sentinelle se trouva plein de monde, moitié nu,

moitié habillé, mais également curieux de savoir la cause du grand bruit qu'on venait d'entendre.

Le soldat, toujours frappé de la même terreur, n'avait point changé de posture; et ce ne fut pas sans peine qu'après avoir employé la force pour le relever, on parvint à lui faire articuler quelques mots... Je l'ai vu!... s'écriait-il, je l'ai vu!... tout couvert de sang... vomissant le feu par la bouche et par les narines... Oui, je le jure sur mon âme! j'ai vu le jeune volontaire tué d'hier... Il est entré chez Northerton... Il l'a pris à la gorge; le tonnerre a grondé; ils ont disparu tous les deux.

Cette relation était faite pour trouver du crédit dans un tel auditoire. Le grenadier, reprenant par degrés ses sens, répondait à toutes les questions de l'assemblée, intérieurement aussi épouvantée que lui, et ajoutait à chaque réponse de nouvelles ombres au tableau, lorsque l'hôtesse et le lieutenant arrivèrent. L'une avait des raisons, que nous dirons bientôt, pour révoquer l'histoire en doute; l'autre, quoique très-honnête homme,

et même très-religieux, ne croyait pas du tout aux *esprits*. Il avait quitté Jones depuis peu d'heures; l'état où il l'avait vu ne laissait rien à craindre pour sa vie ; matière à deux soupçons également vraisemblables: ou le grenadier s'était endormi, et avait fait un mauvais rêve; ou bien il avait été payé pour laisser échapper le prisonnier. Dans les deux cas, la sentinelle était également coupable, et méritait d'être punie. Le lieutenant, très-affermi dans cette idée, ordonna, par provision, que cet homme fût gardé dans la même chambre d'où il avait laissé évader l'enseigne, et renvoya tout le monde au lit.

---

## CHAPITRE IX.

### Conclusion.

Pour ne pas laisser plus long-temps soupçonner la réputation d'un bon et vaillant soldat, hâtons-nous d'apprendre au lecteur l'histoire de la fuite de M. Northerton.

Quoique assez pervers dans sa morale, cet officier était d'une jolie figure. L'hôtesse l'avait remarqué; la pitié avait parlé pour lui, et elle avait obtenu la permission de lui rendre une visite.

Les réflexions qu'il avait faites de sang froid sur l'atrocité de son action, et sur les suites qu'elle pouvait avoir, lui faisaient supporter impatiemment sa prison; et l'hôtesse avait redoublé ses craintes, en lui apprenant que le chirurgien ne répondait pas de la vie du malade.

Le besoin qu'il avait de cette femme le rendit éloquent; il acheva de l'attendrir. La

cheminée de la chambre où Northerton était gardé communiquait à celle de la cuisine. Il fut convenu entre eux, qu'à un certain signal que ferait l'hôtesse, le prisonnier grimperait jusqu'au haut de la sienne, et descendrait par l'autre dans cette même cuisine, au moment où cette femme aurait trouvé le moyen d'en écarter tout le monde.

Quelques lecteurs condamneront peut-être la charité de notre hôtesse. Voilà le sexe, diront-ils; voilà de ces actes de compassion, presque toujours déplacés, et pernicieux à la société... Un instant, s'il vous plaît: certaine circonstance, à laquelle nous reviendrons peut-être dans le cours de cette histoire, peut concourir à justifier l'action d cette femme. D'ailleurs M. Northerton ét chargé du trésor de la compagnie, à cau de certains débats survenus depuis quelq jours entre le capitaine et le lieutenant avait montré cet argent à l'hôtesse, il l'a déposé dans ses mains, pour gage de retour auprès d'elle. Résiste-t-on à de procédés ?

Quoi qu'il en soit, tout était calme

l'hôtellerie; l'hôtesse et le lieutenant seul, qui voulut que la compagnie partît de bonne heure, vidaient ensemble une jatte de *punch* [1], lorsqu'on entendit sonner fortement de la chambre de Jones. Grande surprise pour les domestiques, qui tous voulaient encore qu'il fût mort; grande dispute entre eux à qui irait ou plutôt à qui n'iráit pas savoir ce qu'il voulait... Les cris de l'hôtesse, et les menaces du lieutenant prévalurent enfin : ils y montèrent tous ensemble, et rapportèrent à l'officier que le défunt, qui paraissait se porter à merveille, le suppliait de vouloir bien passer pour un instant chez lui, avant que de partir.

L'officier y vola; et s'étant assis à côté du lit du malade, lui raconta tout ce qui s'était passé la nuit même dans la maison, et apprit à Jones la résolution où il était de faire un exemple de la sentinelle.

Tom crut alors lui devoir découvrir la vérité des choses, en lui demandant grâce

[1] Sorte de boisson forte, très-usitée en Angleterre, composée d'eau-de-vie, d'eau commune, de sucre, de jus de citron, etc.

pour le pauvre grenadier, qui n'était cou
pable que d'avoir eu peur.

C'est du moins un poltron, répondit
lieutenant, et je serais tenté de l'en puni
Mais qui peut répondre de soi-même en c
occasions ? Je l'ai toujours vu brave deva
l'ennemi. Allons, c'est toujours quelque cho
qu'il reste à ces drôles-là quelque idée
religion. Je vous promets qu'il sera libre
partant d'ici... Mais j'entends battre la gén
rale... Adieu, mon ami; embrassons-no
encore une fois; guérissez-vous; soyez tra
quille. Si vous ne pouvez mieux faire, laiss
votre vengeance au Ciel, et venez nous r
joindre dès que vous le pourrez.

A ces mots le lieutenant partit, et To
tâcha de se rendormir.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

# TABLE

## DES LIVRES ET DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

## LIVRE PREMIER.

Contenant à peu près ce qu'il faut quant à présent, pour mettre le lecteur au fait de la naissance du héros de l'histoire. Pag. 1

CHAPITRE PREMIER. Caractère de M. Alworthy, et de miss Brigite Alworthy, sa sœur. *Ib.*
CHAP. II. Étrange événement pour M. Alworthy. Caractère de Débora Wilkins. 5
CHAP. III. Description abrégée. Complaisance de miss Brigite Alworthy. 10
CHAP. IV. Découvertes de Débora. Combien il est dangereux pour les jeunes filles de vouloir devenir trop savantes. 15
CHAP. V. Matières graves, et où le lecteur ne trouvera guère le mot pour rire, si ce n'est peut-être aux dépens de l'auteur. 18
CHAP. VI. Moins instructif, et moins ennuyeux peut-être que le précédent. 25

2S.

CHAP. VIII. Plus de choses, et plus claires, mais dérivant de la même source. Pag. 140
CHAP IX. A quelque chose malheur est bon. 144
CHAP. X. Suite du précédent. Conversation de Sophie avec sa femme de chambre. 14[illegible]

## LIVRE CINQUIÈME.

Contenant l'espace d'un peu plus de six mois. 158

CHAPITRE PREMIER. Visites faites à Jones. Pâture pour ceux qui ont un cœur. Ib.
CHAP. II. Second service pour les mêmes gens. 16[illegible]
CHAP. III. Grand incident. 17[illegible]
CHAP. IV. Premières approches. 17[illegible]
CHAP. V. Maladie de M. Alworthy. 18[illegible]
CHAP. VI. Fête interrompue. 188
CHAP. VII. Que de maux le vin cause! 19[illegible]

## LIVRE SIXIÈME.

Contenant l'espace d'environ trois semaines. 19[illegible]

CHAPITRE PREMIER. Caractère de madame Western. Finesse de son discernement. Ib
CHAP. II. Matières curieuses. 20[illegible]
CHAP. III. Plus intéressant encore. 21[illegible]
CHAP. IV. Scène touchante. 21[illegible]
CHAP. V. Visite de M. Western à M. Alworthy. Effets qu'elle produit. 224
CHAP. VI. Bon pour ceux qui ont un cœur. 23[illegible]

CHAP. VII. Lettres tendres. Pag. 234
CHAP. VIII. Conduite de Sophie, qui sera approuvée par celles de son sexe capables de penser comme elle. 243

## LIVRE SEPTIÈME.

Contenant l'espace de trois jours. 250

CHAPITRE PREMIER. Monologue de Jones. *Ib.*
CHAP. II. Querelles de famille. 254
CHAP. III. Étrange résolution de Sophie. Stratagème de mademoiselle Honora. 262
CHAP. IV. Altercations. 267
CHAP. V. Matières diverses, peut-être assez naturelles, mais peu nobles. 272
CHAP. VI. Réveil de Jones. 279
CHAP. VII. Apprentissage militaire. 282
CHAP. VIII. Grande aventure. 289
CHAP. IX. Conclusion. 301

FIN DU TOME PREMIER.

